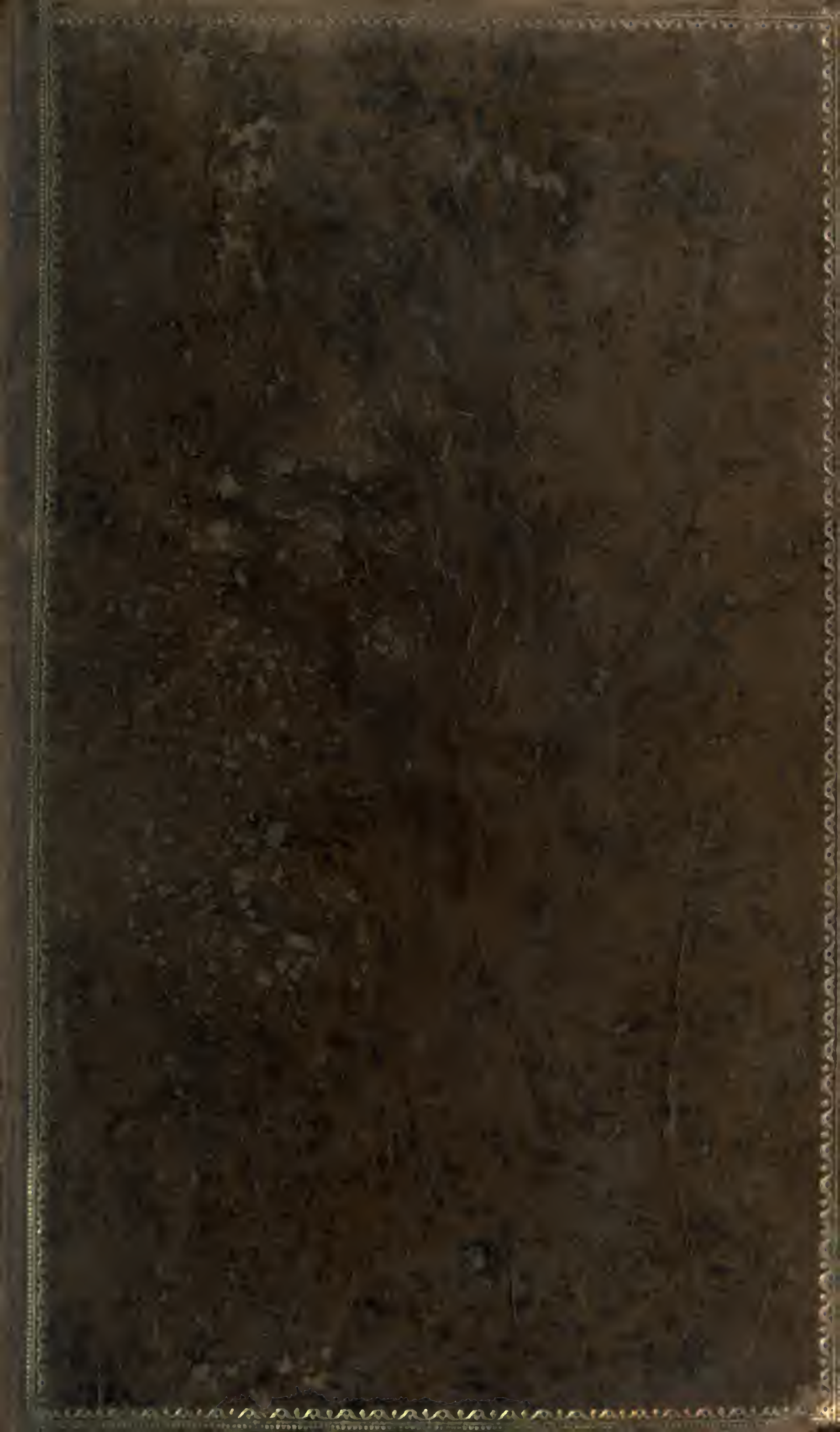
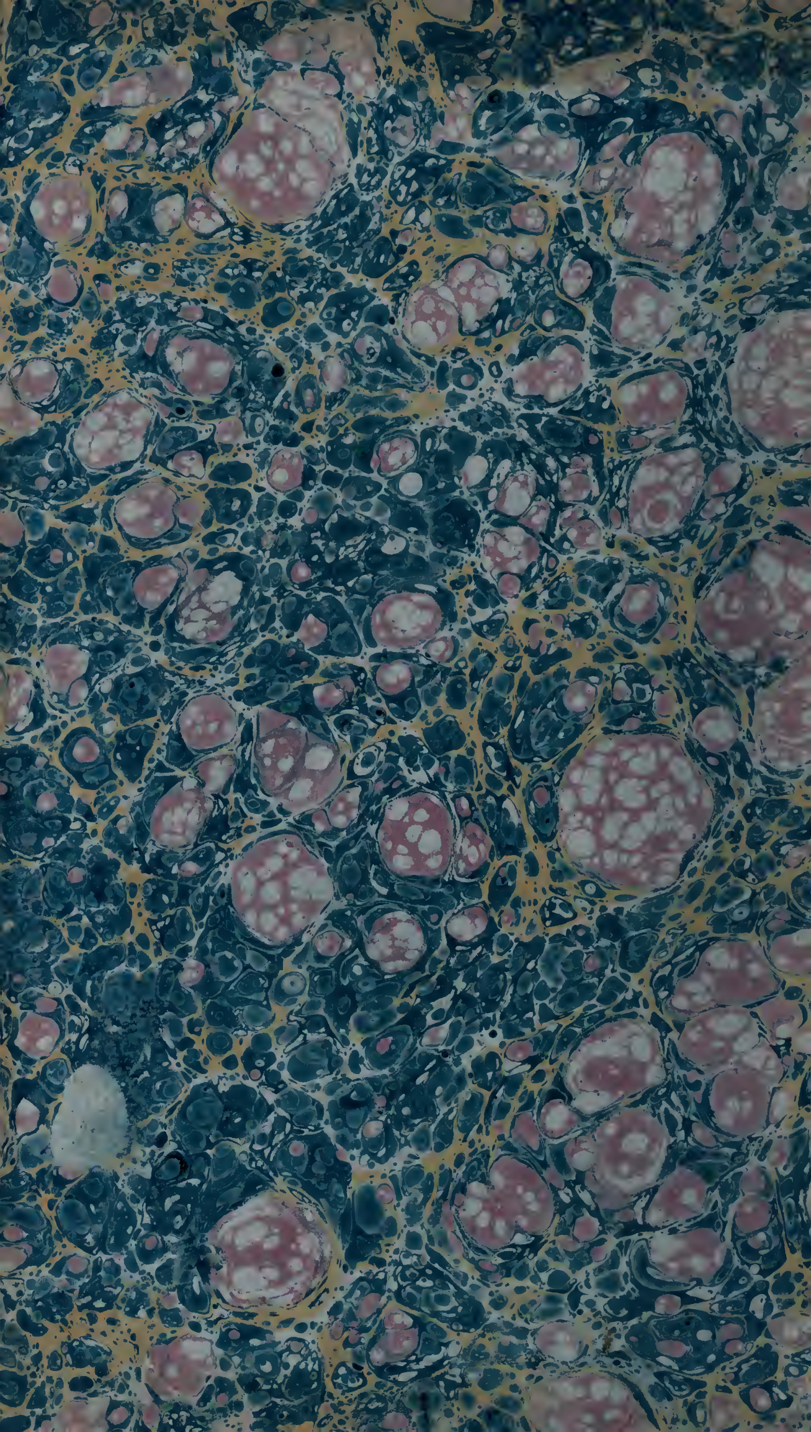
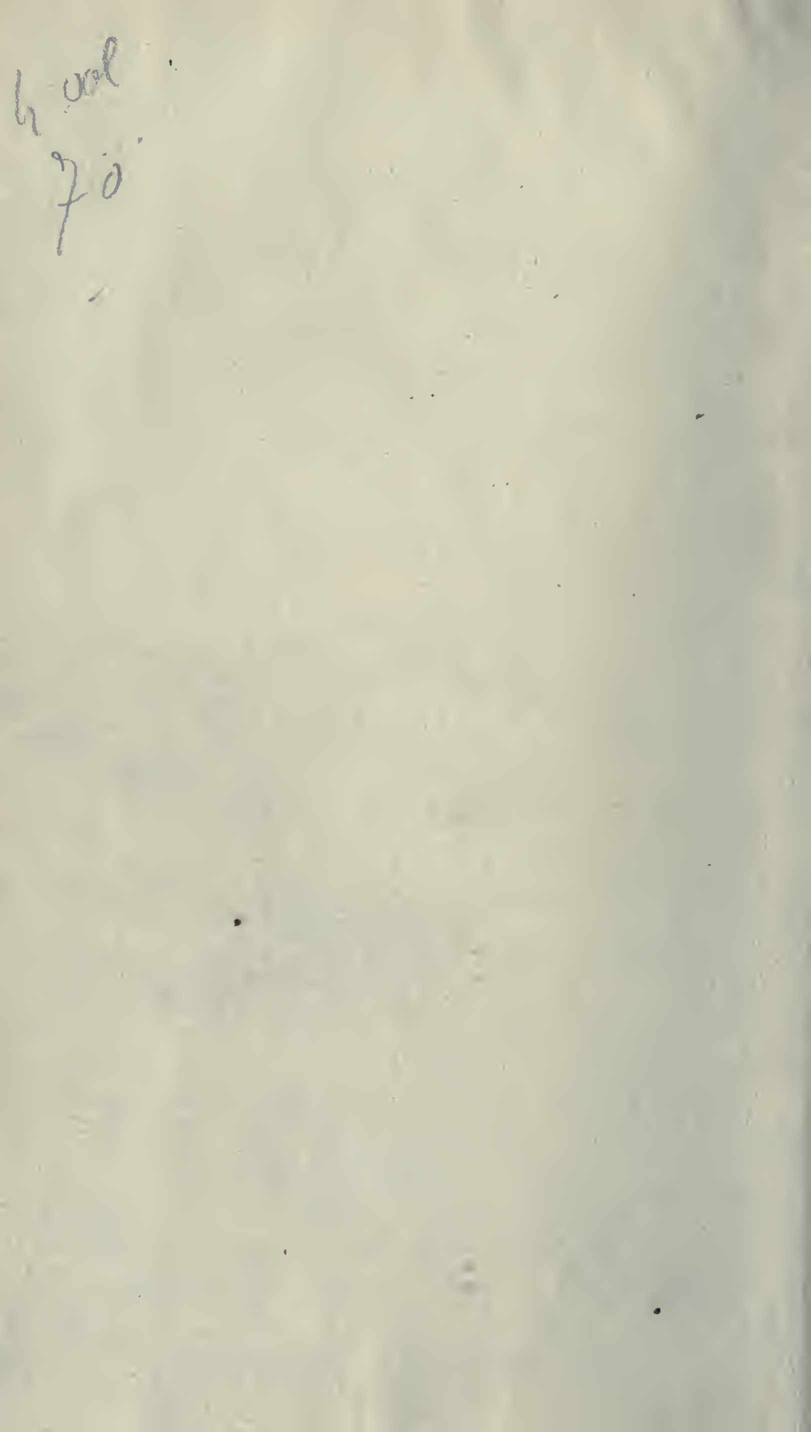







4 vol
70

ŒUVRES

ANDRIEUX

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS

ANDRIEUX.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.





ANDRIEUX

(François Guillaume Jean Stanislas,)

Né à Strasbourg, le 6 Mai 1759.

Dehil del. *Aug. Delvaux sc.*

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS

ANDRIEUX,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,
ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC GRAVURES D'APRÈS DESENNE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ NEPVEU, LIBRAIRE,
PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.
1818.

AVERTISSEMENT

PRÉLIMINAIRE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

J'OFFRE au public un recueil d'ouvrages dont la plupart ont déjà été imprimés, mais séparément ; j'y joins des pièces jusqu'à présent inédites.

Ces productions ont été mes délassemens plutôt que mes occupations habituelles.

Dans ma jeunesse, une grande défiance de moi-même me détourna de suivre exclusivement la carrière de la littérature, dans laquelle je n'osais espérer des succès remarquables.

J'avais fini mes études à dix-sept ans. * Mes parens me placèrent chez un procureur ; j'y travaillai sérieusement ; je m'appliquai en même tems à l'étude du droit. Je pris goût à la jurisprudence ; je prêtai le serment d'avocat en 1781, et l'année suivante je songeai à devenir professeur de la faculté de droit ; je préparai ma thèse de docteur, et j'étais prêt à la soutenir lorsqu'un aggrégé en droit me

* Je suis né à Strasbourg, le 6 mai 1759, quoique les *biographes* me fassent naître à Melun, en 1755.

proposa, de la part de M. le président de Lamoignon, d'entrer en qualité de secrétaire chez M. le duc d'Uzès.

Ce qui me détermina, ce fut la certitude prochaine de pouvoir aider ma famille. Nous venions de perdre mon excellent père, homme d'un grand sens, homme irréprochable, d'un désintéressement et d'une élévation d'ame dignes des siècles antiques; j'ai toujours interrogé sa mémoire, lorsque j'ai eu à prendre un parti dans quelque circonstance délicate ou difficile; je me suis demandé: qu'aurait fait mon père? et la réponse (puissé-je ne m'y être jamais trompé!) m'a servi de règle. Il nous laissait sans fortune, et j'étais l'aîné de ses enfans: le droit ne me présentait qu'une perspective éloignée; j'acceptai la place qui m'était offerte.

Cette existence toute précaire ne put me convenir; j'aspirai de nouveau à me faire un état indépendant. Je me mis *en stage* à la fin de 1785, et je suivis le barreau, quoique la faiblesse de ma poitrine et de ma voix dût m'interdire la plaidoirie, et que je ne pusse jamais parvenir qu'à être avocat consultant.

Je devais être inscrit sur le *tableau* des avocats en 1789; mais on ne fit point de *tableau* cette année, et l'*ordre* fut dissous par les événemens de la révolution.

Depuis ce tems, chef de bureau à la Liquidation générale, juge en la Cour de cassation, député au Corps-Législatif, et membre du Tribunat, j'ai porté dans ces différens emplois de l'exactitude, du zèle, l'amour de mes devoirs et la volonté constante de faire le bien.

J'ai rempli des fonctions importantes que je n'ai ni désirées, ni demandées, ni regrettées; j'en suis sorti

aussi pauvre que j'y étais entré, n'ayant pas cru qu'il me fût permis d'en faire des moyens de fortune et d'avancement.

Je me suis réfugié dans les lettres; heureux d'y retrouver un peu de liberté, de revenir tout entier aux études de mon enfance et de ma jeunesse, études que je n'ai jamais abandonnées, mais qui ont été l'ordinaire emploi de mes loisirs, qui m'ont procuré souvent du bonheur, et m'ont aidé à passer les mauvais jours de la vie!

J'ai professé pendant douze ans la grammaire et les belles-lettres à l'école polytechnique;

Et, sur la présentation du Collége royal, de l'Académie française et du Ministre de l'intérieur, j'ai été nommé, en 1814, par le Roi, à la chaire de littérature française au collége royal.

Arrivé au déclin de l'âge, et quand je touche à la vieillesse, je fais moi-même l'édition de mes œuvres. J'échappe ainsi à la mal-adresse des éditeurs, qui trop souvent étouffent la réputation de leur auteur sous l'amas volumineux de ses plus faibles productions.

Je finis par demander pardon au lecteur de l'avoir si long-temps occupé de moi; mais je m'y suis vu forcé par la légèreté et l'inexactitude des *biographes* qui m'ont fait l'honneur, dont je me serais bien passé, d'enregistrer mon nom et de me *composer* un article dans leurs Dictionnaires.

ANAXIMANDRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN VERS DE DIX SYLLABES.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre Italien,
le 20 décembre 1782;

Et reprise, au théâtre Français, le 14 octobre 1805.

A ma Sœur,

En lui offrant Anaximandre.

O ma Sœur, ma plus tendre amie!
Toi, qui joins, malgré la douleur
Répandue, hélas! sur ta vie,
Un esprit fin au meilleur cœur,
Et la raison à la douceur,
Et la décence à la saillie,
De ma part tu dois craindre peu
Le ton flatteur des dédicaces;
Mais si mes vers ont ton aveu,
Je compte sur celui des Grâces.

PRÉFACE.

C'EST dans l'étude d'un procureur dont j'étais le maître clerc, et lorsque j'étudiais le droit et la jurisprudence, que cette pièce a été composée. Ce délassement agréable servait de diversion à des occupations graves et à des études sérieuses. Aussi, ayant commencé ce petit ouvrage au mois de décembre 1780, ne l'ai-je fini qu'en avril ou mai 1782. Je m'en suis donc amusé pendant dix-huit mois; je ne pouvais y employer que mes momens de loisir; encore n'y donnais-je que ceux où je me sentais, comme on dit, en verve, et où j'éprouvais un vif désir de faire quelques vers. Je puis dire que j'ai beaucoup travaillé cette bagatelle, et que j'ai fait mes efforts pour l'écrire avec correction et avec élégance. Il me semblait peindre une jolie miniature; il fallait la soigner et la finir.

Je fis connaissance vers ce tems avec Forgeot, qui devint mon ami, et qu'une mort prématurée a ravi aux lettres et à l'art dra-

matique, qu'il aimait avec passion et qu'il connaissait bien. Il était plus âgé que moi de deux ou trois ans. (Il en avait alors vingt-cinq ou vingt-six, et moi vingt-deux ou vingt-trois : cette différence est quelque chose à cette époque de la vie.) Il venait de faire représenter avec succès, sur le théâtre Italien, *les Deux Oncles*, comédie fort jolie et fort gaie en un acte; je lui accordais beaucoup de confiance, comme à mon ancien et comme à un auteur déjà applaudi sur la scène. Je lui portai mon *Anaximandre* un matin, dans sa petite chambre de garçon, chez son père. Il prit mon manuscrit et le lut d'abord avec beaucoup de plaisir. Il revint ensuite à une seconde lecture, et, le crayon à la main, fit des coupures nombreuses et considérables. « Il faut, me disait-» il, conserver tout ce qui est nécessaire à la » contexture de l'ouvrage, et tout ce qui est » piquant et qu'on peut espérer de faire ap-» plaudir; pour le reste, il faut le retrancher » impitoyablement. » En disant cela, il promenait son crayon sur de longues tirades dont j'étais si content! et que je trouvais si jolies! Cependant je n'opposai point de résistance. Il opéra si bien que de neuf cents vers qu'avait la

pièce, il la réduisit à six cents. Je ne doute pas qu'elle n'y ait gagné, et le succès a justifié la rigueur de mon ami; mais je dois y avoir perdu quelques morceaux agréables que j'aurais pu conserver en variantes, si j'avais tenu davantage à mes vers.

Forgeot, qui avait donné son premier ouvrage à la Comédie italienne, m'engagea à présenter le mien à ce même théâtre. Il me conduisit chez un comédien, homme d'esprit, homme de talent, réunissant l'honnêteté de la conduite et du caractère à des manières pleines à-la-fois de franchise et de politesse. C'était M. Granger, qui a joué d'origine le rôle d'Anaximandre. Cet acteur m'accueillit, m'encouragea, tout jeune et tout inconnu que j'étais. Ma pièce, que je lus moi-même à l'assemblée, fut reçue avec acclamation. J'eus à me louer des comédiens italiens pendant les répétitions. Je me souviens que, remerciant Raymond de ce qu'il avait bien voulu se charger du petit rôle de Mélidore : *C'est un mauvais rôle,* lui disais-je; il me répondit obligeamment : *Le rôle est fort court; mais il n'y a pas de mauvais rôle dans une jolie pièce comme la vôtre.*

La première représentation fut fort applau-

die; et les journaux du tems s'accordèrent à donner des éloges à cet opuscule, dont ils louèrent particulièrement le style. Quelques-uns firent cette remarque critique, qu'il y a une trop forte invraisemblance à ce qu'Aspasie ne reconnaisse pas son tuteur, lorsqu'il lui parle en sortant du temple des Grâces. Mais, sans compter le changement des habits, des manières, du langage, changement dejà suffisant pour tromper la jeune pupille, qui est loin de s'y attendre et de le soupçonner, ne doit-on rien accorder à l'intervention des déesses? N'est-il pas évident qu'elles ont voulu faire et qu'elles ont fait un miracle?

Il n'y avait pas assez long-tems que j'étais sorti du collége pour ne pas me souvenir de ce beau passage du sixième livre de *l'Odyssée :*

« Alors la fille de Jupiter, la sage Pallas, » fait paraître Ulysse d'une taille plus grande et » plus majestueuse; elle embellit ses cheveux » bouclés et tournés en anneaux semblables à » ceux de la fleur d'hyacinthe. Comme un ha- » bile ouvrier, à qui Vulcain et Minerve ont » enseigné tous les secrets de son art, mêle » l'or à l'argent, et fait des ouvrages qui char- » ment tous les yeux; ainsi la Déesse répand la

» grâce et la beauté sur la tête et sur les épaules » du héros. »

J'avais aussi présente l'imitation que Virgile en a faite :

Restitit Æneas, clarâque in luce refulsit,
Os humerosque Deo similis; namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflârat honores.
Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum pariusve lapis circumdatur auro.

Æneid., lib. I.

Si les Grâces se sont mêlées de la métamorphose d'Anaximandre, si elles ont daigné répandre sur lui leurs dons les plus aimables, est-il étonnant qu'on ne reconnaisse pas le triste philosophe? Ce n'est plus le même homme; tout le monde doit s'y tromper comme Aspasie.

Quand cette pièce a été reprise au théâtre Français en 1805, il me semble que l'objection n'a pas été renouvelée.

J'ai trouvé, pour cette remise, beaucoup de zèle et de talens chez les acteurs chargés des différens rôles, et particulièrement chez M. Damas, qui a donné au rôle d'Anaximandre une couleur vraie; il a su fondre ensemble la no-

blesse, la brusquerie, la mélancolie et la grâce; je lui ai dû, en grande partie, le nouveau succès que la pièce a obtenu.

Une romance très-agréable de M. François de Neuchâteau m'a fourni l'idée première de ma petite comédie. Je fais imprimer ici cette romance pour le plaisir des lecteurs, et pour rendre à son auteur l'hommage que je lui dois.

ANAXIMANDRE.

ROMANCE.

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

Sous le beau nom d'Anaximandre,
Chez les Grecs un sage vivait;
Chacun accourait pour l'entendre;
Athène en foule le suivait.
La profondeur et la justesse
Se rencontraient dans ses discours;
Mais, pour plaire aux yeux des Amours,
Il faut de la délicatesse.

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

Le philosophe Anaximandre
Aux belles offrit son encens;
Car les savans ont le cœur tendre,
Et tout philosophe a des sens.
Mais les Athéniennes volages,
Rejetèrent ses tendres vœux;
Et de frivoles amoureux
Virent préférer leurs hommages.

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

Piqué de les trouver rebelles,
Le sage s'en fut chez Platon ;
Platon était l'ami des belles,
Et même des rois, nous dit-on.
Il humanisait son génie ;
A souper, il brillait le soir ;
Et, malgré son profond savoir,
Il était bonne compagnie.

L'esprit et les talens font bien ;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

« Apprenez-moi, mon cher confrère,
» Dit le sage disgracié,
» Comment chez vous, à l'art de plaire,
» Le génie est associé.
» Je veux me former sur vos traces,
» Votre conseil fera ma loi.
» — Eh bien! dit Platon, croyez-moi,
» Mon cher, sacrifiez aux Grâces. »

L'esprit et les talens font bien ;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

Dans une chapelle voisine
Anaximandre s'en alla ;
Aglaé, Thalie, Euphrosine
Sourirent en le voyant là.
Il fut initié par elles
Dans leurs mystères enchanteurs ;

Il revint couronné de fleurs,
Il ne trouva plus de cruelles.

L'esprit et les talens font bien ;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

La métamorphose soudaine
Du pédant fit l'homme du jour;
Les bonnes fortunes d'Athène
Vinrent l'accueillir tour-à-tour;
Et quand il trouvait sur ses traces
Quelque pédant de mauvais ton,
Il lui disait : « Croyez Platon,
» Mon cher, sacrifiez aux Grâces. »

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

PERSONNAGES.

ANAXIMANDRE.
PHROSINE.
ASPASIE, sœur de Phrosine.
MÉLIDORE.
UNE PRÊTRESSE DES GRACES.
DEUX AUTRES PRÊTRESSES.

La scène est à Athènes.

ANAXIMANDRE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un bosquet sacré qui environne le temple des Grâces; les arbres et les fleurs du bosquet doivent être distribués avec goût, et orner la scène; l'architecture du temple, dont on voit le portique, doit être simple, mais élégante.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANAXIMANDRE assis, des tablettes à la main.

Cette enfant-là me tourne la cervelle;
Je ne vois plus, je ne rêve plus qu'elle.
Je meurs d'un mal que je veux renfermer.....
Anaximandre!... il te sied bien d'aimer!
Ne sais-tu pas qu'une vertu sévère,
Un esprit droit, un cœur noble et sincère,
Sur tout ce sexe ont bien peu de pouvoir?
C'est par des riens qu'il se laisse émouvoir.

Des jeunes gens volages et frivoles,
Conteurs plaisans de quelques fariboles,
Extravagans, indiscrets, étourdis,
Belles, voilà vos amans favoris;
Et près de vous, l'honnête homme, le sage,
Fait bien souvent un fort sot personnage.
Moi! déclarer que je suis amoureux;
Cachons plutôt ce penchant malheureux!
Et, s'il se peut.... Mais je vois Aspasie:
A son aspect, je sens ma frénésie
S'accroître encore!.... et je ne puis la fuir!....
Cruelle enfant!.... que tu me fais souffrir!....

SCÈNE II.

ANAXIMANDRE, ASPASIE.

ANAXIMANDRE, brusquement.

Que voulez-vous?

ASPASIE.

Je venais pour vous dire....

ANAXIMANDRE.

Quoi? Parlez donc.

ASPASIE.

Oh! mais je me retire,

Si vous grondez.....

ANAXIMANDRE.

Non, je ne gronde pas;

Mais vous pouviez tourner ailleurs vos pas.

Vous savez bien que, lorsque je médite,
Je ne veux pas qu'on me rende visite.
Je m'occupais d'un point très-important,
D'où mon repos, d'où mon bonheur dépend;
Et vous prenez ce tems pour me distraire !

ASPASIE.

Mon cher tuteur, si j'ai pu vous déplaire,
J'en suis fâchée; et vous êtes si bon,
Que j'obtiendrai, sans peine, mon pardon.

ANAXIMANDRE.

Appuyez moins sur ma bonté, de grâce;
De complimens volontiers je me passe :
Je suis sincère, et hais le ton flatteur.

ASPASIE.

Moi! vous flatter! jamais, mon cher tuteur.
Vous, le soutien de ma timide enfance,
Douteriez-vous de ma reconnaissance ?
Ah! je suis loin de la bien exprimer.
Vous révérer, vous servir, vous aimer,
Voilà mes vœux et ma plus chère étude :
Je m'en suis fait une douce habitude.
Depuis cinq ans je n'ai que de beaux jours,
Et c'est à vous que j'en dois l'heureux cours.

ANAXIMANDRE, à part.

Comment tenir à sa voix de sirène,
Et résister au charme qui m'entraîne ?
Faut-il me voir à ce point asservi ?
(A Aspasie.)
C'en est assez !.... éloignez-vous d'ici ;

Je ne saurais plus long-tems vous entendre.
Vous affectez un son de voix si tendre,
Et des regards si touchans et si doux !....
Je ne suis point tranquille auprès de vous.
Oui, vous troublez le repos de ma vie....
Vous me quittez ?

ASPASIE.

J'obéis.

ANAXIMANDRE.

Aspasie,
Pourquoi me fuir ? Revenez, demeurez....

ASPASIE.

Pour me gronder encor ?

ANAXIMANDRE.

Quoi ! vous pleurez !
(A part.)
Ah ! sa douleur lui prête encor des charmes.
(Haut.)
Est-ce donc moi qui fais couler vos larmes ?
Venez ici, je veux vous consoler;
Venez, osez me voir et me parler :
Je ne suis point un censeur inflexible.
Je parais dur, et je suis trop sensible.
Je veux entrer dans vos moindres secrets :
Qui plus que moi prendra vos intérêts ?
Vous ignorez combien vous m'êtes chère.

ASPASIE.

Non, je le vois, vous m'aimez comme un père.
Depuis long-tems vous m'en avez servi.

Le mien, hélas! que la mort m'a ravi,
Avait en vous l'ami le plus sincère.
Il mourut pauvre; et moi, dans la misère,
Avec ma sœur, je restais sans secours;
Mais vos bontés furent notre recours;
Puis-je oublier ce trait si mémorable,
Ce testament, à tous deux honorable,
Que fit mon père?.... Il vous connaissait bien.
« J'ai vécu pauvre, et je ne laisse rien
(Ce sont ses mots, il m'en souvient sans cesse):
» Heureusement, j'eus, au lieu de richesse,
» Un ami vrai. Pour m'acquitter vers lui
» Comme je dois, je lui lègue aujourd'hui
» Le noble soin d'élever mes deux filles,
» De les placer dans d'honnêtes familles,
» Et de fournir à leur dot de son bien.
» Voilà le legs que mon cœur fait au sien. »
Jusqu'à présent, votre bonté constante
De notre père a surpassé l'attente;
Ma sœur et moi, grâce à vos tendres soins,
Avons toujours ignoré les besoins.
Athène admire et bénit le modèle
D'une amitié rare autant que fidèle;
Et l'on verra les siècles à venir
D'un trait si beau garder le souvenir.

ANAXIMANDRE.

Fille charmante! aimable créature!
Ah! gardez bien cette ame honnête et pure.

De votre bouche, il le faut avouer,
J'ai du plaisir à m'entendre louer.
Que vous avez de grâce et d'éloquence !
Votre amitié, voilà ma récompense.
Oui, j'ose ici vous imposer la loi
De me chérir, de ne chérir que moi.....

(Très-tendrement.)

Pardonne-moi, ma charmante Aspasie,
Quelques chagrins répandus sur ta vie :
Tes pleurs coulaient encore en ce moment ;
Pardonne.... Hélas ! mon fol emportement

(Il lui prend la main.)

Mérite plus de pitié que de blâme.
Si tu pouvais lire au fond de mon ame !

(Il est près de baiser la main d'Aspasie ; puis il la quitte brusquement.)
(A part.)

Qu'allais-je faire ?.... Impérieux penchant !

(A Aspasie.)

Faible raison !.... Ecoutez, mon enfant.
Je veux bientôt achever mon ouvrage,
Vous établir ; je songe au mariage
De votre sœur....

ASPASIE.

Oui, vraiment ; songez-y :
Si vous saviez comme son tendre ami,
Son Mélidore et gémit et soupire !
Ma sœur aussi, qui fait semblant de rire,
Ressent parfois de secrètes douleurs,
Et dans ses yeux j'ai surpris quelques pleurs.

Enfin tous deux par ma voix vous conjurent
De mettre fin aux tourmens qu'ils endurent;
Et, de leur part, je venais vous presser.

ANAXIMANDRE.

Mes chers enfans, qu'ai-je à vous refuser?
Je les unis, s'il veulent, ce jour même.

ASPASIE.

Ils en seront dans une joie extrême.

ANAXIMANDRE.

Je dois aussi, dans peu, songer à vous.....

ASPASIE.

A moi?

ANAXIMANDRE.

Sans doute; il vous faut un époux.
Je vous destine un homme de mon âge,
Que je connais et que j'estime, un sage,
Un philosophe....

ASPASIE.

Ah, ciel! vous m'effrayez!
Quoi, mon tuteur, vous me sacrifiriez!
Ah! faites choix d'un autre, je vous prie:
Si vous aimez un peu votre Aspasie,
Qu'il ne soit point philosophe....

ANAXIMANDRE.

Eh! pourquoi?
S'il vous aimait?.... s'il était.... comme moi?

ASPASIE.

Je le sens bien, il serait estimable;
Mais....

ANAXIMANDRE.

Achevez.

ASPASIE.

Je le voudrais aimable.

ANAXIMANDRE, à part.

Elle m'accable, hélas! sans s'en douter.

ASPASIE.

Ce que je dis semble vous agiter;
Vous pâlissez, quel sujet vous altère?

ANAXIMANDRE, avec éclat.

Fatal objet, que le ciel en colère
Pour mon tourment a formé tout exprès,
Je veux vous fuir, vous quitter à jamais.
Votre air naïf cache une ame perfide;
Ce front si doux, ce regard si timide
Promet la paix, la raison, la candeur;
Mais tout cela n'est pas dans votre cœur.
Prenez un fat, un être méprisable,
Qui, se couvrant d'un dehors agréable,
Sera volage, et frivole, et jaloux;
Et vous aurez un mari fait pour vous.

ASPASIE.

Mon cher tuteur!.... Mais il fuit, il me quitte!

SCÈNE III.

ASPASIE seule.

Qu'ai-je donc fait? qu'ai-je dit qui l'irrite?

Ah! je ne puis supporter sa douleur.
Depuis un tems, il est sombre et rêveur;
En me parlant, il s'emporte, il s'apaise:
Je suis la seule ici qui lui déplaise.
Je le chagrine.... Apparemment, hélas!
J'ai des défauts que je ne connais pas.
Mais quelle fille est parfaite à mon âge?
Avec le tems, je deviendrai plus sage;
Je ferai tout pour le voir satisfait,
Et mériter qu'il m'aime.... tout-à-fait.

SCÈNE IV.

ASPASIE, PHROSINE entre en riant.

ASPASIE.

J'entends ma sœur.... Toujours vive et légère!
Toujours riant! Quel heureux caractère!

PHROSINE.

Ah! si je ris, ce n'est pas sans sujet:
Je te mettrai bientôt dans le secret.

ASPASIE.

Auparavant, sachez une nouvelle
Qui vous fera grand plaisir.

PHROSINE.

Quelle est-elle?

ASPASIE.

On vous marie aujourd'hui.

PHROSINE.

Bon ! tant mieux,
Et Mélidore en sera bien joyeux.
Le bon enfant que ce cher Mélidore !
Il m'aime bien, je l'aime plus encore !
Avec transport je vais former ces nœuds,
Et mon bonheur est de le rendre heureux.
Mais je m'oublie et te parle sans cesse
De mon amant....

ASPASIE.

Ce sujet m'intéresse.

PHROSINE.

Je le crois bien. Mais il faudrait aussi
Parler un peu du tien.....

ASPASIE.

Moi ! dieu merci,
Je n'en ai point.....

PHROSINE.

Tu n'en as point ? quel conte !
A le nier je te trouve un peu prompte ;
Mais c'est en vain. Je sais très-bien, ma sœur,
Que vous avez un humble adorateur,
Un tendre amant, qui cache dans son ame
Une très-vive et très-discrète flamme....

ASPASIE.

Et quel est-il ? Me direz-vous son nom ?

PHROSINE.

Tu le connais.

ASPASIE.

Point du tout.

PHROSINE.

Si fait.

ASPASIE.

Non.

PHROSINE.

Eh bien, c'est...

ASPASIE.

Qui ? c'est trop me faire attendre.

PHROSINE.

Un moment. C'est...

ASPASIE.

Qui donc ?

PHROSINE.

Anaximandre.

ASPASIE.

Notre tuteur ?

PHROSINE.

Oui, tu l'as su charmer.

ASPASIE.

Bon ! vous croyez qu'un savant peut aimer ?
Il a, vraiment, bien autre chose à faire !

PHROSINE.

Non : dès qu'on aime, on n'a plus qu'une affaire.

ASPASIE.

Ma sœur s'amuse, et veut m'inquiéter.

PHROSINE.

Moi ? je dis vrai ; tu n'en dois pas douter.

Le cher tuteur, que cet amour dévore,
A confié sa peine à Mélidore,
Qui m'a tout dit en grand secret; et moi,
Discrètement, je n'en parle qu'à toi.
D'un philosophe avoir tourné la tête,
Cela s'appelle une rare conquête!

ASPASIE.

Mais, tout à l'heure, il vient de me gronder;
Quand il me voit, il a l'air de bouder:
J'ai grand besoin qu'un philosophe m'aime!
Je n'en veux point; je l'ai dit à lui-même.
Que dirait-on, si j'acceptais sa foi?
On ne ferait que se moquer de moi.
Ne croyez pas que jamais j'y consente.

PHROSINE.

De ce galant tu n'es donc pas contente?
Je conviendrai qu'il n'est pas fort joli;
Mais, hors ce point, c'est un homme accompli...

ASPASIE.

Laissons cela. Vous ne cherchez qu'à rire
A mes dépens; mais vous avez beau dire,
Je ne crois point mon tuteur amoureux,
Et la sagesse a seule tous ses vœux.

PHROSINE.

Tu ne crois point? Mais c'est me faire injure,
Que de douter d'un fait que je t'assure.
Pour te punir, je te le prouverai
Très-clairement, ou bien je ne pourrai.

ASPASIE.

Prouvez-le donc ; je serai satisfaite.

PHROSINE.

Tu le veux ?

ASPASIE.

Oui ; c'est ce que je souhaite.

PHROSINE.

Ma foi, tu vas en avoir le plaisir ;
Car j'aperçois notre tuteur venir.
Il semble exprès que le ciel nous l'adresse.
Je veux ici, sans beaucoup de finesse,
Tirer de lui l'aveu de son tourment,
Et qu'il s'explique intelligiblement.
Mais le voici. Retire-toi, ma chère,
Et ne dis mot : le reste est mon affaire.

(Aspasie se cache tout-à-fait. Phrosine se retire au fond du théâtre, de manière qu'Anaximandre entre sans l'apercevoir.)

SCÈNE V.

ANAXIMANDRE, PHROSINE, ASPASIE cachée.

ANAXIMANDRE, se croyant seul.

C'en est donc fait ; ce funeste poison
A triomphé de toute ma raison.
J'ai beau combattre un amour ridicule,
Son feu cuisant dans mes veines circule ;
Il me pénètre, il dévore mon sein,
Et dans mes fers je me débats en vain.

PHROSINE, à part.

Dans sa douleur, il gronde, il s'apostrophe.
Vous en tenez, sublime philosophe;
Nous parviendrons à vous faire jaser.
Jamais amant sut-il se déguiser,
Et renfermer le feu qui le dévore?

ANAXIMANDRE, toujours se croyant seul.

Aimable enfant, ton cœur novice encore,
Toujours paisible et pur comme un beau jour,
Ne fut jamais agité par l'amour.
Heureux cent fois le mortel fait pour plaire,
Qui, t'inspirant un trouble involontaire,
Et dans ton ame éveillant le désir,
Sera l'objet de ton premier soupir!

PHROSINE, à part.

Fort bien, vraiment! Je m'aperçois qu'un sage
Tient quelquefois un assez doux langage.

ANAXIMANDRE, à part.

Si je pouvais!... O ciel! tout est perdu;
Je vois Phrosine.... aurait-elle entendu?
(A Phrosine.)
Eh quoi! c'est vous? quel sujet vous amène?
Je n'aime pas qu'ainsi l'on me surprenne....
Vous étiez là, peut-être.... à m'écouter?

PHROSINE.

Qui vous écoute est sûr de profiter.
Tous vos discours, dictés par la sagesse,
Partent d'un cœur qui n'a point de faiblesse.

Un moraliste, en ses réflexions,
Voit le néant des folles passions;
Il fuit l'orgueil, les soupçons, les querelles,
Sur-tout l'amour et les appas des belles:
Car c'est le piége où le plus sage est pris;
Qu'en dites-vous?

ANAXIMANDRE.

Je suis de votre avis.
Oui, l'amour est un piége redoutable,
Un piége affreux, peut-être inévitable:
Trop rarement on sait s'en garantir.
On le déteste, et l'on vient y périr.

PHROSINE.

Ah! c'est du moins une folie aimable;
C'est la plus douce et la plus excusable;
Et tel, tout haut, déclame avec rigueur
Contre l'amour, qui brûle au fond du cœur:
Je m'y connais; aisément je devine...

ANAXIMANDRE.

Comment? de qui parlez-vous là, Phrosine?
Ce ton railleur...

PHROSINE.

Mon dieu! point de courroux.
Eh! qui vous dit que l'on parle de vous?
Seriez-vous donc amoureux?

ANAXIMANDRE, à part.

La traîtresse
Sait mon secret, et rit de ma faiblesse;

(A Phrosine.)

Je le vois trop. Phrosine, épargnez-moi:
Vous plaisantez, je ne sais trop pourquoi.

PHROSINE.

Vous ne savez?... Ah! soyez plus sincère,
Mon cher tuteur. Laissez là le mystère.
Rien ne m'échappe, on ne me trompe pas.
Pour un amant, je vous le dis tout bas,
Dissimuler est un effort extrême:
Presque toujours il se trahit lui-même.
Un geste, un mot découvre son ardeur.
Depuis long-tems, votre air sombre et rêveur,
Certains regards tendres et pathétiques,
Et des discours.... très-peu philosophiques,
M'ont appris...

ANAXIMANDRE.

Quoi! vous m'auriez soupçonné?..

PHROSINE.

J'ai fait bien mieux: vraiment, j'ai deviné;
Et dans vos yeux, malgré vous, j'ai su lire
Que vous aimez, que vous n'osez le dire,
Que la sagesse, en guerre avec l'amour,
Le fait céder et lui cède à son tour,
Qu'enfin l'objet dont votre ame est remplie,
C'est...

ANAXIMANDRE.

Taisez-vous.

PHROSINE.

C'est ma sœur Aspasie...

Vous vous troublez; je suis sûre du fait.

ANAXIMANDRE.

Phrosine!.... Eh bien! Vous savez mon secret.
Au nom des dieux, si ma douleur vous touche,
Sur ce secret n'ouvrez jamais la bouche;
A votre sœur sur-tout cachez-le bien:
Vous causeriez son malheur et le mien.
Il est trop vrai que je brûle, que j'aime,
Que je voudrais le cacher à moi-même.
Indigne aveu!

PHROSINE.

Le grand mal que voilà!
Qu'avec regret vous avouez cela!

ANAXIMANDRE.

Moi!... moi! que j'aime et que je cherche à plaire?

PHROSINE.

Pourquoi donc pas? Voyez la belle affaire!
Vous lui plairez, c'est moi qui vous le dis:
Mais écoutez, et suivez mes avis.
Défaites-vous de cette barbe énorme
Qui vous déguise et qui vous rend difforme.
Ce manteau brun vous vieillit de dix ans.
Quittez cela; voyez nos élégans:
C'est un habit qu'il faudra qu'on vous brode;
Je vous dirai la couleur à la mode.
Tous ces points là, chez vous autres savans,
Semblent des riens: ces riens sont importans;
Ils font valoir la taille, la figure;

Adonis même eut besoin de parure.

ANAXIMANDRE.

Vous me donnez des conseils merveilleux!
Qui? moi? j'irais faire l'avantageux,
D'un jeune fat copier la folie,
Et posément jouer l'étourderie?
Je me ferais siffler, montrer au doigt;
Mon air léger paraîtrait gauche et froid....
Et cependant jugez de ma faiblesse
Et du pouvoir d'une aveugle tendresse:
Si je voyais, pour plaire à votre sœur,
Qu'il me fallût changer de ton, d'humeur,
Devenir fat et galant malhabile,
Me faire enfin chansonner par la ville;
De mon amour tel est l'indigne excès,
Je crois encor que je m'y résoudrais.
Heureux, content, si me rendant justice
Elle sentait le prix du sacrifice;
Et si son cœur, comme le mien épris,
M'aidait du moins à braver le mépris!

PHROSINE.

Vous devenez déjà plus raisonnable.
Sans être fat on peut être agréable,
Faire sa cour, prendre le ton galant,
Et.... par exemple, il vous manque un talent....

ANAXIMANDRE.

Lequel?

PHROSINE.

Je vais vous paraître un peu folle.

Que voulez-vous ? notre sexe est frivole :
Heureux qui sait sur nos goûts se régler !
Pour nous séduire, il faut nous ressembler.

ANAXIMANDRE.

Phrosine, enfin, où tend ce préambule ?

PHROSINE.

Dût mon projet vous sembler ridicule,
Mon avis est qu'il faudrait commencer....

ANAXIMANDRE.

Eh bien! par où ?

PHROSINE.

Par apprendre à danser.

ANAXIMANDRE.

Moi! que je danse?

PHROSINE.

Oui, si vous voulez plaire.
C'est un talent important, nécessaire.
Que voulez-vous qu'on fasse d'un amant
Qui ne sait pas saluer, seulement ?

ANAXIMANDRE.

A danser, moi, j'aurais fort bonne grâce !

PHROSINE.

Bon! est-ce là ce qui vous embarrasse ?
C'est moins que rien.... Et tenez, sans façon,
Nous sommes seuls! prenez une leçon.
Sans me flatter, je puis servir de maître ;
Essayez-en.

ANAXIMANDRE.

Cela ne saurait être :
Grâces au ciel, l'amour ne me fait point
Extravaguer encor jusqu'à ce point.

PHROSINE.

Ah! vous voilà! Toujours de la morale!
Jadis Hercule a filé pour Omphale,
Et ce héros, vaincu par deux beaux yeux,
N'en est pas moins au rang des demi-dieux.
Consolez-vous : filer pour une belle
Fait moins d'honneur que danser avec elle.

(En lui prenant la main.)

Çà, commençons.

ANAXIMANDRE, hésitant.

Quoi! sérieusement?
Vous espérez....

PHROSINE.

Quelques pas seulement.

ANAXIMANDRE.

Non, point du tout.

PHROSINE.

Rien qu'une révérence,
Là.

ANAXIMANDRE.

C'est avoir bien de la complaisance.

PHROSINE.

Allons, courage!... avancez quelques pas....

Encor.... encor.... Saluez.... bas.... plus bas....

(En disant ces deux vers, elle conduit Anaximandre jusqu'à la coulisse où est cachée Aspasie. Pendant que le philosophe salue et demeure courbé, elle tire de force Aspasie de sa cachette, la place devant lui, et dit :)

Belle Aspasie, agréez cet hommage;
Il est flatteur : car c'est celui d'un sage.

ANAXIMANDRE.

Que vois-je ? O ciel ! quel tour !... il est affreux !
Dans le complot vous étiez toutes deux,
Enfans ingrats, et votre perfidie....
De mes regards ôtez-vous, je vous prie :
Après un trait si méchant et si noir,
Je ne veux plus vous parler ni vous voir.

(Aspasie s'enfuit ; Phrosine ne fait que s'éloigner un peu.)

Quoi ! me jouer ainsi, moi qui les aime,
Qu'elles devraient aimer !....

SCÈNE VI.

ANAXIMANDRE, PHROSINE un peu éloignée, MÉLIDORE.

MÉLIDORE, à Anaximandre.

Ah ! c'est vous-même :
Je vous cherchais. Eh bien ! quand daignez-vous
Remplir mes vœux, mon espoir le plus doux ?
Votre bonté dès long-tems me destine
Le cœur, la main de l'aimable Phrosine :
Mettez enfin le comble à vos bienfaits,
Et que ce jour....

ANAXIMANDRE.

Vous ne l'aurez jamais.

MÉLIDORE.

Jamais! ô ciel! que dites-vous? J'atteste....

ANAXIMANDRE.

Je vous ferais un présent trop funeste;
N'y pensez plus.

MÉLIDORE.

Vous connaissez mon cœur,
Et vous voulez?....

ANAXIMANDRE.

Je veux votre bonheur.
Que la raison enfin vous détermine.

MÉLIDORE.

Ah! mon bonheur est d'adorer Phrosine.
(A Phrosine.)
Mais quel sujet l'irrite donc si fort?
Belle Phrosine, apprenez-moi mon sort;
D'où peut venir ce courroux qui m'accable?

PHROSINE.

Hélas! c'est moi qui suis seule coupable,
Et c'est moi seule aussi qu'on veut punir
Par ce refus qu'on fait de nous unir.

MÉLIDORE.

Coupable! vous? La faute, quelle est-elle?
Qu'avez-vous fait?

PHROSINE.

C'est une bagatelle,
Un rien.

ANAXIMANDRE.

Un rien? soyez de bonne foi :
Etait-ce à vous de vous jouer de moi ?
C'est pour mon cœur le tourment le plus rude
Que d'être ainsi payé d'ingratitude.
Vous me portez de trop sensibles coups;
Je veux vous fuir et vous oublier tous.
Je chercherai, loin d'ici, quelque asile
Où j'irai vivre ignoré, mais tranquille,
De mes erreurs hâter la guérison,
Et retrouver peut-être ma raison.

MÉLIDORE.

Que dites-vous ? quel étrange système!
Pourquoi quitter des lieux où l'on vous aime?
Pourquoi nous fuir ? Ah! restez parmi nous:
Votre bonheur nous est si cher à tous!
Tout vous répond en ces lieux d'une vie
Par l'amitié, par l'amour embellie;
Oui, par l'amour; ce soir même je veux
Voir s'accomplir les plus doux de vos vœux.
Hier, pour vous, à l'Amour, à sa mère,
J'ai dans leur temple adressé ma prière :
Mes vœux ardens ont été bien reçus,
Et mon encens a su plaire à Vénus.
De la prêtresse écoutez la réponse,
Voici sur vous ce que Vénus prononce:
« Si ton ami veut être heureux amant,
» S'il veut toucher l'objet de son tourment,

» Fixer enfin les plaisirs sur ses traces,
» Qu'il aille offrir un sacrifice aux Grâces. »
Que cet oracle a satisfait mon cœur!
Il est pour vous le signal du bonheur.
Osez compter sur ces douces promesses;
Allez fléchir trois aimables déesses;
Et désormais, prêt à suivre leurs lois,
Implorez-les pour la première fois.

ANAXIMANDRE.

Faut-il donner, en risquant cette épreuve,
De ma faiblesse une nouvelle preuve?
N'importe; allons, quel qu'en soit le succès,
Vénus l'ordonne, et moi, je m'y soumets;
Mon cœur séduit saisit avec ivresse
Tout ce qui sert à flatter sa tendresse....

MÉLIDORE.

Entrons au temple.

ANAXIMANDRE.

Allons, je m'y résous.

PHROSINE.

Je vous approuve, et vais parler pour vous.

ANAXIMANDRE.

Vous pouvez tout sans doute auprès des Grâces;
Et moi j'en dois craindre quelques disgraces.
Malgré cela, j'oserai, s'il vous plaît.....

PHROSINE.

Sans doute, osez; ce sera fort bien fait.

(Anaximandre et Mélidore s'avancent vers le temple; Mélidore frappe à la porte; le temple s'ouvre; trois prêtresses des Grâces viennent au-devant du philosophe.)

SCÈNE VII.

ANAXIMANDRE, PHROSINE, MÉLIDORE, trois PRÊTRESSES des Grâces.

UNE PRÊTRESSE.

Qui vous amène aux pieds de nos déesses?
Quels sont vos vœux? Parlez.

ANAXIMANDRE.

Belles prêtresses,
Anaximandre aux Grâces a recours,
Et son bonheur dépend de leur secours.
Vous les servez, rendez-les-moi propices;
Obtenez-moi leurs faveurs protectrices :
J'ai trop long-tems, hélas! pour mon malheur,
Fui leurs autels et leur culte enchanteur;
Sur leurs bontés pourtant je compte encore :
Je veux fléchir un objet que j'adore,
Et je leur viens demander à genoux
Le don de plaire à cet objet si doux.

LA PRÊTRESSE.

Eh! quoi!.... c'est vous, austère Anaximandre?
Vous, amoureux!.... Je vous trouve un air tendre;
Un feu plus doux dans vos yeux est entré :
Ainsi l'Amour change tout à son gré.
Les Grâces vont achever le prodige;
De leurs attraits l'invincible prestige
Toujours senti, toujours mal imité,

Est plus touchant, plus beau que la beauté.
A leur empire on ne peut se soustraire;
Suivez-moi donc, venez apprendre à plaire.
De nos leçons, initié discret,
Profitez bien; mais gardez le secret.
Ne craignez point des épreuves pénibles:
Vous connaîtrez des mystères paisibles,
Doux, enchanteurs, réglés par les plaisirs,
Et le succès passera vos désirs.

ANAXIMANDRE.

A vos bontés, plein d'espoir je me livre.

LA PRÊTRESSE.

Venez, entrons; votre ami peut nous suivre.
(A Phrosine.)
Vous, demeurez; il suffit d'un témoin,
Et de nos dons vous n'avez pas besoin.

SCÈNE VIII.

PHROSINE seule.

Faut-il en croire un si flatteur oracle?
On nous promet un assez beau miracle:
Ce philosophe austère, renfrogné,
Va revenir de roses couronné,
Tout différent, en un mot, de lui-même.
Mais, pour ma sœur, quelle surprise extrême!
Son œil, trompé par un tel changement,
Méconnaîtra, je gage, son amant.

C'est elle-même ici qui se présente;
Je veux l'induire en une erreur plaisante,
Et par un conte arrangé tout exprès,
Savoir un peu ses sentimens secrets.

SCÈNE IX.

ASPASIE, PHROSINE.

ASPASIE.

Eh bien! est-il encor fort en colère?

PHROSINE.

Que je t'apprenne; écoute-moi, ma chère.

ASPASIE.

Comme il grondait! vraiment, il m'a fait peur.

PHROSINE.

Il faut te dire....

ASPASIE.

Aussi, c'est vous, ma sœur;
Auriez-vous dû?....

PHROSINE.

Bon, bagatelle pure.
Mais sais-tu bien une grande aventure?
Tout change ici : tu vas, dans un moment,
A tes genoux voir un nouvel amant.

ASPASIE.

Un autre amant! vous vous moquez encore!

PHROSINE.

C'est un ami du galant Mélidore,
Un philosophe, et qui pourtant, dit-on,

Joint l'art de plaire au don de la raison.
Ce n'est plus là le brusque Anaximandre,
Toujours grondant, toujours prompt à reprendre,
Par son abord effarouchant les jeux,
Se donnant l'air encor d'être amoureux;
Sage manqué, prétendu philosophe,
Au fond, savant d'une très-mince étoffe....

ASPASIE.

Ah! juste ciel! que dites-vous, ma sœur!
Vous le traitez avec trop de rigueur;
Vous l'insultez, ce sage qui nous aime,
Vous, qui souvent m'avez vanté vous-même
Et ses vertus que l'on doit respecter,
Et ses bienfaits qui nous font subsister.
Combien de fois je vous ai rencontrée
Tout attendrie et l'ame pénétrée
De quelque trait de cet homme si grand!
Vous en parliez avec ravissement,
Vous le nommiez un véritable sage.
C'était du cœur que partait ce langage.
Pourquoi changer aujourd'hui de discours?
Ce qu'il était, ne l'est-il pas toujours?
Ah! croyez-moi, quoi que vous puissiez dire,
Notre bonheur est tout ce qu'il désire.

PHROSINE.

Eh! mais.... tu prends la chose au sérieux;
Cet autre amant te conviendra bien mieux.
Il faut le voir.

ASPASIE.

Allons, vous êtes folle.

PHROSINE.

Tu le verras, car j'ai donné parole.

ASPASIE.

Non, je ne puis.... Que dirait mon tuteur ?

PHROSINE.

Ce tuteur-là te tient beaucoup au cœur.

ASPASIE.

Eh! mais.... je dois lui demeurer soumise.
Je crois qu'il faut que son choix m'autorise.
Si cet amant n'était pas de son goût !
Tenez, ma sœur, moi je craindrais sur-tout
De l'affliger.

PHROSINE.

Va, tu n'as rien à craindre.
Notre tuteur n'aura point à se plaindre.
Tu le verras, loin d'en être jaloux,
Te supplier d'accepter cet époux.

ASPASIE.

A vous entendre, il ne m'aime donc guère.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MÉLIDORE, ANAXIMANDRE.

(Le temple des Grâces s'ouvre ; Mélidore en sort avec Anaximandre, qu'il tient par la main ; celui-ci est galamment paré.)

PHROSINE, à Aspasie.

On vient. C'est lui, c'est ton amant, ma chère;
Reçois-le bien. Je te laisse.

ASPASIE.

Un moment.

Je resterais moi seule ?....

PHROSINE.

Assurément.

Vous jaserez tête-à-tête à votre aise.
Il est charmant, et n'a rien qui ne plaise.
Adieu.

ASPASIE.

Demeure.

PHROSINE.

Eh! non.

ASPASIE.

J'ai peur....

PHROSINE.

De quoi ?

Tu fais l'enfant! Allons, aguerris-toi.

(Phrosine sort et emmène Mélidore.)

SCÈNE XI.

ANAXIMANDRE, ASPASIE.

ANAXIMANDRE, un peu éloigné et respectueusement.

En vous offrant l'hommage le plus tendre,
Belle Aspasie, à quoi dois-je m'attendre ?
D'un vain espoir ne m'a-t-on point flatté ?
Serai-je au moins sans colère écouté ?

ASPASIE, avec embarras.

Je ne sais pas quel espoir on vous donne....

Ni vos desseins.... Mais enfin je m'étonne
Qu'un inconnu .... dès la première fois....

ANAXIMANDRE, à part.

Un inconnu! que dit-elle? Je vois
Que cet habit la trompe et me déguise.
Faisons durer un moment sa méprise.
(A Aspasie.)
Ah! pour céder à des charmes si doux,
Qu'est-il besoin d'être connu de vous?
Dès qu'on a pu vous voir ou vous entendre,
Il faut aimer, même sans rien prétendre.
De la beauté tel est l'heureux pouvoir:
Elle séduit souvent sans le savoir.
D'amans cachés une foule l'adore;
Simple et modeste, elle seule l'ignore.
A ce portrait vous vous reconnaissez:
Oui, c'est ainsi que vous nous séduisez.

ASPASIE, à part.

Il est galant, et je le crois sincère.

ANAXIMANDRE.

Voulez-vous donc vous contenter de plaire,
Belle Aspasie? et le plus pur amour
N'obtiendra-t-il de vous aucun retour?
Hélas! je viens d'implorer la puissance
Des déités qu'en ces lieux on encense:
Tous leurs attraits, admirés des mortels,
N'eussent jamais obtenu des autels.
On rend hommage à leurs douces faiblesses,

Et l'Amour seul en a fait des déesses.
Imitez-les. Vous avez leur beauté ;
Ayez encor leur sensibilité :
Au rang des dieux vous monterez comme elles.
L'Olympe attend les héros et les belles.

ASPASIE, à part.

Cet amant-là, sans mentir, est charmant.
(A Anaximandre.)
Je l'avouerai, vous louez joliment ;
Vos discours ont des grâces que j'admire.
Mais cependant que puis-je ici vous dire ?
Je ne suis point ma maîtresse ; et ma foi,
Pour la donner, ne dépend point de moi.

ANAXIMANDRE.

Oui, je le sais ; un tuteur vous enchaîne ;
Il a pour vous un amour qui vous gêne,
Qui vous déplaît ; et même son dessein
Est, m'a-t-on dit, d'obtenir votre main.
Il croit vous rendre à ses vœux favorable ;
Mais ce tuteur enfin n'est point aimable ;
Il est bourru, philosophe, grondeur....

ASPASIE.

Ah! gardez-vous d'offenser mon tuteur.
Il est si bon! si généreux! si sage!
Je lui dois tout, et je suis son ouvrage :
Ses volontés décideront mon sort.
Que ne peut-il sur lui faire un effort,
A ses vertus joindre un air moins sauvage !

Et que n'a-t-il enfin votre langage!

ANAXIMANDRE.

Et jusque-là s'il savait se forcer,
Entre nous deux vous pourriez balancer?

ASPASIE.

Non, croyez-moi, je dis ce que je pense:
Anaximandre aurait la préférence.

ANAXIMANDRE, à part.

Elle m'enchante!.... Ah! c'est assez jouir
De son erreur; il faut me découvrir.
(A Aspasie.)
Chère Aspasie, as-tu pu t'y méprendre?
Vois à tes pieds, vois ton Anaximandre
Ivre d'amour, transporté de plaisir,
Qui pour jamais jure de te chérir....

ASPASIE.

C'est vous!

ANAXIMANDRE.

Tu vois ce que l'amour peut faire.
Je t'adorais; mais il fallait te plaire:
Le philosophe est devenu galant.
Que dois-je attendre après ce changement?

ASPASIE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami, mon tuteur et mon père!
Qui voulez-vous que mon cœur vous préfère?
Formé par vous, ce cœur est votre bien;
Je vous le dois, et ne vous donne rien.
(Il lui baise la main.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, PHROSINE, MÉLIDORE.

PHROSINE.

Fort bien, vraiment. Enfin, notre Aspasie
Prend donc du goût pour la philosophie ?

ANAXIMANDRE.

Vous me voyez au comble de mes vœux ;
Mais il me reste à vous unir tous deux :
Votre bonheur au mien est nécessaire.

PHROSINE.

J'avais bien dit que vous sauriez lui plaire.
Une autre fois, prendrez-vous mes avis ?
Vous plaignez-vous de les avoir suivis ?
Vous le voyez : un savoir admirable
Et des vertus ne rendent point aimable :

« L'esprit et les talens font bien ;
» Mais, sans les Grâces, ce n'est rien. »

FIN.

LES ETOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Italien, le 14 décembre 1787 ;

Et reprise, au théâtre Français, en 1792.

PRÉFACE.

Voici le plus heureux, et probablement aussi le moins faible de mes ouvrages. Quand je le composai, j'avais vingt-huit ans, je me portais bien, j'étais satisfait de mon sort, je vivais d'un travail assidu et assez pénible, mais qui ne me déplaisait pas; je voyais ma situation s'améliorer tous les jours, et je pouvais m'attendre à me faire un état honorable et indépendant; toutefois je ne bâtissais aucun projet sérieux d'ambition ni de fortune; je vivais au jour le jour, sans dettes, sans privations, sans chagrin; j'avais de bons amis à peu près de mon âge, avec qui je passais honnêtement et gaîment mes instans de loisir. L'idée de cette comédie me vint, et je m'y livrai, n'ayant d'autre objet que de m'en faire un amusement.

Je n'y trouvais d'abord que la matière d'un petit acte. Ensuite, en y pensant, je vis mon sujet s'étendre. J'employai à peu près six mois à écrire cet ouvrage; car je le commençai

vers le mois de mars 1787, et je le finis dans le mois d'octobre suivant. Il est vrai que ce n'était pas ma seule, ni même ma principale occupation. Je faisais alors au barreau mon *stage* (c'est ainsi qu'on appelait et qu'on appelle encore un tems d'instruction et d'épreuve pour les jeunes avocats), et les mémoires et les écritures de palais allaient leur train; car il fallait vivre. Cependant, presque tous les jours, après mon dîner, j'allais me promener seul aux Tuileries et aux Champs-Elysées. J'y ramassais quelques vers, et je rentrais chez moi pour déposer sur le papier la récolte faite pendant ma promenade.

Le premier succès de cette comédie a été de me divertir beaucoup. Pendant que j'y travaillais, je me souviens qu'un de mes amis, auquel je survis aujourd'hui (et à combien d'autres ai-je le chagrin de survivre!), vint me voir un matin. J'allai moi-même lui ouvrir ma porte en riant bien fort. Comme il me trouvait seul chez moi, il ne put s'empêcher de me demander ce qui me rendait si joyeux. Je venais de finir les deux premières scènes de la pièce; je les lui lus, et il partagea ma gaîté. Il se plaisait depuis à rappeler cette

circonstance et à dire qu'il était peut-être le premier qui eût entendu des vers des *Etourdis.* Pendant tout le tems que je travaillai à cet ouvrage, je ne lisais, à mes heures de loisir, que les comédies de Regnard et les Mémoires de Grammont. Ces lectures étaient excellentes pour me tenir en verve, et pour m'inspirer des mots piquans et des vers comiques.

La pièce, achevée en octobre 1787, reçue par les comédiens italiens au commencement de novembre, fut mise à l'étude presque aussitôt, et jouée à la fin de décembre.

J'eus encore des obligations à M. Granger dans cette circonstance. Il se chargea du rôle de Folleville, et le joua à merveille. Il me donna aussi quelques bons avis sur la pièce.

A la fin du second acte, après la reconnaissance entre le jeune Daiglemont et Julie, la scène continuait entre eux. Le jeune homme faisait à sa cousine l'aveu du stratagême sur lequel l'intrigue est fondée. Elle le grondait un peu, et promettait ensuite de le servir. M. Granger me fit observer que la scène était trop nue et de trop peu d'effet, et qu'il était bien important pour le succès de la pièce que

ce second acte finît d'une manière plus vive. La remarque me fit rêver, et je trouvai le moyen tout simple de faire rentrer l'hôtesse, dont la présence gêne Daiglemont, le force à recourir à un petit subterfuge, d'où il résulte une des plus jolies scènes de la comédie. Voilà comme, avec bien peu de chose, on peut quelquefois réveiller l'attention, ranimer l'intérêt.

Je n'avais d'abord trouvé d'autre titre pour ma pièce que *le Mort supposé*. M. Granger m'engagea à changer ce titre. Il craignait, disait-il, que ce mot de *mort,* sur l'affiche, ne parût triste. (Il y avait pourtant déjà *le Mort marié* de Sedaine ; mais on n'est pas tenté de s'apitoyer beaucoup pour un *mort marié;* et ce titre est plus gai que celui de *Mort supposé.*) Il me proposa *les Etourdis*, et c'est le titre qui est resté.

La pièce eut un très-grand succès ; les acteurs purent en revendiquer une partie par le talent qu'ils mirent à la représenter. Mme Gonthier joua l'hôtesse ; et l'on se souvient combien elle était naturelle, vraie et plaisante dans ces sortes de rôles. Une jeune actrice, Mlle Carline, emporta tous les suffrages dans le rôle de

Julie. Je ne sais quels mots employer pour donner une idée de la grâce, de l'aisance, de la sensibilité, de l'esprit aimable dont elle l'embellit; mais je sais bien qu'elle m'étonna moi-même, qu'elle surpassa l'opinion que je m'étais faite de ce rôle, que j'aimais pourtant beaucoup, et que je dis de très-bonne foi, après l'avoir vue jouer : « En vérité, je ne me doutais pas » d'avoir fait un rôle si joli. »

On a fait quelquefois à cette pièce le reproche d'être *immorale*. Il me semble que cette critique est beaucoup trop sévère, et que j'y ai d'avance répondu par la contexture même de ma comédie. Le neveu n'est point dans le secret du mensonge qu'on a fait à son oncle, et du chagrin qu'on lui a causé. Il répète plusieurs fois, et l'on voit qu'il parle sincèrement, que jamais il ne se serait prêté à cette ruse. Le faux (car il faut avouer qu'il y en a un) est mis sur le compte du valet. Enfin, l'honnête homme d'oncle est trompé, à la vérité, mais il n'est pas avili, il n'est pas rendu ridicule; il prend lui-même assez bien sa revanche, quand il a une fois découvert le stratagême; et les réprimandes qu'il fait à sa fille et à Folleville sont d'un ton noble, élevé, tendre, qui range

tout-à-fait le spectateur de son côté : aussi ne manquent-elles jamais d'être applaudies.

Le titre même de la pièce répond à l'objection, ce sont des *étourdis ;* et le tour joué par l'un d'eux peut bien n'être regardé que comme une *étourderie*, un trait de légèreté.

Cette donnée de deux jeunes gens, confidens réciproques de leurs folies, était neuve au théâtre quand je m'en avisai. Elle a été très-souvent imitée depuis, et plusieurs fois avec succès. Cette remarque a été faite par mon ami, M. Picard, dans sa préface de la *Petite Ville.* Il a eu l'aimable modestie de se compter lui-même parmi mes imitateurs.

Je viens de nommer un de mes amis; j'en vais citer un autre. Collin-d'Harleville aimait sur-tout l'exposition des *Etourdis.* Il a eu la bonté de me le dire plus d'une fois à moi-même, lorsque nous regardions jouer la pièce, assis à côté l'un de l'autre.

Il n'aurait pas osé peut-être faire autant l'éloge du dénouement, car il lui appartenait un peu, et voici comment.

Lorsque j'en étais à la fin de ma pièce, je cherchais à éviter les longueurs, à trancher court pour ne pas laisser refroidir le specta-

teur. Je consultai Collin, comme je faisais toujours. Je me souviens que nous marchions ensemble dans la rue; je le reconduisais chez lui, rue Saint-Benoît. Nous gagnions l'Abbaye par la petite rue des Ciseaux. Collin, avec sa vivacité ordinaire, s'était bien mis dans la situation de l'oncle Daiglemont. « Le neveu est là, ca-
» ché, me disait-il; il écoute la conversation
» de son oncle et de Julie; celle-ci implore la
» grâce du coupable; M. Daiglemont s'atten-
» drit; que doit-il dire dans ce moment-là?
» — Mais où est-il, ce mauvais sujet?.... Quand
» le verra-t-on? » Et puis, tout d'un coup, s'arrêtant et frappant de sa canne par terre, il jeta ces mots :

« Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne; »

et il se remit à marcher. « Mon ami, lui dis-
» je, bien obligé; le vers est très-bon, et je
» le prends. »

C'est ce vers qui fait le dénouement, qui le fait tout d'un coup de la manière la plus naturelle. Cette tendre impatience que laisse échapper M. Daiglemont de revoir son étourdi, fait sentir combien il l'aime, malgré ses torts; et

l'on ne doute pas un instant que le neveu ne soit bien repentant du chagrin causé à un oncle qui a tant de bonté et tant d'indulgence.

Collin a bien voulu déclarer que j'avais fait une scène dans sa comédie de *l'Optimiste;* il est juste que je lui restitue un des meilleurs vers des *Etourdis.* Qu'elle était douce et avantageuse pour moi cette communication de pensées et de travaux avec un ami qui m'était si supérieur!.... Quelle perte j'ai faite!.... Je m'arrête.... Si j'ajoutais un mot, la préface de la plus gaie de mes comédies pourrait bien être mouillée de mes larmes.

PERSONNAGES.

M. DAIGLEMONT, oncle.
DAIGLEMONT, son neveu.
FOLLEVILLE.
JULIE, fille de M. Daiglemont.
L'HOTESSE.
DESCHAMPS.
JOURDAIN.
MICHEL.
Un Valet.

La scène est à Paris.



Desenne del *Goulu j.ne sc.t*

Oui, vous disiez bien vrai; nous sommes des fripons.

Les Étourdis. T. 1.er P.ge 122.

LES ETOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Sur l'un des côtés une porte qui donne dans un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

Il le faut avouer, depuis huit jours entiers
Nous vivons sagement, grâce à nos créanciers.
Nous ne sortons jamais ; une raison très-forte
T'empêche de passer le seuil de cette porte :
Dans mon hôtel garni tu vins très-prudemment
Occuper la moitié de mon appartement ;

Je te tiens, en ami, fidèle compagnie;
Comment te trouves-tu de ce genre de vie?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE.

Pourquoi? Caché sous le nom de Derbain,
Les huissiers, les records te chercheront en vain;
Leur meute est en défaut; tu lui donnes le change.

DAIGLEMONT.

Oui; mais, parbleu! l'ennui qui m'assomme, les venge.
Si je pouvais sortir!....

FOLLEVILLE.

Tu le pourrais, vraiment,
Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant,
Qui pour quinze cents francs a contre toi sentence.
Tu fis cette méchante affaire en mon absence:
Où diantre ton esprit était-il donc alors?
C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps.
Moi, je ne fais jamais cette sottise étrange;
Des billets tant qu'on veut; point de lettres de change.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, et par l'ennui pressé,
A Dortis mon cousin je me suis adressé.
Je le prie en deux mots de me prêter la somme
Dont j'ai besoin....

FOLLEVILLE.

Tu vas recourir à cet homme,
Que tu ne vois jamais? Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur ; c'est un dernier moyen
Que j'ai voulu tenter, faute d'autre ressource.

FOLLEVILLE.

Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse.

DAIGLEMONT.

Ta bourse ? elle est à sec.

FOLLEVILLE.

Elle va se remplir;
J'ai fait certain projet, et s'il peut réussir !
L'idée en est hardie, et fortement conçue !
Je compte aujourd'hui même en apprendre l'issue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FOLLEVILLE, *déclamant.*

Non : « pour être approuvés,
» De semblables projets veulent être achevés. »*

SCÈNE II.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS
entre, une lettre à la main.

DAIGLEMONT.

Ah ! ah ! sachons un peu ce que Deschamps m'annonce;
Cette lettre à la mienne est-elle une réponse ?

* *Mithridate*, acte III, scène 1re.

DESCHAMPS.

Non, Monsieur.
(A Folleville.)
C'est pour vous.

FOLLEVILLE.

De Nantes? Ah! ma foi,
Peut-être....

DAIGLEMONT, à Deschamps.

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi?

DESCHAMPS.

Il n'était pas chez lui; j'ai laissé votre lettre:
Sitôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, qui a décacheté, dit avec joie:

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont;
Embrasse-moi.

DAIGLEMONT.

Pourquoi?

FOLLEVILLE.

Mais embrasse-moi donc.
Les effets, avec moi, répondent aux paroles.
Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles,
Mon ami, ce n'est rien; je veux vous obliger.
Ne me refusez pas, ce serait m'affliger:
Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change? et d'où diantre vient-elle?

FOLLEVILLE.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle?

FOLLEVILLE.

Oui, sans doute, de lui.

DAIGLEMONT.

Elle est de mille écus, et payable....

FOLLEVILLE.

Aujourd'hui,
A vue. Oh! nous n'aurons point à souffrir d'escompte.
J'aime fort les effets dont l'échéance est prompte.

DESCHAMPS.

Il paraît que mon plan a très-bien réussi.

DAIGLEMONT.

Quoi! Deschamps est au fait?

FOLLEVILLE.

Sans doute : en tout ceci
Ses secours m'ont vraiment été très-nécessaires.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Connaissant l'état de vos affaires,
J'ai déployé mon zèle en ce besoin urgent,
Et c'est moi qui procure à Monsieur cet argent.

DAIGLEMONT.

Mais comment?

DESCHAMPS.

Devinez; je vous le donne en mille.

FOLLEVILLE.

Je veux bien t'épargner une peine inutile.

Tiens, de l'énigme ici tu trouveras le mot.
Lis.

DAIGLEMONT.

Qu'est-ce qui t'écrit?

FOLLEVILLE.

C'est monsieur Guillemot.

DAIGLEMONT.

Qui? le vieux factoton de mon oncle?

FOLLEVILLE.

Lui-même.

DAIGLEMONT prend la lettre, et lit.

« Vous n'imaginez pas quelle douleur extrême
» A causée à Monsieur la mort de son neveu,
» Votre ami... » Votre ami? Mais, dis-moi donc un peu,
Parlerait-il de moi, par hasard?

FOLLEVILLE.

Je le pense.

DAIGLEMONT.

Est-ce que je suis mort?

FOLLEVILLE.

Que sait-on? Lis; avance.

DAIGLEMONT continue à lire.

« Vous avez très-bien fait, dans un si grand malheur,
» De m'écrire d'abord cette triste nouvelle;
» J'ai su de mon cher maître adoucir la douleur,
» Par les ménagemens que m'a dictés mon zèle. »

FOLLEVILLE.

Oh! monsieur Guillemot est un garçon prudent.

DAIGLEMONT lit.

« Monsieur approuve fort que, dans ces circonstances,
» Vous n'ayez épargné ni les soins ni l'argent ;
» Il faut vous rembourser de toutes vos avances.

FOLLEVILLE.

Mais c'est fort juste.

DAIGLEMONT lit.

« Ici vous trouverez inclus
» Un bon effet de mille écus ;
» C'est, suivant votre état général de dépenses,
» Ce que vous ont coûté médecin, chirurgien,
» Gens qui font très-souvent plus de mal que de bien ;
» Et la garde et l'apothicaire,
» Les frais de sépulture et ceux du luminaire.
» Il en coûte bien cher pour mourir à Paris,
» Et les enterremens, Monsieur, sont hors de prix. »

FOLLEVILLE.

Oh ! c'est que je t'ai fait un convoi magnifique.

DAIGLEMONT.

Je te suis obligé ; la ressource est unique.

FOLLEVILLE.

Lis donc jusqu'à la fin.

DAIGLEMONT lit.

« Le défunt, dites-vous,
» Laisse quelques petites dettes :
» Voyez les créanciers, avertissez-les tous
» De tenir leurs quittances prêtes ;
» J'irai, sous peu de jours, à Paris les payer.

» Adieu, Monsieur : de tous vos soins mon maître
» Me charge, encore un coup, de vous remercier;
» Il vous aime toujours; et moi, j'ai l'honneur d'être...

FOLLEVILLE.

Très-bien; je suis charmé d'être à tems averti.
De ce voyage-là nous tirerons parti;
Nous ferons bien payer tes dettes au bon homme,
Et nous accrocherons encore quelque somme.

DAIGLEMONT.

Le tour est incroyable, et j'en suis stupéfait.
On me croit mort?

FOLLEVILLE.

Un peu.

DAIGLEMONT.

Mais comment as-tu fait
Pour prouver?...

FOLLEVILLE.

J'ai fourni la preuve la plus claire;
Deschamps m'a délivré ton extrait mortuaire.

DAIGLEMONT.

Quoi! ce coquin a fait un faux?

FOLLEVILLE.

Bien entendu.
Eh! mais, ne faut-il pas qu'il soit un jour pendu?
Qu'il le soit pour un faux, ou bien pour autre chose....

DESCHAMPS.

A mes dépens toujours Monsieur s'amuse et glose.
Je pense qu'il me fait, en cette occasion,

L'honneur d'être jaloux de mon invention.
Dans ce tour peu commun éclate mon génie,
Et c'est un des beaux traits qu'on lira dans ma vie.

DAIGLEMONT, à Folleville.

As-tu pu te servir d'un semblable moyen?
Tromper ainsi mon oncle! Oh! cela n'est pas bien.
Tu sais, pour son neveu, jusqu'où va sa tendresse.

FOLLEVILLE.

Oui, plains-toi; j'aime assez cette délicatesse.
Imbécille! sens donc ce que l'on fait pour toi.
De Nantes à Paris, tu vins, ainsi que moi,
Pour nous former dans l'art de Cujas et Barthole:
Nos parens comptaient bien qu'en une bonne école,
Tous les deux avec fruit nous ferions notre droit;
Mais comment travailler dans un si bel endroit,
Parmi les agrémens dont cette ville abonde?
On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde,
On y trouve à choisir mille plaisirs divers;
Mais tous ces plaisirs-là, par malheur, sont fort chers.
Nous le savons trop bien par notre expérience.
Nous n'avons nullement épargné la dépense,
Et depuis dix-huit mois que nous sommes ici,
Nous avons bien mangé de l'argent, Dieu merci.
Aussi, pour en avoir, que de ruses ourdies!
Combien n'avons-nous pas compté de maladies,
Tandis que nous étions en parfaite santé,
Et des cours où jamais nous n'avons assisté,
Et le maître d'anglais, les mois d'académie,

Et de ce droit sur-tout la dépense infinie!
Notre rare savoir devrait être envié,
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé.

DAIGLEMONT.

Nos ressources enfin se sont bien affaiblies.
Si nos parens encore ignorent nos folies,
Au moins nous ont-ils fait sentir, par vingt refus,
Que nos dépenses....

FOLLEVILLE.

Oui, l'argent ne venait plus;
Nous étions mal : Deschamps m'a fourni cette idée
De supposer ta mort; moi, je l'ai hasardée :
Le tour nous réussit, et je trouve plaisant
Que tu touches les frais de ton enterrement.

DAIGLEMONT.

Cet argent vient très-bien pour me tirer de gêne;
Mais je songe à mon oncle, à sa cruelle peine....

FOLLEVILLE.

Bon! bon! songe plutôt au plaisir qu'il aura,
Quand son neveu défunt à ses yeux reviendra :
Quelle douce surprise!

DAIGLEMONT.

Et ma pauvre cousine,
Que j'adore, qui m'aime, est encor plus chagrine!
Comme elle va pleurer!

FOLLEVILLE.

Mais en revanche aussi,
Commé d'autres riront! Tiens, je crois voir d'ici

Plusieurs de tes parens, qui, pensant qu'ils héritent,
D'une si prompte mort tout bas se félicitent :
Ils vont prendre ton deuil, se partager ton bien;
Mais ils te le rendront.

DAIGLEMONT.

Ma foi, je n'en sais rien.
Enfin, l'extrait fait foi contre mon existence;
Ils me chicaneront, tu verras.

FOLLEVILLE.

Oui; sentence
Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer
Mort, et te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT.

Si mon cousin pouvait, contre toute espérance,
De mes quinze cents francs me faire encor l'avance!

FOLLEVILLE.

Oh! tu n'en serais pas long-tems embarrassé;
Ce serait, je t'assure, un fonds bientôt placé.

DAIGLEMONT.

C'est assez discourir; permets que je te dise
D'aller au plus pressé; va toucher sans remise
Les mille écus.

FOLLEVILLE.

J'y vais : toi, tandis que je sors
Et que je réglerai les choses au-dehors,
Travaille ici; revois l'état de tes affaires;
Fais pour tes créanciers des billets circulaires;
Mande-leur de venir, et qu'ils sont trop heureux,

Puisqu'on va les payer et finir avec eux;
Bien entendu pourtant qu'ils seront raisonnables,
Et feront sur leur dû des remises passables.

DAIGLEMONT.

Ma foi, tu sais fort bien qu'en leur donnant moitié,
Il n'en est pas un seul qui ne fût trop payé.

FOLLEVILLE.

Allons, tout ira bien; sois sans inquiétude;
Je suis plus las que toi de notre solitude;
Il est tems d'en sortir, et de nous dissiper.
Ce soir, en certain lieu, je te donne à souper.
Je t'ai fait, par besoin, mourir de mort subite;
L'argent comptant revient, et je te ressuscite.
Adieu, je vais courir : dans deux heures au plus
Je reviens te chercher.

DAIGLEMONT.

Je compte là-dessus.
Bonjour, dépêche-toi.

SCÈNE III.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DAIGLEMONT.

Jusqu'à ce qu'il arrive,
A mes chers créanciers il faut donc que j'écrive....

DESCHAMPS.

Ecoutez donc, Monsieur; mon esprit attentif
Observe ici qu'il faut un petit correctif.

DAIGLEMONT.

Pourquoi donc ?

DESCHAMPS.

Vous allez très-fort vous contredire ;
Quand on est mort, je crois qu'on ne peut pas écrire.

DAIGLEMONT.

As-tu trouvé cela sans faire un grand effort ?
Je compte bien aussi dater d'avant ma mort.

DESCHAMPS.

Bon.

DAIGLEMONT.

A mes créanciers je m'en vais faire entendre....

DESCHAMPS.

Quoi ?

DAIGLEMONT.

Que dans l'autre monde étant près de me rendre,
Moi, je n'ai pas voulu, débiteur scrupuleux,
Partir pour si long-tems, sans prendre congé d'eux.
Il faut des procédés.

DESCHAMPS.

Ma foi, c'est très-honnête;
Ils en seront touchés.

DAIGLEMONT.

J'ai mon dessein en tête.
Laisse faire : mon style, énergique et concis,
Amollira leurs cœurs dans l'usure endurcis;
Je veux que, tout contrits de leurs fraudes notoires,
Eux-mêmes de moitié réduisent leurs mémoires.

Parbleu ! si j'en allais faire d'honnêtes gens,
Cela serait bien beau ! Ne perdons point de tems ;
Va chercher là-dedans mes papiers, je te prie,
Tout de suite....

DESCHAMPS.

Allons; c'est une plaisanterie,
Monsieur; vous n'avez point de papiers, entre nous,
A moins que ce ne soit quelques vieux billets doux.

DAIGLEMONT.

Tu verras que tu sais mieux que moi mes affaires?
Je n'ai pas des papiers importans, nécessaires,
Griffonnés, presque tous de la main des huissiers,
Et dont m'ont fait présent messieurs mes créanciers?
Des assignations, des comptes, des mémoires?....

DESCHAMPS.

Ah ! j'y suis. Je m'en vais vous chercher ces grimoires,
Cela doit faire un beau recueil.

SCÈNE IV.

DAIGLEMONT seul.

Nous allons voir
Si j'aurai le talent d'attendrir, d'émouvoir!
C'est par le vieux Jourdain qu'il faut que je commence ;
Le drôle à tout propos vante sa conscience;
Même, dans son quartier, il passe pour dévôt.

SCÈNE V.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

Voilà, je crois, Monsieur, les papiers qu'il vous faut;
Vous aurez à les lire une peine effroyable,
Et je les tiens écrits de la griffe du diable.

DAIGLEMONT.

C'est bon.

DESCHAMPS.

Monsieur a-t-il encor besoin de moi?

DAIGLEMONT.

Non, pas pour le moment; j'écrirai bien sans toi.

DESCHAMPS.

Je vais donc là-dedans voir l'objet de ma flamme.

DAIGLEMONT.

Tu t'es fait l'amoureux de cette vieille femme,
De l'hôtesse ?

DESCHAMPS.

Ma foi, Monsieur, n'en riez pas,
Elle en vaut bien la peine; et quoique ses appas
Aient au moins quarante ans, ils ont fait ma conquête.

DAIGLEMONT.

Là, sérieusement ?

DESCHAMPS.

D'honneur, j'en perds la tête.

La bonne dame est veuve, et je lui sais du bien;
Et moi je suis garçon, Monsieur, et je n'ai rien.

DAIGLEMONT.

Ah! tu dois l'adorer; je n'en suis plus en peine.

DESCHAMPS.

Que voulez-vous? Je suis un cadet du bas Maine;
J'ai du ciel, en naissant, reçu, pour tout avoir,
Un grand fonds de mérite, et je le fais valoir.
J'épouserai; j'en ai pardevers moi des preuves,
Et les jolis garçons ont des droits sur les veuves.

SCÈNE VI.

DAIGLEMONT seul.

Faisons notre travail. Justement, c'est Jourdain
Dont le compte d'abord me tombe sous la main.
Voyons-le. « Dix coupons de belle mousseline ;
» Trente aunes de basin, cent vingt de toile fine. »
Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir :
J'achetais le matin pour revendre le soir....
« Total, six mille francs. » Juif, comme tu me voles!
C'est beaucoup si j'en ai tiré deux cents pistoles...
Allons; mettons-nous bien en situation;
Prêchons à mon voleur la restitution.

(Il se met à écrire.)

— Bon! superbe début! c'est un trait de génie!
— Ecrivons gravement; je suis à l'agonie.

—L'écriture tremblée. —Il n'aura nul soupçon.
— Mon épître vaudra celle de Cicéron.
—Cela va bien.—Oui.—C'est ainsi qu'il faut s'y prendre.
—Quel ton persuasif! — Mons Jourdain doit s'y rendre.
Relisons. « Vieux coquin, dans une heure au plus tard,
» Je serai mort; adieu. Toute rancune à part,
» Je veux bien te donner des avis salutaires.
» Amende-toi, renonce à tes gains usuraires;
» Songe qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui,
» On est fort mal recu, chargé du bien d'autrui.
» Je crois pouvoir, sans qu'on me blâme,
» De ton mémoire au moins retrancher la moitié :
» Ce que j'en fais, mon cher, c'est par pure amitié,
» Et pour le salut de ton ame.
» De ton mémoire ainsi réduit,
» Mon oncle recevra copie;
» Il te paiera sans scandale et sans bruit;
» Mais si, pour ton malheur, il te prend fantaisie
» De vouloir contester, tu peux compter, vieux fou,
» Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou. »

SCÈNE VII.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

Dans cet hôtel garni, Monsieur, un homme arrive,
Qui porte une figure assez rébarbative :
Il demande monsieur Folleville.

DAIGLEMONT.

Et sais-tu
Qui c'est ?

DESCHAMPS.

Non ; il est vieux, passablement vêtu.

DAIGLEMONT.

Ah ! puisque te voilà, sers-moi de secrétaire.
Tiens, fais de cette lettre un second exemplaire ;
Puis tu porteras l'un au bonhomme Jourdain,
Et l'autre au bijoutier, à monsieur Valentin.
Dis-leur bien qu'elle était depuis long-tems écrite.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Allez-vous recevoir la visite
Du quidam ?

DAIGLEMONT.

Non ; il vient demander de l'argent :
C'est quelque créancier, si ce n'est un sergent.
Parbleu ! tu devais bien tâcher de le connaître.

DESCHAMPS.

Mais vous-même à l'instant saurez qui ce peut être :
Je crois qu'il vient ; passez dans ce cabinet-ci,
D'où l'on entend très-bien ce qui se dit ici.

DAIGLEMONT, oncle, derrière le théâtre.

Entrons dans la maison.

DAIGLEMONT.

Eh ! mais... je crois entendre...
Oui, c'est lui... c'est sa voix... O ciel ! quel parti prendre ?
C'est mon oncle...

DESCHAMPS.

Votre oncle ?

DAIGLEMONT.

Eh ! vîte, cachons-nous.

(Ils emportent les papiers, et se sauvent dans le cabinet.)

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, L'HOTESSE.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur de Folleville est sorti, dites-vous ?

L'HÔTESSE.

Oui, Monsieur ; mais il doit revenir tout à l'heure.

M. DAIGLEMONT.

Puisque dans cet hôtel ce jeune homme demeure,
J'y veux loger aussi. Vous aurez sûrement,
Pour ma fille et pour moi, chez vous un logement ?

L'HÔTESSE.

Certainement, Monsieur, et j'ose vous répondre
Que vous serez content. Je tiens l'hôtel de Londre.
Sans vouloir me flatter, je puis dire qu'ici,
Il ne vient que des gens comme il faut, Dieu merci.

M. DAIGLEMONT.

J'en suis persuadé. Le jeune Folleville,
Que fait-il, dites-moi, dans cette grande ville ?

L'HÔTESSE.

Mais, Monsieur, ce qu'y font beaucoup de jeunes gens ;

Il ne demeure ici que depuis peu de tems.
Rarement je l'ai vu. Puis de mes locataires
Je ne dois ni savoir ni conter les affaires.
Les gens de notre état sont bavards, curieux;
Grâce au ciel, je n'ai point ces défauts-là.

M. DAIGLEMONT.

Tant mieux.

L'HÔTESSE.

Sur tout ce que je sais j'ai grand soin de me taire,
Et ne veux point savoir ce dont je n'ai que faire :
Je ne peux pas souffrir les indiscrétions
De ces gens qui toujours vous font des questions.
Monsieur vient à Paris pour affaires, je pense ?

M. DAIGLEMONT.

Oui. Par voir Folleville il faut que je commence.

L'HÔTESSE.

C'est monsieur votre fils ?

M. DAIGLEMONT.

Non.

L'HÔTESSE.

Ou votre neveu?

JULIE.

Hélas ! non.

L'HÔTESSE.

Je trouvais... Il vous ressemble un peu...
Il vous connaît du moins ?

M. DAIGLEMONT.

Oh ! beaucoup , et je l'aime
De tout mon cœur.

L'HÔTESSE.

Ici chacun en fait de même,
Et c'est qu'il le mérite. Entre nous, je crois bien
Qu'il s'amuse à Paris; est-on jeune pour rien?
Le plaisir à cet âge est l'importante affaire.
Depuis huit jours, au reste, il est fort sédentaire;
Un de ses bons amis avec lui s'est logé;
Celui-là, par exemple, est un garçon rangé;
Il s'appelle Derbain; il aime les sciences,
Et sur-tout la physique et les expériences :
Enfermé dans sa chambre, il travaille toujours,
Et n'a pas mis le pied dehors tous ces huit jours.

M. DAIGLEMONT.

Ne puis-je pas le voir ?

L'HÔTESSE.

Vous en êtes le maître;
Il est là.

M. DAIGLEMONT.

Je serais charmé de le connaître;
Je vais le saluer, et lui dire bonjour.
De Folleville ainsi j'attendrai le retour.

(Il s'approche avec l'Hôtesse de la porte du cabinet).

L'HÔTESSE.

La clef est à la porte.

M. DAIGLEMONT tourne la clef, et ne peut pas ouvrir.

Eh bien donc ?

L'HÔTESSE.

Poussez ferme.

M. DAIGLEMONT.

Mais je crois qu'on retient la porte.

(On met un verrou en dedans.)

Ah! l'on s'enferme.

L'HÔTESSE.

C'est qu'il est occupé; je vous l'avais bien dit.
Vous le dérangeriez.

M. DAIGLEMONT.

Allons, cela suffit.

(Il crie à travers la porte.)

Ne vous dérangez pas, Monsieur, je vous supplie;
J'en serais désolé; j'aime qu'on étudie.

(A l'Hôtesse.)

Je ne sais pas pourquoi nos gens ne viennent pas;
Je vais, pour les chercher, retourner sur mes pas.

(A Julie.)

Toi, reste avec Madame. Allons, ma bonne amie,
Tâche ici d'oublier ton chagrin, je t'en prie.
Adieu.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE IX.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HÔTESSE.

Mademoiselle, à ce que je conçois,
Voit Paris aujourd'hui pour la première fois?

JULIE.

Oui, Madame.

L'HÔTESSE.

Et sans doute elle en est bien joyeuse?

JULIE.

Pas beaucoup.

L'HÔTESSE.

Quoi ! si jeune, et si peu curieuse !
Savez-vous bien qu'il n'est au monde qu'un Paris ?
Chaque étranger qui vient est enchanté, surpris ;
Rien n'est si beau !... Partout c'est un bruit ! une foule !
Sans des plaisirs nouveaux aucun jour ne s'écoule.
Il faut aller tout voir, comédie, opéra.

JULIE.

Qui ? moi ? j'irai partout où mon père voudra.

L'HÔTESSE.

Comment donc ? aux plaisirs êtes-vous insensible ?

JULIE.

Les goûter à présent me serait impossible.

L'HÔTESSE.

Pauvre enfant ! quelle est donc sa situation ?
Aurions-nous par hasard quelque inclination,
Quelque tendre penchant qu'un père désapprouve ?
Ah ! je sais bien alors quel chagrin on éprouve ;
Moi, j'ai passé par là. Pour mieux vous désoler,
D'un vieux mari, peut-être, on veut vous affubler ;
Car voilà comme on fait ; les malheureuses filles !
Toujours on les marie au gré de leurs familles,
Jamais au leur.... Je vois... Vous venez à Paris
Acheter des bijoux, des étoffes de prix,
Enfin tout ce qu'il faut quand on entre en ménage,
Le trousseau ?... n'est-ce pas ?... A quand le mariage ?

JULIE.

Mon père n'est pas homme à me sacrifier,
Et c'est moi qui jamais ne veux me marier.

L'HÔTESSE.

Ah! jamais; ne jurons de rien, Mademoiselle;
Mais, enfin, d'où vous vient cette peine cruelle?
Je crois le deviner; soyez de bonne foi;
Je m'y connais un peu; vous aimez, je le voi?

JULIE, *soupirant.*

Ah! Dieu!

L'HÔTESSE.

Là, faites-moi la confidence entière.
Je suis fort indulgente en pareille matière.
Au fait, est-ce pour rien que nous avons un cœur?
Puis, si vous aimez, c'est en tout bien, tout honneur.
Dites-moi, votre amant est-il jeune, sincère?
Vous écrit-il? a-t-il l'aveu de votre père?
Viendra-t-il à Paris? est-il un peu jaloux?

JULIE.

Hélas! il pouvait bien être connu de vous.

L'HÔTESSE.

Bon! comment? il a donc habité cette ville?

JULIE.

C'était l'intime ami de monsieur Folleville.
Plus d'une fois, sans doute, il est ici venu.

L'HÔTESSE.

Comment le nommait-on?

JULIE.

Daiglemont.

L'HÔTESSE.

Je n'ai vu
Personne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris ?

JULIE.

Il n'est plus; c'est sa mort que je pleure:
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui ;
Je l'aimai le premier; je n'aimerai que lui.

L'HÔTESSE.

Quoi ! votre amant est mort ! quel malheur effroyable!
D'honneur , cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Ensemble dès l'enfance élevés tous les deux ,
Nous avions mêmes goûts, mêmes soins, mêmes jeux:
Je le voyais sans peine adoré de mon père ;
Ce n'était qu'un cousin, je l'aimais plus qu'un frère....
Je n'ai plus rien au monde, et n'y veux point rester.

L'HÔTESSE.

Mademoiselle, aussi c'est trop vous attrister;
L'usage de Paris est différent du vôtre :
Quand on perd un amant, on se pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur est réelle, et durera toujours.

L'HÔTESSE.

Bon ! bon ! soyez ici seulement quinze jours.....

JULIE.

J'ai besoin de repos; je me sens un peu lasse :

Faites que l'on me donne une chambre, de grâce.

L'HÔTESSE.

Dans votre appartement je vais vous installer.

SCÈNE X.

L'HOTESSE, JULIE, DESCHAMPS sort du cabinet.

L'HÔTESSE.

Pardon ; je vois quelqu'un qui voudrait me parler.
Je m'en vais dire.. Holà!.. viendra-t-on quand j'appelle ?
(Un valet paraît.)
Au grand appartement menez Mademoiselle.
Excusez-moi ; bientôt j'irai vous retrouver.

JULIE.

Restez ; seule chez moi je vais lire ou rêver.

SCÈNE XI.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

Ah ! vous voilà, ma reine. A la fin on vous trouve.
Lisez-vous dans mes yeux le transport que j'éprouve ?
De joie, en vous voyant, mon cœur est chatouillé.

L'HÔTESSE.

Le plaisir, près de vous, tient le mien éveillé.

DESCHAMPS.

Çà, quand épousons-nous? car chez moi cela presse.

L'HÔTESSE.

Et moi, je crains : je vais n'être plus ma maîtresse.

DESCHAMPS.

Pourquoi donc? Nous ferons un ménage si doux,
Que dans votre maison.... La maison est à vous,
N'est-ce pas?

L'HÔTESSE.

Oui, vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HÔTESSE.

Oh! trente,
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux! qu'ils sont vifs et perçans!

L'HÔTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui? moi? Je dis ce que je sens.
Votre mobilier paraît considérable?

L'HÔTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable!

L'HÔTESSE.

J'ai beaucoup travaillé; Dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t-on de cela? Fi donc! N'eussiez-vous rien,
Je vous préfèrerais, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes?

L'HÔTESSE.

Très-peu; d'ailleurs bientôt je compte rembourser.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, en l'embrassant.

Je veux vous embrasser.
Je ne puis résister au désir qui me brûle.

L'HÔTESSE.

Finissez donc, Monsieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce scrupule?

L'HÔTESSE.

Eh! mais....

DESCHAMPS.

Ne suis-je pas votre futur époux?

L'HÔTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien! que craignez-vous?
Au point où vous voilà, vos refus sont bizarres;
Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HÔTESSE.

Non. Femme qui les donne, assez souvent les perd;
Et je ne suis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes vœux soit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher cœur. J'ai des courses à faire;
L'amour cède au devoir; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FOLLEVILLE entre gaîment, une bourse à la main.

J'AI touché notre argent!.. Ménageons cette bourse...
On n'use pas deux fois d'une telle ressource....
Mille écus!.... A présent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt....
On nous l'envoie exprès.... Ce cher oncle!... je l'aime..
Il nous eût fort gênés s'il fût venu lui-même;
Heureusement pour nous, il est très-loin d'ici....

(Il appelle du côté du cabinet.)

Tout va bien. Daiglemont!... Daiglemont!...

SCÈNE II.

FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT, entrant tout d'un coup par un autre côté.

Me voici.

FOLLEVILLE.

Comment, Monsieur, c'est vous?

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez; moi-même.

FOLLEVILLE.

Est-il bien vrai ?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette surprise extrême ?
Vous me saviez ici ; vous m'appeliez.

FOLLEVILLE.

Moi ? Non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-distinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

J'en suis sûr.

M. FOLLEVILLE.

Cela se peut, sans doute;
C'est l'effet des regrets que mon ami me coûte :
Bien souvent je le nomme, et malgré son trépas,
Insensé ! je l'appelle ; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'est la marque certaine.
Sa mort m'a fait aussi la plus affreuse peine!....
Vous ne m'attendiez pas, je pense ?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me suis à venir décidé tout d'un coup,

Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reste.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je suis, je vous proteste,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerais tout autant que vous fussiez chez vous.
Risquer votre santé ! voyager à votre âge !

M. DAIGLEMONT.

J'avais chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE.

Il fallait qu'il le fît, et je suis affligé,
Par intérêt pour vous....

M. DAIGLEMONT.

Je vous suis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous serez mal ici : la maison est mesquine.

M. DAIGLEMONT.

Je serai près de vous ; cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah!... Vous avez reçu
Une lettre, un effet ?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'est parvenu.
Par exemple, pourquoi vous presser de me rendre

Cette misère-là ? Je pouvais bien attendre;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu :
Cela ne valait pas...

M. DAIGLEMONT.

Cela vous était dû;
C'étaient des déboursés, et qui, par leur nature....

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un instant gêné, je vous assure.

M. DAIGLEMONT.

Or çà, je vais un peu voir mon appartement;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non; restez, mon cher; point de cérémonie.

SCÈNE III.

FOLLEVILLE seul.

Oh! parbleu, nous voilà dans un bel embarras!
Comment sortirons-nous d'un aussi mauvais pas?
Si le bon homme va découvrir le mystère,
Il sera contre nous d'une horrible colère;
Mais de mon plan toujours assurons le succès;
Que d'abord l'oncle paie, et qu'il se fâche après.

SCÈNE IV.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

FOLLEVILLE va à la porte du cabinet.

Hé! notre ami; sais-tu que ton oncle lui-même?...

DAIGLEMONT.

Est ici. Tu nous mets dans une peine extrême,
Et qu'y gagnerons-nous?

FOLLEVILLE.

Mais d'abord mille écus,
Qu'en fort beaux louis d'or à l'instant j'ai reçus.
Hé! Deschamps, veille un peu, que l'on ne nous surprenne.

DESCHAMPS.

J'ai l'œil bon, Dieu merci; ne soyez point en peine.
Si quelqu'un vient, j'aurai soin de vous avertir.

DAIGLEMONT.

Où ton adresse enfin pourra-t-elle aboutir?
Là, dis-moi maintenant ce que nous allons faire.

FOLLEVILLE.

Il n'est pas trop aisé de nous tirer d'affaire.

DAIGLEMONT.

Je le crois.

FOLLEVILLE.

Je ne vois qu'un moyen d'en sortir.

DAIGLEMONT.

Quel est-il?

FOLLEVILLE.

Ma foi, c'est de te laisser mourir.
Toi défunt, il n'est plus nécessaire de feindre;
Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre,
Ni moi non plus; cela nous met tous en repos.
Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

DAIGLEMONT.

Ris; dis-nous des bons mots d'un air plaisant et leste.
Sais-tu qu'il faut avoir bien de l'esprit de reste,
Pour en vouloir fourrer partout comme tu fais?
Je vais tout avouer à mon oncle; je vais
Me jeter à ses pieds....

FOLLEVILLE.

Oui, je te le conseille;
Prends-moi le ton pleureur, il te sied à merveille;
Va faire le nigaud: tu n'as donc pas de cœur?
Je te demande où sont les sentimens, l'honneur?

DAIGLEMONT.

Mais, encore une fois, que faut-il que je fasse?

FOLLEVILLE.

Je vais te l'indiquer; car un rien t'embarrasse.
Notre projet enfin, jusqu'ici bien conduit,
Pour être dérangé, n'est pas encor détruit.
Ton oncle ne sait pas le fin de notre histoire;
Il te croit toujours mort: eh bien! laissons-le croire.
Toi, dans ce cabinet, renferme-toi sans bruit;
N'en sors pas un instant; sitôt qu'il fera nuit,

Tu partiras, muni d'une bourse assez ronde;
Et dans quelque retraite agréable et profonde,
Tandis que ton trépas causera nos soupirs,
Tu vivras à ton aise au milieu des plaisirs.

DAIGLEMONT.

Et tu feras payer mes dettes?

FOLLEVILLE.

Je l'espère.

DAIGLEMONT.

C'est que c'est là le point important de l'affaire.

FOLLEVILLE.

En as-tu fait l'état? Peux-tu me le donner?

DAIGLEMONT.

Pas encore.

FOLLEVILLE.

Avant tout, il faut le terminer.
Tes créanciers, voyons, que leur as-tu fait dire?

DAIGLEMONT.

Tantôt à quelques-uns j'ai pris le soin d'écrire
Qu'on leur paierait moitié.

FOLLEVILLE.

Fort bien. Mon cher Deschamps,
Il faut nous seconder.

DESCHAMPS.

Volontiers; j'y consens.

FOLLEVILLE.

Fais autour de notre oncle exacte sentinelle;

Entends, observe tout; sois prêt, si je t'appelle.
(A Daiglemont.)
De ton état passif allons nous occuper;
Viens; le succès en vain semble nous échapper:
J'en réponds; tu verras, en affaire pareille,
Que j'exécute encor mieux que je ne conseille.
(Folleville et Daiglemont rentrent dans le cabinet.)

SCÈNE V.

DESCHAMPS seul.

Laissez-moi faire, allez; je ne suis pas un sot,
Et je prétends ici vous aider comme il faut.
Quelqu'un vient. C'est notre oncle. Il a tort. Comment diantre?
Là dedans à présent il ne faut pas qu'il entre;
Cherchons quelque moyen de l'arrêter ici...
Il s'agit de mentir... c'est aisé... m'y voici.

SCÈNE VI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Folleville est chez lui? Sans doute il est visible,
N'est-ce pas, mon ami?

DESCHAMPS.

Que vois-je? Est-il possible?
Ah! Monsieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT.

Que veux-tu?
D'où nous connaissons-nous? Tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS.

Oh! cela ne fait rien. Je sais vous reconnaître.
Vous ressemblez si fort à feu mon pauvre maître!
Il faut que vous soyez son oncle Daiglemont:
Oui, Monsieur, c'est vous-même, et mon cœur m'en répond.

M. DAIGLEMONT.

Tu servais mon neveu?

DESCHAMPS.

Jugez de ma disgrace;
Vous sentez que sa mort m'a fait perdre ma place:
Il n'a pu me garder. Ah! quel événement!
Je l'ai donc vu mourir ce jeune homme charmant,
Qui menait à son âge une vie exemplaire,
Qui, dès qu'il se montrait, était certain de plaire;
Beau comme un ange!... Enfin, c'était votre portrait.

M. DAIGLEMONT.

Il me ressemblait fort; oui, chacun le disait.
Mais adieu; je vais voir Folleville.

DESCHAMPS, le retenant.

Ah! j'espère
Que vous compatirez, Monsieur, à ma misère.
Hélas! j'ai sur les bras ma femme et quatre enfans.

M. DAIGLEMONT.

Je te plains. Mais il faut que j'entre là dedans.

DESCHAMPS, *le retenant encore.*

Monsieur, les malheureux aiment qu'on les écoute,
Qu'on les plaigne; et c'est là le service sans doute
Qu'on rend plus volontiers; car il ne coûte rien.

M. DAIGLEMONT.

Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

DESCHAMPS.

Monsieur, pour un moment si je vous intéresse,
Je suis content... Me voir si fort dans la détresse!....
Feu Monsieur me disait : Deschamps, reste avec moi,
Tu ne manqueras pas; je prendrai soin de toi;
Si je viens à mourir, je prétends et j'ordonne
Que jamais après moi tu ne serves personne,
Et je n'oublierai pas de faire un testament,
Afin de te laisser de quoi vivre aisément.
Mais il est brusquement parti pour l'autre monde....
En pleurs, lorsque j'y pense, il faut bien que je fonde...
Etre emporté si vîte!... Ah! j'en perdrai l'esprit.

M. DAIGLEMONT.

Le pauvre malheureux! Vraiment, il m'attendrit.
Va, je te placerai comme il faut; sois tranquille.
Mais, encore une fois, je veux voir Folleville.
Adieu.

DESCHAMPS.

Pardon, si j'ose encor vous arrêter.
C'est que réellement je ne puis vous quitter.

SCÈNE VII.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS, FOLLEVILLE sort du cabinet.

M. DAIGLEMONT.

Ah! vous voilà, mon cher; chez vous j'allais me rendre.

FOLLEVILLE.

Comment! Est-ce qu'ici l'on vous a fait attendre?

M. DAIGLEMONT.

Il n'importe; le tems ne m'a pas semblé long,
Et je causais avec cet honnête garçon.

DESCHAMPS.

Oui, j'amusais Monsieur.

M. DAIGLEMONT.

C'est un bon domestique,
A ce qu'il paraît?

FOLLEVILLE.

Lui? C'est un sujet unique.

M. DAIGLEMONT.

Et Daiglemont devait en être bien content?

FOLLEVILLE.

Daiglemont?.... en faisait l'éloge à chaque instant.

M. DAIGLEMONT.

Puisque vous m'en rendez un si bon témoignage,
Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.
Prends ce double louis à compte.

DESCHAMPS.

En vérité,
Monsieur, c'est déjà plus que je n'ai mérité.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, tous tes discours montrent une belle ame :
Va, va-t'en retrouver tes enfans et ta femme;
Consoles-les; dis-leur qu'à partir d'aujourd'hui
Je prétends devenir leur père et ton appui.

DESCHAMPS.

Je n'avais pas compté recevoir ce salaire;
Mais on gagne toujours quelque chose à bien faire.

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Çà, parlons des motifs qui m'amènent ici.
Vous nous avez mandé que dans ce pays-ci
Mon neveu, que je plains, a laissé quelques dettes;
Moi-même je verrai comment elles sont faites:
Je suis assez surpris qu'il ait pu s'endetter.
Puis de l'occasion j'ai voulu profiter
Pour faire voir Paris à ma pauvre Julie,
Et la distraire un peu de sa mélancolie.
Cette enfant se désole; elle aimait son cousin;
Je cherche les moyens d'adoucir son chagrin,
Et c'est pour elle aussi que j'ai fait le voyage.

FOLLEVILLE.

Tout cela me paraît on ne peut pas plus sage.

M. DAIGLEMONT.

Savez-vous à peu près combien doit mon neveu ?

FOLLEVILLE.

Mais, Monsieur, c'est selon; il doit beaucoup et peu.

M. DAIGLEMONT.

Comment l'entendez-vous ?

FOLLEVILLE.

Cela peut vous surprendre;
Mais dans l'instant, je crois, vous allez me comprendre.
Envers ses créanciers il a bien reconnu
Qu'il leur devait beaucoup; mais il a peu reçu.

M. DAIGLEMONT.

Mais vous me parlez là de mauvaises affaires;
Il a donc contracté des dettes usuraires.

FOLLEVILLE.

Un jeune homme peut-il emprunter autrement ?
Il faut qu'au poids de l'or il achète l'argent.

M. DAIGLEMONT.

De voir les créanciers il faut que je m'occupe.

FOLLEVILLE.

Je pourrai vous aider à n'être pas leur dupe.

M. DAIGLEMONT.

Oui ? Comment ?

FOLLEVILLE.

J'ai sur eux de bons renseignemens;
Et Daiglemont lui-même, à ses derniers momens,

A fait l'état au vrai de ses dettes passives,
Dûment apostillé de notes instructives.

M. DAIGLEMONT.

Vous me le remettrez?

FOLLEVILLE.

Très-volontiers.

M. DAIGLEMONT.

C'est bon.

FOLLEVILLE.

Ces messieurs aisément n'entendront pas raison;
Mais pour mieux parvenir à la leur faire entendre,
Offrez de les payer comptant, et sans attendre;
Ils se décideront; ils sont gens à savoir
Très-bien ce que par heure un écu peut valoir.
Plus tard on leur rendrait, plus il faudrait leur rendre.

M. DAIGLEMONT.

Très-grand merci des soins que vous voulez bien prendre.

FOLLEVILLE.

Bon! c'est avec plaisir, et par pure amitié:
Je voudrais que déjà vous eussiez tout payé.

M. DAIGLEMONT.

Nous verrons tout cela... Mais que nous veut ma fille?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

L'hôtesse me fait fuir; sans cesse elle babille,

Son caquet à la fin me lasse et m'étourdit.

M. DAIGLEMONT.

Mais sans trop prendre garde à tout ce qu'elle dit,
Cela te distrairait; tu serais plus tranquille.
Ma chère enfant, tu vois monsieur de Folleville;
C'était le bon ami du pauvre Daiglemont.

FOLLEVILLE, saluant Julie.

Puis-je vous assurer de mon respect profond?

JULIE.

Monsieur...

M. DAIGLEMONT.

Tu te plais mieux toute seule?

JULIE.

Mon père,
Je vous fais de la peine; excusez.

M. DAIGLEMONT.

Va, ma chère,
(A Folleville.)
Je ne puis t'en vouloir. Encor de nouveaux pleurs!

FOLLEVILLE, à Julie.

Je suis loin de blâmer vos regrets, vos douleurs:
De mon ami pour vous j'ai connu la tendresse;
Mais on peut vaincre enfin la plus juste tristesse.
Nous nous empresserons tous de vous consoler.

M. DAIGLEMONT.

Il a grande raison; on ne peut mieux parler.
(A Folleville.)
Allons voir nos Messieurs. Ma fille, je vais faire

En sorte de finir promptement toute affaire;
Puis à tes moindres vœux, tout prêt à consentir,
Tu n'auras qu'à vouloir pour te bien divertir.

(Ils sortent tous, excepté Julie.)

SCÈNE X.

JULIE seule.

Ah! Dieu! dans le chagrin dont je suis tourmentée,
De quels amusemens pourrais-je être flattée?
Il n'en est plus pour moi... Cher cousin!... Non, jamais...
Je sens bien à présent à quel point je l'aimais....
Je le perds... pour toujours!... Cette idée est affreuse...
Je ne le verrai plus.... Ah! pleure, malheureuse!
Pleure... Oh! si je pouvais, une fois seulement,
Le revoir, lui parler! ne fût-ce qu'un moment!...
Pour un moment si doux je donnerais ma vie....

SCÈNE XI.

JULIE, DAIGLEMONT sort du cabinet.

JULIE.

Ah! grand Dieu! me trompé-je?

DAIGLEMONT.

O ma chère Julie!

JULIE.

Il me parle!... Est-il vrai?... Daiglemont, est-ce toi?

DAIGLEMONT.

Ma charmante cousine, ah! n'aie aucun effroi!

JULIE.

Je ne t'ai point perdu?

DAIGLEMONT.

Revois celui qui t'aime.
Oui, je vis, et pour toi je suis toujours le même;
Sur un récit trompeur cesse de me pleurer.

JULIE.

Mais explique-moi donc?....

DAIGLEMONT.

Il faut te déclarer
La vérité; j'étais... Ciel! on vient; prenons garde;
C'est l'Hôtesse; feignons, car c'est une bavarde.

SCÈNE XII.

JULIE, DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Ah! ah! monsieur Derbain, je vous rencontre ici?

JULIE.

Monsieur Derbain?.. Mais...

DAIGLEMONT.

Oui; c'est moi qu'on nomme ainsi,
Mademoiselle.

L'HÔTESSE, à Julie.

Et vous, pourquoi donc, je vous prie,

Nous fuir? Pour vous livrer à votre rêverie?
Mais monsieur votre père, en sortant, m'a prescrit
De chercher les moyens d'égayer votre esprit.
Je ne vous quitte plus.

JULIE.

C'est avoir trop de zèle.

DAIGLEMONT.

Moi, j'arrive, et j'ai fait peur à Mademoiselle,
En entrant tout d'un coup; j'ai mal pris mon moment.

JULIE.

Oui, vous m'avez causé beaucoup d'étonnement;
Mais je ne m'en plains pas.

L'HÔTESSE.

Ah! vous êtes si bonne!

(A Daiglemont.)

Je cherche à consoler cette jeune personne;
Aidez-moi, s'il vous plaît; causons un peu tous deux;
Cela l'amusera.

DAIGLEMONT.

De bon cœur! je le veux.
Eh! tenez, je m'en vais vous conter une histoire
Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

L'HÔTESSE.

Voyons donc.

DAIGLEMONT.

Vous savez comme les jeunes gens,
Pour dépenser ici rançonnent leurs parens;
Ils ont, pour les tromper, des ruses incroyables.

L'HÔTESSE.

C'est que tous ne sont pas, comme vous, raisonnables.

DAIGLEMONT.

Or, écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, est fort de mes amis.
L'autre suppose un jour que son cher camarade
Est mort, après avoir été long-tems malade ;
A l'oncle du défunt il écrit tristement,
Lui conte avec détails la mort, l'enterrement,
En réclame les frais ; l'oncle, honnête et brave homme,
S'empresse d'envoyer une assez forte somme...

L'HÔTESSE.

S'il n'est pas vrai, le conte au moins est bien trouvé.

DAIGLEMONT.

Un conte ?... Point du tout ; le fait est arrivé.

JULIE.

Tant pis ; je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez ; mon ami n'en était point complice ;
Il n'a même à la ruse en rien contribué :
C'est sans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE.

Ces deux messieurs menaient une belle conduite !

DAIGLEMONT.

Enfin, de mon récit écoutez donc la suite.
L'oncle arrive ; jugez quel embarras cruel !
Pour mon ami sur-tout un chagrin bien réel

Vint de ce qu'il aimait, et de toute son ame,
Une jeune beauté bien digne de sa flamme;
Dès l'âge le plus tendre il en était épris...

JULIE.

Et peut-être il l'avait oubliée à Paris?

DAIGLEMONT.

Oh! non; elle n'est pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, et pour toute sa vie:
Aussi, sans désespoir il ne pouvait songer
Qu'elle allait de sa mort peut-être s'affliger;
Et quoiqu'il n'eût pas eu de part au stratagême,
Il se le reprochait, s'en voulait à lui-même
Du chagrin qu'elle avait senti... Mais, par bonheur,
Il trouva le moyen de la tirer d'erreur,
Lui peignit son amour, son repentir sincère;
Pensez-vous qu'elle fût bien long-tems en colère?
Que fit-elle? Voyons; daignez le deviner.

JULIE.

Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

L'HÔTESSE.

Oh! je le gagerais. Voilà comme nous sommes!
On ne nous passe rien; nous passons tout aux hommes.

DAIGLEMONT.

Elle fit plus encore.

JULIE.

Eh! quoi donc? Pour le coup...

DAIGLEMONT.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvait beaucoup,

Elle avait de l'esprit, une grâce adorable;
Elle en obtint l'oubli d'une faute excusable ;
Même on dit que l'hymen d'elle et de son amant
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénouement.

JULIE.

Ah! vous brodez, Monsieur.

L'HÔTESSE.

J'aime fort cette histoire.

JULIE.

Oui; mais au dénouement je n'ose guère croire.
Jugez, en apprenant comme tout s'est passé,
A quel point l'oncle doit se trouver offensé.
La paix, après cela, n'est pas aisée à faire.

DAIGLEMONT.

Ah! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en mêliez.

JULIE.

Je n'ose m'en flatter.
J'y ferais mes efforts; vous pouvez y compter.

DAIGLEMONT.

Pardon, Mademoiselle; il faut que je vous quitte.

L'HÔTESSE.

Vous êtes bien pressé; pourquoi partir si vîte?

DAIGLEMONT.

Oh! c'est bien à regret.

(Bas à Julie.)

Mon oncle peut venir.

JULIE.

Monsieur, je ne veux point ici vous retenir.

Pourtant à vos récits je prêterais l'oreille
Avec bien du plaisir. Vous contez à merveille.

DAIGLEMONT.

Ah! si le dénouement n'en était plus douteux,
L'histoire que j'ai dite en vaudrait beaucoup mieux.

SCÈNE XIII.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HÔTESSE.

Il vous a divertie; oui, la chose est certaine.

JULIE.

Son entretien m'a plu; j'en conviendrai sans peine.

L'HÔTESSE.

Je m'en suis aperçue; et ce monsieur Derbain,
Pour être aimable, vaut, je crois, votre cousin.

JULIE, souriant.

Mais je le crois aussi.

L'HÔTESSE.

Bon! cela vous fait rire?
Vous serez consolée; ai-je eu tort de le dire?
Je mettais quinze jours; mais je vois maintenant,
Grâce à monsieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE seule.

Je reviens en ces lieux, et mon cœur m'y ramène :
Quel bonheur ! quelle joie incroyable et soudaine !
Cher cousin ! Je voudrais le revoir, lui parler ;
Si cela se pouvait sans qu'on vînt nous troubler !...
Déjà quelqu'un ? Combien cela me contrarie !...

SCÈNE II.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, M. MICHEL, M. JOURDAIN, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Entrez, Messieurs, entrez ; sans façons, je vous prie.
Vous veniez pour me voir, et je sors de chez vous.
Ainsi fort à propos nous nous rencontrons tous.
(Apercevant Julie.)
Ah ! ma fille, c'est toi ?

JOURDAIN.

Charmante demoiselle!

MICHEL.

On est heureux d'avoir une fille si belle!

M. DAIGLEMONT.

Eh! que faisais-tu là?

JULIE.

Qui? moi? je vous attends.
Avec ces messieurs-là serez-vous bien long-tems?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais; nous avons des affaires ensemble;
Daiglemont s'est beaucoup endetté, ce me semble.
Ce sont des créanciers qu'il me laisse à payer.

JULIE.

Il faut finir cela sans vous faire prier.
Ces messieurs sont des gens honnêtes, j'en suis sûre;
L'exacte probité se peint sur leur figure:
Demandez-leur; ils ont trop d'honneur, de vertu,
Pour venir réclamer plus qu'il ne leur est dû.

JOURDAIN.

Je dis... Mademoiselle... Oh! vous êtes bien bonne.

MICHEL.

Voilà ce qui s'appelle une aimable personne.

JULIE.

Terminez promptement; ensuite dans Paris
Nous nous promènerons; vous me l'avez promis;
Vous me ferez tout voir, les jardins, les spectacles:

On dit que c'est ici le pays des miracles.
Quant à moi, je conviens que je n'aurais pas cru,
En arrivant, y voir ce que j'ai déjà vu.

M. DAIGLEMONT.

Eh! mais! comme elle est gaie! et comme elle babille!
Est-il rien si léger que l'esprit d'une fille?
Vous avez vu tantôt les pleurs qu'elle a versés.

JULIE.

Oh! mes plus grands chagrins à présent sont passés,
Et même le moment n'est pas bien loin, j'espère,
Où je n'en aurai plus du tout. Adieu, mon père.
Bonjour, Messieurs.

M. DAIGLEMONT.

Bonjour.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Je serais enchanté
Que cette chère enfant retrouvât sa gaîté.
Oh! çà, Messieurs, je suis à vous. Mais le jour baisse,
Holà, de la lumière.

(Un valet apporte des bougies, qu'il pose sur la table.)

Il suffit; qu'on nous laisse.
Pour nous entendre mieux, d'abord asseyons-nous.

MICHEL.

Bien vu.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur Jourdain, çà, commençons par vous.

JOURDAIN.

Volontiers ; mon objet n'est pas considérable.
Puis, je crois que Monsieur est juste et raisonnable,
Et qu'il ne voudrait pas qu'on perdît avec lui.
Le commerce est vraiment périlleux aujourd'hui.
Regardez... du défunt voilà bien l'écriture,
Et sa reconnaissance au bas de ma facture.

M. DAIGLEMONT.

Voyons... Six mille francs ! Vous vous moquez, je crois :
Quoi ! pour deux mille écus de toile en dix-huit mois ?
Je vous demande un peu ce qu'il en a pu faire.

JOURDAIN.

Je n'en sais rien, Monsieur ; ce n'est pas mon affaire.
J'ai vendu, j'ai livré ; je ne sais que cela :
Il faut que l'on me paie.

FOLLEVILLE.

Ah ! doucement ; j'ai là
Certains renseignemens qui doivent nous apprendre
Comment monsieur Jourdain a le talent de vendre.

JOURDAIN.

Monsieur, je suis syndic de ma communauté,
Et je n'ai rien à craindre en fait de probité.
Je suis connu ; depuis quarante ans que j'exerce...

FOLLEVILLE.

Oh ! monsieur le syndic sait le fin du commerce.

Çà, ne nous fâchons pas, mon cher monsieur Jourdain.
De Daiglemont aussi vous connaissez la main.
Voici...

JOURDAIN.

D'ailleurs, Monsieur, l'article est sur mes livres.

FOLLEVILLE.

Il est encore ici ; tenez : « Six mille livres.
» Il est vrai que Jourdain m'a vendu sur ce pied
» Mais Durand, son voisin et son associé,
» M'a racheté le tout avec deux tiers de perte :
» Par ce moyen, pour moi leur bourse s'est ouverte ;
» J'ai reçu l'argent ; mais la toile et le basin
» N'ont fait qu'aller de l'un dans l'autre magasin. »

JOURDAIN.

Monsieur, à tout cela je ne dois rien entendre ;
Quand on se fait marchand, je crois que c'est pour vendre.
Les tems sont durs, Monsieur, et tout n'est pas profit :
L'on vit comme l'on peut.

FOLLEVILLE.

Eh ! oui, c'est fort bien dit.
Monsieur Jourdain raisonne en père de famille ;
Aussi, dit-on qu'il vient de marier sa fille
Avec un procureur : il a donné comptant
Vingt mille écus de dot.

JOURDAIN.

Et je n'ai plus d'argent.

FOLLEVILLE.

On vous en donnera ; mais rendez-vous traitable.

M. DAIGLEMONT.

Et vous, monsieur Michel, serez-vous raisonnable?
Voyons, que vous faut-il?

MICHEL.

Vous l'allez voir bientôt.
Mon affaire est très-simple, et cela n'a qu'un mot.
C'est de l'argent prêté; j'ai le billet en poche.
Le voici. J'ai long-tems attendu, sans reproche.
Il est de cent louis, que vous m'allez compter.

FOLLEVILLE.

Ah! vous nous permettrez d'abord de consulter
Nos notes; le défunt tout exprès les a faites.

MICHEL.

Monsieur...

FOLLEVILLE.

Tenez.. «Michel. (C'est l'article où vous êtes)
» Cent louis, par billet, que j'ai dans peu de tems
» Trois fois renouvelé; j'ai reçu neuf cents francs.

M. DAIGLEMONT.

Oh! c'est trop fort; vit-on jamais pareille usure?

MICHEL.

Monsieur, je ne crois pas mériter cette injure,
Pour avoir obligé monsieur votre neveu;
Je l'aimais chèrement....

M. DAIGLEMONT.

Il y paraît, parbleu!
Quel métier faites-vous?

MICHEL.

Monsieur, je fais la banque,
Et j'avance au public des fonds quand il en manque.
Vous entendez fort bien, lorsque l'on fait un prêt,
Qu'il faut en retirer un certain intérêt.
N'est-ce pas que l'argent qu'en mon coffre je serre,
Je pourrais l'employer en de bons fonds de terre,
En maisons, en contrats? J'en recevrais des fruits.
Qu'importe la façon dont ils me sont produits?

M. DAIGLEMONT.

Vous savez employer au mieux votre fortune;
Et vous faites, mon cher, trois récoltes pour une.

MICHEL.

Oui; mais les non-valeurs, les risques que je cours...

M. DAIGLEMONT.

Or çà, Messieurs, tranchons d'inutiles discours.
Je vous offre à chacun moitié de vos créances;
Voyez; l'argent est prêt; faites-moi vos quittances.

JOURDAIN.

Cela ne se peut pas.

MICHEL.

Moi, je veux tout ou rien.

M. DAIGLEMONT.

Décidément?

JOURDAIN.

Très-fort.

M. DAIGLEMONT.

Quittons cet entretien;

Messieurs, vous finiriez par m'échauffer la bile;
Je vous laisse. Venez, suivez-moi, Folleville.

MICHEL.

Ce n'est pas avec moi qu'on devrait marchander.

M. DAIGLEMONT.

Songez qu'avant ce soir il faut vous décider.
Adieu; retenez bien ma dernière parole:
Aujourd'hui, la moitié; demain, pas une obole.

SCÈNE IV.

JOURDAIN, MICHEL.

JOURDAIN.

Quel parti prendrez-vous?

MICHEL.

Eh! mais, il est tout pris;
A ces manières-là nous sommes aguerris.
Vous verrez qu'on doit faire une avance très-forte,
Sans que l'argent vous rentre, et sans qu'il vous rapporte.

JOURDAIN.

Et s'ils vont nous plaider?

MICHEL.

Quoi! cela vous fait peur,
Tandis que vous avez un gendre procureur?

JOURDAIN.

J'entends mal les procès.

MICHEL.

Oh ! qu'à cela ne tienne,
Mon ami ; je suivrai votre affaire et la mienne ;
En nous réunissant, il en coûtera moins.
Vous en ferez les frais ; j'y donnerai mes soins.

JOURDAIN.

Mais l'écrit du défunt qu'ils viennent de nous lire,
En justice ils auront grand soin de le produire ?

MICHEL.

Eh ! que fait cet écrit ? On ne le croira pas.
Pensez-vous que le mort revienne de là-bas,
Tout exprès pour plaider contre nous, pour se plaindre ?

JOURDAIN.

Mais non ; je ne crois pas que cela soit à craindre.
Il m'en avait pourtant menacé...

MICHEL.

Bon ! Comment ?

JOURDAIN.

Par ce billet ; lisez .... à la fin seulement.

MICHEL *lit.*

« Tu peux compter qu'exprès je reviendrai.... » Folie !
Vous sentez bien que c'est une plaisanterie ;
On n'est point effrayé d'un mot comme cela,
Quand on a de l'esprit...

JOURDAIN.

Oh ! oui, quand on en a...

MICHEL.

Est-ce que vous croyez aux revenans ?

JOURDAIN.

Moi ? guère.

MICHEL.

Un peu ?

JOURDAIN.

Mais...

MICHEL.

Bon ! ce sont des contes de grand'mère ;
Chez les honnêtes gens, personne n'y croit plus.

JOURDAIN.

Ne badinez donc pas, de grâce, là-dessus.

MICHEL.

On fait sur ce sujet bien des récits bizarres ;
Il faut s'en défier : les esprits sont très-rares...

DAIGLEMONT, *dans le cabinet, sans se montrer, et grossissant sa voix.*

Vous êtes un fripon.

MICHEL.

Plaît-il, monsieur Jourdain ?

JOURDAIN.

Moi, je n'ai point parlé.

DAIGLEMONT, *de même.*

Vous êtes un coquin.

JOURDAIN.

Vous dites ?

MICHEL.

Pas un mot.

DAIGLEMONT, *de même.*

Vous apprendrez, canaille,
Si c'est impunément que d'un mort on se raille.

MICHEL.

Nous ne sommes pas seuls.

DAIGLEMONT, de même.

Craignez d'être traités
Aussi sévèrement que vous le méritez.

JOURDAIN.

Juste ciel! c'est sa voix!

MICHEL.

Mais je crois reconnaître
En effet...

JOURDAIN.

De ma peur je ne suis pas le maître.

SCÈNE V.

JOURDAIN, MICHEL, DAIGLEMONT sort du cabinet, souffle les bougies; on baisse les lampes : le théâtre est dans l'obscurité.

DAIGLEMONT.

Scélérats!

(Jourdain et Michel tombent par terre de frayeur.)

JOURDAIN.

Ah! mon Dieu!

MICHEL.

Pardon, mille pardons!

JOURDAIN.

Oui, vous disiez bien vrai; nous sommes des fripons.

MICHEL.

Qu'exigez-vous de nous? car je suis dans des transes...

DAIGLEMONT.

Si vous n'abandonnez moitié de vos créances...

MICHEL.

Oh! je vous le promets.

JOURDAIN.

Et moi j'en fais le vœu.

MICHEL.

Nous vous obéirons.

DAIGLEMONT.

N'y manquez pas. Adieu.

SCÈNE VI.

JOURDAIN, MICHEL.

MICHEL.

Est-il parti?

JOURDAIN.

Vraiment, tâchez d'y voir vous-même.

MICHEL.

Je ne puis revenir de ma frayeur extrême;
Car c'était lui, bien lui.

JOURDAIN.

Vous faisiez l'esprit fort,
Pourtant; vous prétendiez...

MICHEL.

Je vois que j'avais tort.

JOURDAIN.

Sûrement vous l'aviez; et voilà bien qui prouve
Qu'il faut croire...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DAIGLEMONT. Un valet l'éclaire ; on relève les lampes.

M. DAIGLEMONT.

Ah! Messieurs, ici je vous retrouve?..
Vous étiez sans lumière?

MICHEL.

On nous en a défaits.

M. DAIGLEMONT.

J'ai cru ma fille ici.

JOURDAIN.

Monsieur, sans nuls délais,
Nous voulons avec vous finir, coûte qui coûte.

M. DAIGLEMONT.

J'offre toujours moitié; l'acceptez-vous?

MICHEL.

Sans doute.

M. DAIGLEMONT.

J'ai vos sommes en or, je vais vous les payer.

JOURDAIN.

Faites-nous le plaisir de nous expédier.

MICHEL.

Je vous rends le billet.

JOURDAIN.

Moi, la reconnaissance ;
Tenez, j'avais au bas mis mon acquit d'avance.
Nous avons fait, partons. S'il revenait !

M. DAIGLEMONT.

Eh! qui?

MICHEL.

Votre neveu.

M. DAIGLEMONT.

Comment ?

JOURDAIN.

Son ame en ce lieu-ci
Revient; nous l'avons vue ; elle était furibonde !

MICHEL.

Pour nous faire du tort, venir de l'autre monde !

M. DAIGLEMONT.

Mais comptez donc votre or.

MICHEL.

Il n'en est pas besoin ;
Adieu.

JOURDAIN.

Nous voudrions être déjà bien loin.

M. DAIGLEMONT.

Adieu, Messieurs.

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT seul.

Eh ! mais, qu'est-ce qu'ils veulent dire ?
Que mon neveu revient ? Sont-ils dans le délire ?

Si je n'étais bien sûr de son trépas!.... Mais quoi ?
Le remords peut chez eux avoir produit l'effroi ;
Ou bien ils font exprès un conte... J'en profite ,
En tout cas... Et de deux toujours dont je suis quitte.

SCÈNE IX.

M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Monsieur, c'est une lettre; elle est pour vous, je croi.

M. DAIGLEMONT.

A Monsieur Daiglemont. C'est mon nom, c'est pour moi;
Oui.

L'HÔTESSE.

Monsieur est toujours satisfait de son gîte ?

M. DAIGLEMONT.

Très-satisfait.

L'HÔTESSE.

Pardon, je me sauve bien vîte.
Il m'arrive du monde, et notre état prescrit...
Adieu, Monsieur.

M. DAIGLEMONT.

Adieu.

SCÈNE X.

M. DAIGLEMONT seul.

Qu'est-ce donc qui m'écrit ?
Et qui diantre déjà me sait dans cette ville ?

(Il lit la lettre.)

« Pour moi c'est un plaisir, Cousin,
» De trouver à vous être utile.
» Votre lettre de ce matin
» M'apprend qu'en ce moment, pour ranger vos affaires,
» Quinze cents francs vous seraient nécessaires. »
Se moque-t-on de moi? Je n'ai besoin de rien.
« On vous voit rarement, et cela n'est pas bien.
» Ne négligez donc plus un parent qui vous aime.
» Votre argent est tout prêt : si voulez l'avoir,
» Vous viendrez le chercher vous-même;
» C'est ma condition. Venez souper ce soir.
» Votre cousin Dortis »... Eh! mais... Est-il possible?
Oui, c'est pour mon neveu; la chose est très-visible...
Mon neveu!... Ce matin!... Il ne serait pas mort?
J'en serais bien content; mais le tour serait fort;
Je saurais l'en punir d'une façon sévère.
Ces messieurs qui l'on vu ne m'étonnent plus guère.
Voici fort à propos le fripon de valet;
Le drôle est, à coup sûr, confident du secret.

SCÈNE XI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Viens, maraud; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS.

Moi, Monsieur? vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

La chose est éclaircie;
Mon neveu n'est pas mort.

DESCHAMPS.

Il n'est pas mort, Monsieur?
En êtes-vous bien sûr? Se peut-il? Quel bonheur!

M. DAIGLEMONT.

Tu le sais mieux que moi, coquin, qu'il vit encore.

DESCHAMPS.

Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT.

Maître fourbe, à l'instant tu vas tout déclarer,
Ou bien sous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS.

Puisque vous vous fâchez, Monsieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, pendart; il faut demeurer et tout dire.
Je pénètre à présent votre complot caché:
Parle, ou tu n'en seras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS.

Monsieur, à deux genoux je vous demande grâce.

M. DAIGLEMONT.

De tes mauvais discours à la fin je me lasse.

DESCHAMPS parle alternativement très-bas et très-haut.

(Bas.) (Haut.)
Monsieur, écoutez-moi. — Monsieur, en vérité,
(Bas.)
Je ne sais rien du tout.—Venez de ce côté.

(Haut.) (Bas.)

— Mon maître est bien défunt. — Il se porte à merveille.
— Rien n'est plus vrai. — J'ai peur qu'il ne prête l'oreille.
— Je dois bien le savoir, j'ai suivi son convoi.
— S'il entendait un mot, ce serait fait de moi.
— Faut-il, si jeune encor, que la mort nous l'arrache ?
Ah ! — Dans ce cabinet, il est là qui se cache.
— Vous m'interrogeriez ainsi jusqu'à demain.
— Parlez à votre tour. — Non, Monsieur, c'est en vain ;
Je ne sais pas tromper. — Grondez-moi, je vous prie.

M. DAIGLEMONT.

Fourbe !

DESCHAMPS, bas.

Plus haut.

M. DAIGLEMONT.

Coquin !

DESCHAMPS, bas.

Bien : entrez en furie.

M. DAIGLEMONT.

(Haut.) (Bas.)

Je m'en vais t'assommer. — Pour mieux cacher ton jeu,
N'est-il pas à propos que je te rosse un peu ?

DESCHAMPS, bas.

Eh ! non ; je ne crois pas ce point-là nécessaire.

M. DAIGLEMONT.

(Bas.) (Haut, en le rossant.)

Si ; cela fera bien. — Tiens, voilà ton salaire.

DESCHAMPS.

Aïe ! aïe !

M. DAIGLEMONT.

Mais je saurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS.

Je ne vous cache rien.

M. DAIGLEMONT.

Paix; va-t'en me chercher
Monsieur de Folleville; ici je vais l'attendre:
Dis-lui que je le prie au plus tôt de s'y rendre.

DESCHAMPS.

(Haut.) (Bas.)
Oui, Monsieur. —N'allez pas, trahissant mon secret,
Déclarer que c'est moi qui vous ai mis au fait.

M. DAIGLEMONT, bas.

Non.

DESCHAMPS.

Chassez-moi bien haut.

M. DAIGLEMONT.

Sors vîte, ou je t'assomme.

DESCHAMPS.

Mon Dieu! peut-on traiter si mal un honnête homme?

SCÈNE XII.

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Le drôle n'est pas sot. Mais qui vient en ces lieux?
C'est ma fille. Tantôt elle avait l'air joyeux;

Elle riait. Peut-être elle est d'intelligence :
Elle m'aurait trompé!... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu... Te voilà, mon enfant?

JULIE, à part.

Mon père est toujours là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment;
Ta gaîté me paraît tout-à-fait revenue.

JULIE.

Pas encor; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je sais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir.
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi, mon père?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, et dans peu; j'ai trouvé ton affaire.
Ton cousin Daiglemont est mort; il a bien fait.
Veux-tu que je t'en fasse en deux mots le portrait?
C'était un étourdi, sans règle, sans conduite;
Le drôle à la misère enfin t'aurait réduite;
C'est un très-grand bonheur pour toi qu'il ne soit plus.
Je te trouve un parti de trente mille écus,
Garçon prudent, rangé; d'ailleurs tout jeune, aimable;
Qu'en dis-tu? Ce plan doit te sembler agréable?

JULIE.

Mais, mon père...

M. DAIGLEMONT.

Hein ? Cela paraît t'embarrasser.
Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrais m'embrasser.
Est-ce que j'ai mal fait ?

JULIE.

Ces offres sont fort belles ;
Je sens, comme je dois, vos bontés paternelles ;
Mais mon cousin et moi nous devions être unis ;
Je m'en flattais déjà ; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien ; mais il est mort, et ce serait folie...

JULIE.

Non, non ; ne pensez pas qu'un instant je l'oublie.
Mon cœur, toujours constant, lui jure devant vous,
Que jamais, non, jamais je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce serment-là, vraiment, est pathétique et tendre.
On dirait qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille est folle ; elle l'est tout-à-fait.

JULIE.

Mais... s'il n'était pas mort ?...

M. DAIGLEMONT, bas.

La friponne est au fait.
(Haut.)
Quoi ! s'il n'était pas mort ? Saurais-tu quelque chose
Qui te fît soupçonner ?...

JULIE.

Mais enfin je suppose...

M. DAIGLEMONT.

Tu supposes très-mal. Eh! mais, j'aimerais fort
Qu'il se donnât les airs de ne pas être mort,
Quand nous l'avons pleuré, quand sa perte assurée
M'a causé des regrets, et t'a désespérée!
Et son enterrement que j'ai payé, parbleu!
Et fort cher; selon toi, ce serait donc un jeu?
Mon neveu m'aurait pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécille et crédule?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué?
Malheur à qui m'aurait de la sorte joué!

SCÈNE XIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

(A Folleville.) (A Julie.)

Ah! ah! c'est vous, Monsieur? Tu sors?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.

(A Folleville.)

Non, reste. Ecoutez-moi : j'ai deux mots à vous dire.

FOLLEVILLE.

A moi, Monsieur?

M. DAIGLEMONT.

Il faut vous apprendre d'abord,
Que Michel et Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulais.

FOLLEVILLE.

Oui?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais comment diable
S'est opéré soudain ce prodige incroyable;
Mais, en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout-à-fait, et doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié; c'est affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, et pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers;
Ce sont, pour la plupart, des gens durs, tracassiers...

M. DAIGLEMONT.

Comment? Ils ont grand tort d'être si difficiles!
La mort de mon neveu doit les rendre dociles;
Car le pauvre garçon est bien mort dans vos bras;
Vous m'avez en détail raconté son trépas;
Vous m'avez envoyé son extrait mortuaire,
Et ce n'est pas à faux que vous l'avez fait faire;
Vous êtes trop honnête et trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.

(A part.) (Haut.)
Sommes-nous découverts? — A ce langage-là....

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous êtes très-fin)
Comment mon neveu mort écrivait ce matin.

Cette explication sera facile à croire,
Et tournera sur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien! qu'en dites-vous? Ce matin, Daiglemont
Ecrivait à Dortis, et Dortis lui répond.
Par hasard en mes mains cette lettre est venue.

FOLLEVILLE.

Monsieur!....

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez : la fraude est reconnue;
Il n'est plus tems ici de rien dissimuler;
Je vous en veux beaucoup, je ne puis le céler;
Et vous m'avouerez bien que cette espièglerie,
A parler franchement, passe la raillerie.
Comment avez-vous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainsi dans un chagrin mortel?
De supposer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il est mille fois plus blâmable lui-même...

FOLLEVILLE, avec vivacité.

Lui, Monsieur?...

M. DAIGLEMONT, l'interrompant.

A Paris il s'endette, se perd;
C'est peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi se prête à votre affreuse ruse;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuse :
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant je n'aimais qu'un ingrat.

JULIE.

Mon père, cette idée est injuste et l'offense.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, est-ce à vous de prendre sa défense?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez...

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais, moi, je suis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monsieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il est trop coupable;
A pallier ses torts il ne faut point songer.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger:
Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les passe.

JULIE.

Mon père, voulez-vous faire aussi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monsieur, vous m'accablez de honte et de douleur.
Je dois justifier mon ami: c'est moi-même
Qui fus, sans son aveu, l'auteur du stratagême;
Il le sait d'aujourd'hui: ses plaintes m'ont appris
Que s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui, lui-même: tantôt, il me l'a dit, mon père.

FOLLEVILLE.

Ah! Monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espère:

Je vous ai, je le sens, vivement offensé;
Je dois en convenir, je suis un insensé,
Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite.
Malheureux que je suis! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés.
Oui, que je sois puni; c'est moi qui vous en presse;
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre ame est si bonne!

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voie au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DAIGLEMONT sort du cabinet, et se présente à son oncle d'un air humilié.

Ah! mon oncle, à vos yeux je craignais de m'offrir;
Si vous saviez combien ceci m'a fait souffrir!
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie;
Vengez-vous, mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT.

(A Julie.) (Aux deux jeunes gens.)

Je me moquais de toi. Qu'aucun de vous n'oublie,
Messieurs, que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.

(A Folleville.)

Je vous remettrai bien avec votre famille;
Daiglemont, j'y consens, épousera ma fille:
L'un et l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit; mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

HELVETIUS,

OU

LA VENGEANCE D'UN SAGE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

Représentée pour la première fois, sur le théâtre Louvois, le 19 juin 1802.

PRÉFACE.

Je voyais avec plaisir arriver le terme de ma carrière dans de hautes magistratures, quand je songeai à composer cette petite pièce.

Je trouvais une sorte d'analogie entre ma position et celle d'Helvétius quittant le monde, pour vivre dans la solitude, et se consacrer à l'étude des lettres et de la philosophie.

Je me disais, avec une satisfaction et une joie sincères :

« Il me semble aujourd'hui rompre toutes mes chaînes;
» Je vais. . . . .
» Vivre auprès de ma femme, élever mes enfans,
» Dans ma douce retraite atteindre mes vieux ans;
» Et, profitant enfin de ma propre morale,
» De la vie à la mort mettre un peu d'intervalle. »

Helvétius, scène VIII.

Mais je n'avais pas la fortune d'Helvétius, ou, pour parler plus juste, je n'en avais aucune; et il fallait que je trouvasse dans la culture des lettres des moyens d'existence pour ma famille et pour moi.

Il y avait bien long-tems que je n'avais tenté de faire jouer une comédie. Je composai ce petit acte comme un essai de ce qui pouvait, après une si longue interruption, me rester de talent et de force pour rentrer dans la carrière dramatique ; et je choisis exprès un sujet facile, dont la réussite était presque certaine. On sait que les traits de bienfaisance ne manquent guère d'être applaudis au théâtre. Le succès répondit à mon espérance.

On aurait tort de me regarder comme un partisan bien chaud de la doctrine et des écrits d'Helvétius. Quelques-unes de ses opinions me paraissent plus ingénieuses que solides. Il a cherché des vérités neuves, et il a quelquefois rencontré des erreurs : se tromper est ce qui arrive à tous les hommes, et ce qui doit arriver plus souvent à ceux qui veulent expliquer ce qu'il ne nous est pas donné de connaître. Ecrire sur *l'Esprit*, sur *l'Homme*, c'est choisir, de tous les sujets, les plus difficiles et les plus obcurs. On a mesuré la terre et les cieux; mais quand nous voulons approfondir le mystère de notre existence, nous nous perdons dans un abîme.

Helvétius, comme tant d'autres philosophes,

a mis en avant quelques opinions hasardées; mais comment ne pas aimer son noble caractère, sa bonté, sa bienfaisance toujours exercée avec tant de délicatesse? On ne peut non plus désavouer qu'il ne fût un écrivain correct, élégant, un penseur profond, et un homme de beaucoup d'esprit. On a prétendu qu'il avait, dans ses écrits, attaqué les bases de la morale; si cela est, on peut dire que sa vie entière a été la meilleure réfutation de ses ouvrages.

Revenons à ma petite comédie.

Je m'y suis proposé un but qui me semble raisonnable : c'est de montrer qu'il ne faut pas juger les hommes d'après quelques opinions spéculatives, qu'il ne faut pas sur-tout les mépriser et les haïr pour ces opinions, lorsqu'on leur voit faire des actions pour lesquelles on est obligé de les respecter et de les aimer.

L'intrigue de la pièce n'est pas forte; mais je la crois suffisante pour remplir un acte, dans lequel il s'agit sur-tout de développer l'heureux et noble caractère du principal personnage.

Le rôle de Baudot n'est pas tout-à-fait de mon invention. Helvétius a eu réellement un vieux secrétaire de ce nom, qui le contre-

disait, qui le grondait, comme font souvent les serviteurs anciens et fidèles ; notre philosophe souffrait patiemment l'humeur chagrine et les brusqueries d'un vieillard dont il connaissait l'attachement sincère. La quittance donnée au baron de Vasconcel est aussi un fait véritable. J'ai eu des amis qui m'ont dit avoir vu ce baron, à Voré, chez Helvétius, pour lequel il professait beaucoup de respect et de reconnaissance. Peut-être ce baron était-il de la famille de Michel Vasconcellos, qui gouvernait le Portugal sous Philippe II, lors de la révolution par laquelle le duc de Bragance fut élevé sur le trône. La ressemblance de nom m'a engagé à le supposer d'origine espagnole. Il est évident que le caractère que je lui ai prêté est d'invention, ou, pour mieux dire, d'emprunt : car, en fait de caractères, un auteur comique n'a pas le droit d'inventer : il ne peut que choisir et imiter.

Il m'a toujours paru que le dénouement se fait d'une manière vive et naturelle par le mot qui échappe à la petite fille, laquelle s'écrie, avec une vivacité d'enfant, qu'elle sait le nom d'Helvétius. Ainsi il est découvert, et la pièce est finie.

Le noble usage que cet excellent homme faisait de sa fortune, ses goûts bienfaisans, le mystère qu'il mettait à ce genre de plaisirs, tout cela a été connu malgré lui. On en a raconté et publié plusieurs traits remarquables; et sans doute il en est resté un bien plus grand nombre ensevelis dans l'obscurité dont il avait soin de les couvrir.

C'est un bien faible hommage que le mien; mais il est toujours bon de montrer la vertu honorée. C'est acquitter une dette publique; c'est aussi donner aux cœurs honnêtes et aux ames élevées des encouragemens que, pour l'ordinaire, le monde ne leur prodigue pas.

PERSONNAGES.

HELVÉTIUS.
BAUDOT, son ancien secrétaire.
SAINT-EDME, fils de Baudot.
TERVILLE.
LE BARON DE VASCONCEL.
LA PIERRE, domestique.
Mme ROLLAND.
SOPHIE, sa nièce.
CLARICE, } filles du Baron.
Une PETITE FILLE de cinq à six ans, } filles du Baron.

La scène est à la campagne, à quelques lieues de Voré, dans l'ancienne province du Perche.

HELVETIUS,

OU

LA VENGEANCE D'UN SAGE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une salle, dans une maison de campagne.

Mme ROLLAND, BAUDOT.

BAUDOT.

Il veut partir? J'entends qu'il demeure, au contraire.
A nos menus plaisirs Terville est nécessaire....

Mme ROLLAND.

Quant à moi, je commence à le prendre en pitié.
Couvrir des tours pareils d'un voile d'amitié,
Et lui faire des peurs!

BAUDOT.

C'est le moins qu'il mérite,
Et pour la peur il est heureux d'en être quitte.

Vraiment, j'en suis d'avis, qu'un petit écolier
Contre un homme célèbre ose ainsi s'oublier,
Attaque Helvétius, et dans une brochure
Lui prodigue au hasard la critique et l'injure!
C'est un présomptueux, un esprit à l'évent.

Mme ROLLAND.

C'est un enfant perdu qu'on a mis en avant,
Instrument d'un parti qui lui monte la tête!

BAUDOT.

Je lui pardonnerais, s'il était une bête.

Mme ROLLAND.

Tout en vous secondant, je le plains quelquefois.
Il est comme en prison ici depuis un mois,
Croyant de bonne foi que, sensible à l'offense,
Helvétius poursuit une grande vengeance;
Qu'employant son crédit à le persécuter,
Il ne songe à rien moins qu'à le faire arrêter,
Qu'il en a surpris l'ordre; et même cette fable
Pour votre digne ami n'est pas fort honorable;
Lui, le plus indulgent des humains, le plus doux!...

BAUDOT.

Aussi l'invention n'est-elle pas de nous.
Elle part d'une source en intrigues féconde.
Le perfide parti que Terville seconde,
Dans Paris méchamment a répandu ces bruits
De projets de vengeance et d'un ordre surpris.
Madame votre sœur, qui volontiers s'amuse,

A bâti là-dessus une innocente ruse,
Et m'a mis du complot.

Mme ROLLAND.

N'étiez-vous pas contens
Qu'il vous eût à Paris servi de passe-tems,
Sans l'envoyer encore au fond d'une campagne,
Dans ma maison, au Perche, à côté de Mortagne,
N'étant pas poursuivi, se cacher de son mieux?

BAUDOT.

Comment? de l'aventure il est tout glorieux!
Il vous vint en proscrit, en illustre victime,
Se donnant de grands airs de vertu qu'on opprime!
Quand je vois son orgueil si satisfait, parbleu!
Je suis fâché pour lui que ce ne soit qu'un jeu.

Mme ROLLAND.

Convenez que ce jeu n'est pas trop charitable;
Car nous le tourmentons!...

BAUDOT.

Oh! c'est épouvantable!
Mais tout le monde ici ne le tourmente pas.

Mme ROLLAND.

Je vous entends fort bien. Oui, ma nièce, tout bas,
Le console, le plaint; par un trait de prudence,
Nous ne l'avons pas mise en notre confidence.

BAUDOT.

Vraiment, nous avons craint qu'elle ne nous trahît.
Au reste, elle est charmante; elle a beaucoup d'esprit.

Mme ROLLAND.

Beaucoup; mais par malheur pour la pauvre petite,
On ne prend point pour dot un grand fonds de mérite.
Ses parens l'ont laissée orpheline et sans bien;
Je voudrais de bon cœur pouvoir l'aider du mien.
Mais quoi ? j'ai mes enfans; elle n'est pas ma fille.
A Reims, où demeurait autrefois sa famille,
Elle a connu Terville; il lui faisait la cour;
On revient aisément à son premier amour.
Je verrais sans chagrin qu'il parvînt à lui plaire;
Pourvu qu'Helvétius, qui doit être en colère,
Daignât lui pardonner...

BAUDOT.

J'en serais peu surpris;
Il ne sait point haïr, même ses ennemis.
L'excessive bonté forme son caractère;
Il se laissait gronder par moi, son secrétaire;
Vingt ans je fus témoin de ses nombreux bienfaits.
« Promettez-moi, Baudot, de ne parler jamais
» De ce que vous voyez, » me disait-il sans cesse.
Je ne cite personne, et je tiens ma promesse.
Mais quand la calomnie attaque Helvétius,
Il faut bien qu'un ami révèle ses vertus.
Eh! si je vous peignais son ame tout entière....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LA PIERRE.

LA PIERRE, *présentant une lettre à Baudot.*

Un courrier à cheval et couvert de poussière,
Vient pour monsieur Baudot d'apporter ce billet.

BAUDOT, *après avoir décacheté.*

L'excellente nouvelle!

Mme ROLLAND.

Eh! mais, qu'est-ce que c'est?

BAUDOT.

La Pierre, laissez-nous.

SCÈNE III.

Mme ROLLAND, BAUDOT.

BAUDOT.

Ceci veut du mystère.
Lisez.

Mme ROLLAND.

D'Helvétius?

BAUDOT.

De lui-même, et j'espère
Qu'avant fort peu de jours il va venir nous voir.

Mme ROLLAND.

Est-il bien vrai?

BAUDOT.

C'est là ce qu'il me fait savoir.
Comme il vient d'acquérir dans votre voisinage
La terre de Voré...

Mme ROLLAND.

C'est un bel apanage,
Que je connais fort bien, à dix milles d'ici.
Mais, que vois-je ? Terville ! Il vous en parle aussi ?

BAUDOT.

Oui, vraiment. J'avais craint, grâce à son indulgence,
Qu'il ne désapprouvât notre faible vengeance ;
Mais non : pour cette fois, je vois qu'il est piqué,
Et qu'il en veut sa part. Avez-vous remarqué
Ce qu'il dit là-dessus ?

Mme ROLLAND.

Oui, laissez-moi relire.
(Elle lit.)
« De ce monsieur Terville, avec vous je veux rire,
» Et compte lui donner une bonne leçon;
» Son erreur est plaisante, il faut que j'en convienne.
» Vous m'avez bien vengé, mais à votre façon ;
» Laissez-moi, mes amis, me venger à la mienne. »

BAUDOT.

Vous voyez.

Mme ROLLAND.

Mais Terville à présent veut partir.

BAUDOT.

A le faire rester mon fils peut nous servir.

Sous son déguisement convenez que le drôle
Hier au soir n'a pas trop mal joué son rôle
De noble campagnard....

Mme ROLLAND.

J'en ai ri de bon cœur.
Terville croit avoir une affaire d'honneur.

BAUDOT.

Bon. Nous allons encore éprouver son courage.

Mme ROLLAND.

Oh! çà, ne poussez pas trop loin le badinage.

BAUDOT.

Nous verrons. Moi, je vais répondre à notre ami,
Et hâter, s'il se peut, son arrivée ici.

Mme ROLLAND.

Oh! oui, dites-lui bien que je suis empressée
De le voir....

BAUDOT.

Il me vient une bonne pensée....

(Il aperçoit Terville.)

Mais, chut!

(Il salue gravement Terville et sort.)

SCÈNE IV.

Mme ROLLAND, TERVILLE.

Mme ROLLAND.

Bonjour, Terville. On vous voit bien matin?

TERVILLE.

Bon! j'ai déjà dix fois fait le tour du jardin.

Mme ROLLAND.

Vous ne nous quittez pas?

TERVILLE.

Pardonnez-moi, Madame,
Je pars dès aujourd'hui; j'emporte au fond de l'ame
Des souvenirs touchans. L'asile généreux....

Mme ROLLAND.

Mais ce départ pour vous n'est-il pas dangereux?

TERVILLE.

A demeurer ici je sens que tout m'invite;
Mais des motifs réels m'obligent à la fuite.

Mme ROLLAND.

Comment donc? Quels motifs?

TERVILLE.

De sincères amis,
De zélés protecteurs m'écrivent de Paris.

Mme ROLLAND.

Et que vous mandent-ils?

TERVILLE.

Que dans le voisinage,
Helvétius bientôt compte faire un voyage.

Mme ROLLAND.

Bon! et pourquoi vient-il? en dit-on les raisons?...

TERVILLE.

Non, vraiment; et cela fait naître des soupçons.

Mme ROLLAND.

Oui, c'est inquiétant; mais le plus sûr, je pense,

Est encor de rester,... en usant de prudence;
Vous en manquez un peu.

TERVILLE.

Moi! comment?

Mme ROLLAND.

Permettez.
Quand vous vîntes d'abord dans ces lieux écartés,
Sur votre entrée ici l'on prit soin de se taire,
Et de vous bien cacher on fit un grand mystère.
Vous restâtes un jour dans ce petit caveau,
Au bas de l'escalier...

TERVILLE.

J'étais presque dans l'eau,
Courbé, mal à mon aise, et privé de lumière.

Mme ROLLAND.

Ensuite on vous logea moins mal, dans la chaumière,
Tout au bout du jardin...

TERVILLE.

Le toit était percé;
Il vint un grand orage, et je fus traversé.

Mme ROLLAND.

Nous avons épuisé pour vous les stratagêmes....

TERVILLE.

Oh! oui. Je dois beaucoup à vos bontés extrêmes.

Mme ROLLAND.

Pas trop. Mais à présent vous venez au salon,
Vous vous laissez trop voir...

TERVILLE.

Oui, mais sous un faux nom.
J'ai pris celui d'Albert; ainsi...

Mme ROLLAND.

Mais, pour mieux feindre,
Tâchez d'être moins vif, et sachez vous contraindre.
Votre scène d'hier...

TERVILLE.

Comment y résister?
J'ai cru qu'on s'entendait pour m'impatienter.

Mme ROLLAND.

Vous l'avez cru? vraiment?

TERVILLE.

Oui, la chose est réelle.
Quel est l'original qui m'a cherché querelle?

Mme ROLLAND, hésitant.

Il était amené, je crois, par ce baron
Si noble, à ce qu'il dit, bavard et fanfaron...

TERVILLE.

Monsieur de Vasconcel?

Mme ROLLAND.

Oui. C'est un fou, je pense,
Que ce jeune homme... Il faut éviter sa présence.

TERVILLE.

Moi? je ne le crains pas, et s'il vient me chercher...

Mme ROLLAND.

O ciel! avec Baudot je le vois s'approcher.

SCÈNE V.

Mme ROLLAND, TERVILLE, BAUDOT, SAINT-EDME.

SAINT-EDME, à Terville.

Monsieur, vous devinez le motif qui m'amène.
Nous sommes chatouilleux sur l'honneur, dans le Maine.
Peut-être, hier au soir, un mot mal prononcé,
Un ton un peu trop vif vous a-t-il offensé;
Mais je suis là-dessus prêt à vous satisfaire.

TERVILLE.

Venez-vous me braver?

SAINT-EDME.

Non, Monsieur; au contraire.
Je viens vous témoigner mon très-grand déplaisir
De la scène d'hier, et j'ai voulu choisir
Le bon monsieur Baudot, que j'aime et considère,
Que je respecte enfin comme mon propre père,
Pour le rendre témoin des déclarations
Que je viens faire ici sur mes intentions.
Si j'ai dans mon discours mis trop de véhémence,
Mon dessein ne fut point de vous faire d'offense;
Et si je l'avais fait, je viens vous supplier
D'être assez bon, Monsieur, pour vouloir l'oublier.
Quand j'ai des torts, voilà comme je les répare.

TERVILLE.

Monsieur, je suis touché d'un procédé si rare.

SAINT-EDME.

Vous êtes satisfait ?

TERVILLE.

Oui, tout est effacé ;
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

SAINT-EDME, à Baudot.

Respectable témoin, cela doit-il suffire ?
(A part, à Baudot.)
Mon père, ai-je le ton ?...

BAUDOT.

Vraiment, je vous admire,
Messieurs.

SAINT-EDME, à part, à Baudot.

Vous allez voir.

BAUDOT, bas à Saint-Edme.

Allons, amuse-toi.

SAINT-EDME, à Terville, en lui tendant la main.

Nous sommes bons amis ?

TERVILLE, lui prenant la main.

Comptez toujours sur moi.

SAINT-EDME.

Je vois qu'avec le mien votre esprit sympathise.
Voulez-vous qu'à présent je parle avec franchise ?
Sachez, mon cher Albert, d'où le mal est venu.

TERVILLE.

Eh ! mais, qu'importe ?

SAINT-EDME.

Hier au matin j'avais lu

(Moi qui ne lis jamais, Monsieur, que le Mercure)
Je ne sais quelle plate et mauvaise brochure
Contre Helvétius, l'un de nos plus grands esprits,
Et que je compte au rang de mes meilleurs amis;
Le pamphlet, j'en conviens, m'a remué la bile;
On le dit composé par un certain Terville...

TERVILLE.

Monsieur...

Mme ROLLAND, bas à Terville.

Contenez-vous.

BAUDOT, de même.

N'allez pas vous trahir.
Songez que vous fâcher serait vous découvrir.

SAINT-EDME.

Ce libelliste écrit avec une impudence...

TERVILLE.

Monsieur...

BAUDOT, bas à Terville.

Paix!

TERVILLE, bas.

Cependant... Je crois...

Mme ROLLAND, de même.

De la prudence.

SAINT-EDME, haut à Terville.

Il a tort, n'est-ce pas?

Mme ROLLAND, bas.

Dites-donc comme lui.

SAINT-EDME.

C'est un mauvais sujet, enfin?

BAUDOT, *bas.*

Dites que oui.

SAINT-EDME.

Hein?.. sans talent d'ailleurs; c'est mal écrit: le style...

TERVILLE, *éclatant.*

Le style? Ah! c'en est trop; c'est moi qui suis Terville.

SAINT-EDME.

Vous, Monsieur?

TERVILLE.

Oui, moi-même.

SAINT-EDME.

En ce cas-là, tant pis.

Vous ne me ferez pas, mon cher, changer d'avis.

TERVILLE, *menaçant.*

Je vous empêcherai, devant moi, de le dire.

SAINT-EDME.

Je vous fis une excuse; eh! bien, je la retire.

Mme ROLLAND.

Quoi! vous vous rebrouillez déjà sur nouveaux frais?

SAINT-EDME.

Quand vous voudrez, Monsieur, nous nous verrons de près.

TERVILLE.

Quand je voudrai, Monsieur? Eh bien! à l'instant même.

SAINT-EDME.

Soit. Ne rien différer fut toujours mon système.

Aussi bien on m'a dit que vous deviez partir.

TERVILLE.

Sortons.

BAUDOT, retenant Terville.

Non, demeurez.

TERVILLE.

Pourquoi me retenir ?

BAUDOT.

Jeune homme intéressant, j'aime votre courage,
Et cette noble ardeur qui sied bien à votre âge ;
Mais vous n'y pensez pas : où voulez-vous courir ?
Imprudent !... De ces lieux vous ne pouvez sortir :
Tous vos pas sont suivis, et l'on viendrait vous prendre...

SAINT-EDME.

Quel est donc ce discours que j'ai peine à comprendre ?

BAUDOT.

Pourquoi vous le cacher, ennemi généreux ?
Sachez qu'en ce moment Terville est malheureux.
Cette brochure même est la cause secrète
Qui lui fait en ces lieux chercher une retraite ;
S'il fait un pas dehors, il peut être arrêté ;
Des ordres sont donnés contre sa liberté.

SAINT-EDME.

Vous me faites songer qu'à l'auberge voisine,
J'ai vu certains quidams de fort mauvaise mine ;
Et d'ordre et de prison j'ai saisi quelques mots,
Et le nom de Terville était dans leurs propos.

TERVILLE.

C'est de moi qu'ils parlaient, Monsieur. Voilà ma vie
De dangers renaissans sans cesse poursuivie.

SAINT-EDME.

Ne sortez pas d'ici; j'y reste, et vous défends.

Mme ROLLAND, avec emphase.

C'est superbe!

BAUDOT, de même.

Très-bien, jeune homme.

TERVILLE.

Moi, je sens
Que votre offre est loyale et part d'une belle ame.

Mme ROLLAND.

Vous resterez chez moi tous deux, Messieurs.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA PIERRE.

LA PIERRE, annonçant.

Madame,
Le déjeûner est prêt.

Mme ROLLAND.

Il vient fort à propos.
Venez faire la paix, mes deux jeunes héros;
Monsieur Baudot et moi nous serons vos arbitres.
Venez... nous trouverons du vin blanc et des huîtres.

SAINT-EDME.

Des huîtres ! ah ! je sens que petit-à-petit
(Déclamant.)
La colère chez moi fait place... à l'appétit.

BAUDOT.

Toujours un bon repas rend l'humeur plus traitable.

SAINT-EDME.

Tous les traités de paix devraient se faire à table.

Mme ROLLAND.

Je suis de cet avis ; venez, suivez mes pas.

BAUDOT, bas à madame Rolland.

Je vous l'avais bien dit, qu'il ne partirait pas.

(Madame Rolland emmène Terville et Saint-Edme. Le domestique les suit.)

SCÈNE VII.

BAUDOT seul.

Ce duel n'aura pas de suite bien tragique ;
Monsieur mon fils, vraiment, a le ton pathétique.
Il eût été charmant que, caché dans un coin,
Le sage Helvétius du débat fût témoin.
Quand arrivera-t-il ?... Que vois-je ? ô joie extrême !
Je ne me trompe pas. Hé ! c'est lui, c'est lui-même.

SCÈNE VIII.

BAUDOT, HELVÉTIUS.

BAUDOT.

Quoi ! vous venez ainsi surprendre vos amis?

HELVÉTIUS.

Oui, je vous vois plus tôt que je n'avais promis.
Encore ai-je arrêté, dans le prochain village,
Pendant une heure ou deux, chez un saint personnage,
Digne homme!... Ami du pauvre, il sait le consoler!...
Ensemble nous avions des comptes à régler.

BAUDOT.

J'entends. Vous fournissez l'argent qu'il distribue.

HELVÉTIUS.

De ce doux entretien j'ai l'ame encore émue.
Son zèle de mes fonds dirige bien l'emploi;
L'embarras est pour lui, le plaisir est pour moi.

BAUDOT.

Le plaisir de donner en secret, sans paraître...

HELVÉTIUS.

Sachez...

BAUDOT.

Quoi ?

HELVÉTIUS.

Vous allez me bien gronder peut-être ?

BAUDOT.

Je n'y manquerai pas, si vous le méritez.

HELVÉTIUS.

Vous me dites assez, Baudot, mes vérités;
Vous ne me gâtez point.

BAUDOT.

Ce serait grand dommage.

HELVÉTIUS.

Voyons si ma conduite aura votre suffrage.
Je vous dirai d'abord (c'est le point principal)
Que j'ai rendu le bon de fermier-général.

BAUDOT.

Quoi !

HELVÉTIUS.

J'ai remercié ; j'ai quitté la finance.

BAUDOT.

Vraiment ?... vous avez fait pareille extravagance ?

HELVÉTIUS.

Ce métier me pesait, et depuis plus d'un jour.
Je me défais aussi de ma charge à la cour.

BAUDOT.

Autre folie. Après ; est-ce là tout ?

HELVÉTIUS.

La mine
Que vous faites, me dit que cela vous chagrine ?

BAUDOT.

Moi ? point du tout. Comment ? rien n'est si bien trouvé.
Si j'avais su ce plan, je l'aurais approuvé.
D'un esprit libre et fier, d'une ame indifférente,
Quitter en un seul jour cent mille écus de rente,
S'éloigner de la cour, y perdre son crédit,
Tout cela va vous faire un merveilleux profit !

HELVÉTIUS.

J'achète à bon marché la paix, l'indépendance ;
J'aurai plus de bonheur avec moins d'abondance ;

On gouverne son bien, quand ce bien est borné;
Mais quand il est trop grand, on en est gouverné.
Il me semble aujourd'hui rompre toutes mes chaînes :
Je vais, m'affranchissant des sottises humaines,
Vivre auprès de ma femme, élever mes enfans,
Dans ma douce retraite atteindre mes vieux ans;
Et, profitant enfin de ma propre morale,
De la vie à la mort mettre un peu d'intervalle.
Je serai trop heureux; avec moi vous viendrez,
Vous verrez mon bonheur et vous en jouirez;
Car vous m'aimez, Baudot, autant que je vous aime.

BAUDOT.

Aussi, ce que j'en dis, ce n'est que pour vous-même.
La nature déjà vous avait bien traité;
La fortune vous prit pour son enfant gâté.
Chez vous l'ambition serait vraiment louable.
Héritier d'un grand bien, d'un nom recommandable,
Quand vous devez prétendre au plus brillant destin,
Pouvant aller à tout, vous restez en chemin?
Le projet est bizarre, et me semble un peu vide.

HELVÉTIUS.

Baudot, je le vois bien, penche pour le solide.

BAUDOT.

Ma foi, oui.

HELVÉTIUS.

Mais pourquoi se faire illusion?
Rien n'est vide en effet comme l'ambition.
Non, non, je ne veux plus d'un brillant esclavage.

BAUDOT.

Et vous voulez rester inutile à votre âge ?

HELVÉTIUS.

Inutile, mon cher ? au contraire, et je vais,
A mes travaux chéris livré plus que jamais,
Au lieu de dissiper et de perdre ma vie,
L'occuper tout entière à la philosophie,
A l'étude, aux beaux arts ; déjà quelques succès
D'un prix assez flatteur ont payé mes essais.
Heureux qui peut finir une œuvre mémorable,
Et laisser de sa course une trace honorable !
Avançons, achevons ce que j'ai commencé.

BAUDOT.

Allons, vous devenez tout-à-fait insensé.
Au métier d'écrivain vous voulez vous réduire :
Songez-vous qu'il n'est pas au monde un état pire ?
Quand vous réussiriez, quand vos rares talens
Pourraient nous enrichir d'ouvrages excellens,
Quel en serait le prix ? les cris et la morsure
Des gardiens prétendus de la littérature.
Quand l'honneur de son siècle et de notre pays,
Voltaire, à son théâtre entraîne tout Paris,
Dans sa feuille, Fréron l'insulte et le déchire,
Et prouve qu'on a tort de pleurer à Zaïre !
Allez donc ; excitez l'envie et ses serpens ;
Trop tôt vous deviendrez plus sage à vos dépens.

HELVÉTIUS.

Oui, j'ai souvent gémi de l'excès de scandale

Où de nos écrivains une part se ravale.
Des hommes qui devraient à l'envi s'honorer,
Semblent prêts, dans leur rage, à s'entre-dévorer;
Ils amusent les sots de leurs tristes querelles.
J'ai déjà vu mon nom placé dans des libelles;
Mon ami Montesquieu, lui-même est insulté;
Mais on le vengera dans la postérité,
Et peut-être obtiendrai-je aussi quelque justice.

BAUDOT.

Ces éloges tardifs vous rendront grand service.
Allez en attendant, remplissant vos destins,
Vous livrer aux Terville, aux faiseurs clandestins
D'articles, de pamphlets, et puis vivez tranquille,
Si vous pouvez....

HELVÉTIUS.

Hélas!... Mais à propos, Terville!
Vous m'y faites penser; parlons un peu de lui;
Je veux m'en amuser avec vous aujourd'hui.
A nos débats, mon cher, nous reviendrons ensuite,
Et vous approuverez peut-être ma conduite.

BAUDOT.

Jamais. Quant au jeune homme, il voulait nous quitter.
Avec un nouveau tour nous l'avons fait rester,
Et vous pourrez le voir.

HELVÉTIUS.

J'ai déjà sur son compte
Quelques renseignemens; sa tête est un peu prompte,

Son cœur vaut mieux; des gens qu'il ne peut refuser,
De leur pouvoir sur lui n'ont pas craint d'abuser.....
Comptez qu'à ma vengeance il est loin de s'attendre;
Je l'apporte avec moi; je vais bien le surprendre.
Je m'en fais, je l'avoue, un plaisir.

BAUDOT.

Voulez-vous
Vous divertir un peu de sa crainte? aidez-nous.

HELVÉTIUS.

Oh! vraiment, vous n'avez, je crois, pas besoin d'aides.
Il avait autrefois un emploi dans les aides?
Il demeurait à Reims? n'est-ce pas?

BAUDOT.

Justement.

HELVÉTIUS.

Tous ses chefs en parlaient avantageusement.
Dans la Champagne alors je fis une tournée.

BAUDOT.

La carrière à ses yeux a paru trop bornée;
Il en a pris une autre .... il a fait comme vous!

HELVÉTIUS, souriant.

N'y revenez donc pas, Baudot; car, entre nous,
Vous me traitez bien mal.

BAUDOT.

C'est la vieille habitude!
Mais de Terville, enfin, le sort n'est pas si rude;
Il a quelques motifs de consolation.
Il retrouve en ces lieux une inclination:

La nièce du logis, personne fort aimable...

HELVÉTIUS.

Que fait-il, à présent?

BAUDOT.

Eh! mais, il est à table.

Il déjeûne gaîment avec monsieur mon fils.

Ils ont manqué se battre.

HELVÉTIUS.

A quel propos?

BAUDOT.

J'en ris,

Et je vais vous conter..... Mais je le vois paraître.

HELVÉTIUS.

Mon ami, gardez-vous de me faire connaître;

Ne me nommez pas.

BAUDOT.

Non.

SCÈNE IX.

TERVILLE, BAUDOT, HELVÉTIUS.

TERVILLE, un peu gris.

Eh bien! monsieur Baudot,

Qui donc vous empêchait d'être de notre écot?

La dernière bouteille en ce moment est bue.

(Apercevant Helvétius.)

Un joli vin d'Anjou! Monsieur, je vous salue.

(A part à Baudot.)

Quel est ce monsieur-là?.

BAUDOT.

C'est un de mes amis,
Arrivé dans l'instant, et qui m'a fort surpris.
Nous causions là tous deux.

TERVILLE, bas à Baudot.

Il a l'air d'un bon diable.

BAUDOT, bas à Terville.

(A Helvétius.)

Mais oui. Je vous présente un jeune homme estimable,
Qu'on appelle Terville....

TERVILLE, bas à Baudot.

Ah! vous m'avez trahi!

BAUDOT.

Ne craignez rien; on peut se confier à lui.
Même avant de venir il savait votre histoire.

TERVILLE.

Il la savait?..... Voyez! vous ne vouliez pas croire
Qu'on en parlait partout, qu'elle faisait un bruit....

HELVÉTIUS.

Personne plus que moi n'eut droit d'en être instruit.
J'y prends beaucoup de part, Monsieur, je vous assure.

BAUDOT.

Il vous dit vrai.

TERVILLE.

Monsieur, de ma part, je vous jure
(Bas à Baudot.)
Que je suis très-flatté.... Dites-moi donc qui c'est?

BAUDOT.

Un homme qui pourrait vous servir, s'il voulait.
C'est un ancien fermier-général.

TERVILLE.

Bon! Qu'entends-je?
La rencontre a vraiment quelque chose d'étrange!
Quoi! Monsieur, vous étiez fermier-général?

HELVÉTIUS.

Oui.
Mais je ne le suis plus.

TERVILLE.

Et je m'en réjoui.
J'ai dit, ainsi que vous : ce métier-là m'ennuie.
Un beau jour, j'ai quitté la ferme et la régie.
Vers le Parnasse alors je me suis dirigé.

BAUDOT.

De chemin, en ce cas, vous avez bien changé.

TERVILLE.

J'ai déjà rencontré des écueils sur la route.

BAUDOT.

Pour devenir illustre, on sait ce qu'il en coûte.

HELVÉTIUS.

Je veux vous être utile, et peut-être aujourd'hui...
(Bas à Baudot.)
Baudot, laissez-moi seul un moment avec lui.

TERVILLE.

Vous acquérez des droits à ma reconnaissance.

BAUDOT.

Messieurs, faites tous deux plus ample connaissance.

(A Helvétius.)

N'auriez-vous pas besoin, ami, de déjeûner ?

HELVÉTIUS.

Non, merci.

BAUDOT.

C'est que, moi, j'y vais.

HELVÉTIUS.

Sans vous gêner,

Allez.

SCÈNE X.

TERVILLE, HELVÉTIUS.

HELVÉTIUS.

Comme j'ai dit, je sais votre aventure,
Et je veux vous servir.

TERVILLE.

Ce discours me rassure,
Et je me fie à vous. Vous avez du crédit ?

HELVÉTIUS.

Pour ce qu'il vous en faut, celui que j'ai suffit.

TERVILLE.

Je profiterai donc de votre offre propice.

HELVÉTIUS.

Mais, dites-moi d'abord, quel motif, quel caprice,
Vous a fait aux emplois renoncer brusquement ?

Vous seriez aujourd'hui placé probablement,
Et fort bien; car chez nous on faisait votre éloge.

TERVILLE.

Eh ! oui ; mais convenez que le talent déroge,
Et qu'il se compromet dans de pareils emplois,
A s'occuper toujours d'objets tristes et froids,
De tous ces graves riens qu'on nomme des affaires.

HELVÉTIUS.

Les affaires pourtant sont des points nécessaires.

TERVILLE.

Ah ! vous en parlez, vous, en homme du métier.
Mais quand on se sent là des élans, un foyer...

HELVÉTIUS.

Prenez garde : on se trompe avec cette manie.
Tel, faute de bon sens, croit avoir du génie.
Cela se voit souvent; sur un sujet pareil
Peut-être suis-je bon à donner un conseil.

TERVILLE.

Vous, Monsieur ?

HELVÉTIUS.

Pourquoi non?

TERVILLE.

Pardon; mais en finance
On juge beaucoup mieux d'une bonne ordonnance...
Enfin, vous n'êtes pas homme de lettres ?

HELVÉTIUS.

Non.
Je n'ose pas, du moins, usurper ce beau nom.

Voltaire, à quarante ans, ne faisait qu'y prétendre,
Et nos jeunes auteurs commencent par le prendre.
Je ne suis qu'amateur.

TERVILLE.

J'entends : vous protégez
Les hommes à talens? vous les encouragez?

HELVÉTIUS.

Leur société fait le charme de ma vie.

TERVILLE.

Et comme votre table est toujours bien servie,
Sur leurs productions ils vont vous consulter?

HELVÉTIUS.

Plusieurs sont mes amis, et daignent m'écouter.

TERVILLE.

Je veux faire comme eux : j'en croirai vos lumières.

HELVÉTIUS.

Quels qu'ils soient, mes avis seront au moins sincères.

TERVILLE.

Je vais donc vous montrer quelques vers...

HELVÉTIUS.

Un sonnet,
Peut-être?

TERVILLE.

Non. D'abord, dites-moi, s'il vous plaît,
Monsieur Helvétius, dont vous étiez confrère,
Est-il connu de vous?

HELVÉTIUS.

Assez bien, je l'espère.
Pourquoi demandez-vous ?...

TERVILLE.

C'est qu'ils sont contre lui,
Les vers en question.

HELVÉTIUS.

Contre Helvétius ?

TERVILLE.

Oui,
Et vous les jugerez. Je serai fort docile.

HELVÉTIUS.

Vous vous adressez bien, mon cher monsieur Terville.
Ce sujet-là pour moi sera fort amusant.

TERVILLE.

Je le crois. Je voudrais, prenant le ton plaisant,
Faire d'Helvétius un portrait...

HELVÉTIUS.

Il me semble,
D'honneur, assez piquant d'y travailler ensemble :
Personne ne dirait ses défauts mieux que moi.

TERVILLE.

Vous faites peu de cas de son livre, je croi ?
Hein ?... qu'en pensez-vous ?

HELVÉTIUS.

Mais... il voulut être utile.
Au reste, je suis loin de le croire homme habile,

Et de trouver sur-tout ses ouvrages finis.
Je n'en suis pas content.

TERVILLE.

Vous n'êtes point amis,
Je le vois bien ; tant mieux. Vous savez qu'il m'accable,
Que j'éprouve l'effet de sa haine implacable ?

HELVÉTIUS.

Le fait est-il certain? Etes-vous bien instruit ?

TERVILLE.

Que trop bien ; et voilà comment il se conduit.
Sa vanité se venge en me faisant proscrire.
Mais il est philosophe, en un mot, c'est tout dire.

HELVÉTIUS.

Vous en voulez beaucoup aux philosophes ?

TERVILLE.

Moi?
Je les déteste tous, et vous donne ma foi
Que je démasquerai, dans un nouvel ouvrage,
Maint charlatan paré de ce beau nom de sage ;
Et je démontrerai par des principes sûrs,
Que tous les maux passés, et présens, et futurs,
Décadence des mœurs, guerre, grêle, incendie,
Viennent directement de la philosophie.

HELVÉTIUS.

Je vous admirerai, si vous prouvez cela.
On ne soupçonnait point encor ces choses-là.

TERVILLE.

Vous verrez, vous verrez. D'abord, il faut vous lire

Mes vers, et... Les voici. C'est comme une satire,
En forme d'épître.

HELVÉTIUS.

Ah!.... J'en dirai mon avis,
Et sans prévention.... ; du moins si je le puis.

TERVILLE.

Fort bien. *Épître*... Au moins, ce n'est qu'un badinage.

HELVÉTIUS.

Bon!

TERVILLE.

Épître.... Et je tiens fort à votre suffrage.
(Il lit.)

Épître à l'auteur du livre intitulé : DE L'ESPRIT.

« Toi qui, mettant au jour un ennuyeux écrit,
» Osas l'intituler hardiment : *De l'Esprit*,
» Ton lecteur, détrompé dès le premier chapitre,
» N'y peut voir de l'esprit qu'en regardant le titre.
(Il s'arrête comme pour recevoir une approbation.)

HELVÉTIUS.

Ah! ah! c'est une pointe, un jeu de mots!

TERVILLE.

Très-fin,
N'est-ce pas?

HELVÉTIUS.

Trouvez-vous ce trait-là bien malin?
Il me semble qu'il doit faire à peine sourire.

TERVILLE.

La suite est encor mieux ; laissez-moi vous la dire.

(Il lit.)

» Assez pauvre écrivain, mais riche financier,
» Ne crois pas qu'à prix d'or on achète un laurier.
» Songe à garder sur-tout l'état que tu possèdes :
» Un auteur de ta force a grand besoin des aides.

(Il s'arrête encore, et voyant qu'Helvétius ne dit rien :)

Hein ? joli, n'est-ce pas ?

HELVÉTIUS.

A peine je l'entends.
Je n'aime pas beaucoup ces mots à double sens.
Par malheur, l'habitude en devient familière,
Malgré ce qu'en ont dit Despréaux et Molière.
Ces équivoques sont un abus de l'esprit,
Que la raison réprouve et le bon goût proscrit.
C'est un genre bâtard, un talent déplorable.

TERVILLE.

Vous êtes difficile ; on le trouve admirable.

(Il lit.)

» Ton charlatan de père, ignorant médecin,
» De France fut long-tems le plus grand assassin. »

HELVÉTIUS, l'interrompant.

Pardon ; mais ce trait-là passe la raillerie.
Où mène la satire ? Et comment, je vous prie,
Osez-vous décrier les travaux, la vertu
D'un illustre savant qui vous fut inconnu ?
Blâmez d'Helvétius l'esprit, le caractère ;
Je ne m'en plaindrai pas ; mais respectez son père,
Son père qui valait mille fois mieux que lui,
Et qui des malheureux fut cinquante ans l'appui.

Oui... tous vos autres traits l'auraient laissé paisible;
Vous avez de son cœur trouvé l'endroit sensible!...
Vous lui ferez du mal!..

TERVILLE.

Ecoutez donc... J'ai tort,
Peut-être, et si le trait vous semble un peu trop fort,
Je peux... d'une noirceur je suis très-incapable.

HELVÉTIUS.

Je vois bien que chez vous l'esprit seul est coupable:
Tant mieux.

SCÈNE XI.

SOPHIE, TERVILLE, HELVÉTIUS.

SOPHIE.

C'est vous, Monsieur, qui venez d'arriver?
Ma tante vous invite à venir la trouver;
Avec quelques amis elle est dans l'autre pièce.

HELVÉTIUS.

De madame Rolland vous êtes donc la nièce?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

HELVÉTIUS.

C'est de quoi lui faire compliment.
Allons; je vais vous suivre avec empressement,
Et rejoindre au salon madame votre tante.

(Bas à Terville.)

Cette jeune personne a l'air toute charmante;
Qu'en dites-vous?

TERVILLE, de même.

Qui? moi? je suis de votre avis;
Elle réunit tout, douceur, talens exquis....

HELVÉTIUS, à demi-voix.

Vous devriez un peu lui lire votre épître,
Et consulter son goût sur un pareil chapitre....

TERVILLE.

Oh! je l'ai déjà fait.

HELVÉTIUS.

Quel est son sentiment?
Je le croirais fort bon.

SOPHIE.

Monsieur pense autrement.
Cette épître, entre nous, est un sujet de guerre;
Terville en est content; moi, je ne le suis guère;
Je veux qu'il la supprime, et ne puis l'obtenir.
Depuis plus de huit jours...

TERVILLE, à Helvétius.

Il faut vous avertir
Que pour Helvétius Sophie est prévenue.

SOPHIE.

Eh! de qui sa vertu n'est-elle pas connue?
C'est mieux qu'un bon auteur, c'est un bon citoyen,
Dont le moindre mérite est d'écrire très-bien;
Ses talens, on le sait, gagnent tous les suffrages,
Et son cœur est meilleur encor que ses ouvrages.
(A Helvétius.)
N'est-il pas vrai, Monsieur? prononcez entre nous.

HELVÉTIUS.

Pour en parler ainsi, d'où le connaissez-vous?

SOPHIE.

On le connaît, on l'aime à Reims, où je suis née!
Il y vint autrefois pour faire une tournée;
Forcé de s'acquitter d'un emploi rigoureux,
Il savait l'adoucir; affable aux malheureux,
Il leur prêtait l'oreille, accueillait leurs demandes;
C'était lui bien souvent qui payait les amendes:
Dans la province on garde encor ce souvenir.

HELVÉTIUS, à part.

Cet éloge m'est doux, il en faut convenir.

SOPHIE.

Je dus alors le voir; on m'en avait flattée,
Et c'est une faveur que j'ai bien regrettée.
Mais il partit trop tôt; les hommes tels que lui
Sont si rares!

TERVILLE.

Eh! non...

SOPHIE.

Vous sentez qu'aujourd'hui
Je ne suis point du tout de l'avis de Terville;
Il se laisse égarer, je lui veux être utile.
Il faudra qu'il renonce à son aveuglement,
Ou... nous nous brouillerons... très-sérieusement.

(A Helvétius.)

Venez-vous?

TERVILLE, bas à Sophie.

Demeurez un seul instant, Sophie.

SOPHIE, bas à Terville.

Cela ne se peut pas.

TERVILLE, de même.

Oh! je vous en supplie.

SOPHIE, de même.

Je reviendrai; je veux vous gronder tout de bon.

HELVÉTIUS, à part.

Ils se parlent tout bas : Baudot avait raison.

SOPHIE, haut.

Bonjour, monsieur Terville.

TERVILLE.

Adieu, Mademoiselle.

SCÈNE XII.

TERVILLE seul.

Sophie est bien sévère; oui, mais elle est si belle!
J'aime ce financier; il n'est pas sans esprit.
Je ne suis pas d'accord de tout ce qu'il m'a dit.
Pour ce trait seulement, qu'il a raison peut-être
De trouver trop méchant, je le fais disparaître.
Voyons un peu... comment pourrai-je le changer?
Diantre!... j'entends quelqu'un qui vient me déranger.
Eh! c'est notre baron, si fier de sa noblesse,
Monsieur de Vasconcel!... Je m'enfuis et le laisse.

SCÈNE XIII.

TERVILLE, LE BARON DE VASCONCEL.

LE BARON.

Un mot, mon cher Albert. Fort aise de vous voir.
J'ai couru, je suis las; je vais d'abord m'asseoir.
Vous me le permettez, n'est-ce pas?

TERVILLE.

À votre aise.

LE BARON.

On ne trouve personne ici, par parenthèse.
L'antichambre est déserte, et je viens d'y passer
Sans y voir un laquais qui puisse m'annoncer.
Est-ce ainsi qu'on reçoit un homme de ma sorte?
Mais si j'entre au salon, que le diable m'emporte,
A moins qu'on ne m'annonce!

TERVILLE.

Oui, vous avez raison.
Pourtant à la campagne on fait moins de façon.

LE BARON.

Ah! c'est selon les gens. S'il faut ne vous rien taire,
Mon cher, j'ai dans la tête une fâcheuse affaire.
Croiriez-vous bien que moi, baron de Vasconcel,
J'éprouve en ce moment un embarras cruel,
Faute d'un peu d'argent? Je ne sais comment faire.

TERVILLE.

Un pareil embarras n'est que trop ordinaire.

LE BARON.

Que dites-vous, Monsieur? Le coup que je reçoi
Est affreux. Ces traits-là ne sont faits que pour moi.
Un maudit financier, à côté de ma terre,
Vient se placer exprès pour me faire la guerre!
C'est un homme de rien... Monsieur... Je ne sais plus
Comme on l'appelle... un nom en *us*... Helvétius...
Oui, c'est cela.

TERVILLE.

Comment? Helvétius?

LE BARON.

Lui-même.
Homme dur, insolent, d'une avarice extrême.

TERVILLE.

L'amour-propre, voilà son défaut principal.

LE BARON.

Vous le connaissez donc?

TERVILLE.

Il me fait bien du mal,
Et plus que vous, Baron, j'ai sujet de m'en plaindre.

LE BARON.

Comment cela?

TERVILLE.

Je suis forcé de me contraindre;
Je ne peux pas tout dire; apprenez seulement
Que je le hais aussi très-cordialement.
Je lui prépare un trait d'une juste vengeance,
Et qui fera du bruit.

LE BARON.

Fort bien; point d'indulgence
Pour ces petits seigneurs, pour tous ces enrichis.
Vous allez le plaider? c'est le goût du pays.

TERVILLE.

Fi donc! je lui décoche une bonne satire...

LE BARON.

Ah! des vers!

TERVILLE.

Que partout je compte faire lire.

LE BARON.

C'est contre Helvétius que vous faites ces vers?

TERVILLE.

Sans doute.

LE BARON.

Bon. Qu'ils soient en règle ou de travers,
Faites-les bien méchans, afin qu'il en enrage.
Si vous le tourmentez, vous aurez mon suffrage.

TERVILLE.

J'y ferai de mon mieux.

LE BARON.

Alors, comptez sur moi.
Vous pourrez en avoir un peu besoin.

TERVILLE.

Pourquoi?

LE BARON.

Vous savez, quand on veut se mêler de satire,

Les accidens fâcheux que parfois on s'attire ;
Si vous les éprouvez, je vous sers de vengeur.
Notre ennemi commun verra...

TERVILLE.

Je n'ai pas peur.
Adieu. Je veux finir mon ouvrage au plus vîte ;
Afin d'y travailler, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE XIV.

LE BARON DE VASCONCEL seul.

Et nous, tâchons d'entrer chez madame Rolland.
C'est une femme aimable et d'un cœur excellent ;
Elle est riche, d'ailleurs, et peut rendre service.
Essayons... Mais du sort j'admire l'injustice.
A qui va la fortune ?... Enfin ces gens de rien
A force de travail gagnent beaucoup de bien ;
Et moi, qui soutenant mon titre héréditaire,
Vis honorablement, noblement, sans rien faire,
Je ne m'enrichis point !... je suis toujours gêné !
Comme moi tout le monde en doit être étonné.
(Helvétius paraît.)
Quel est cet homme-là ? Je ne sais... mais je gage,
Rien qu'à le voir, que c'est quelqu'un de haut parage !
Il a vraiment grand air.

SCÈNE XV.

LE BARON, HELVÉTIUS.

HELVÉTIUS, en entrant.

Je reviens sur mes pas
(Voyant le Baron.)
Chercher mon jeune auteur. Je ne vous voyais pas;
Pardon, Monsieur.

LE BARON.

Monsieur, vous vous moquez, je pense;
Serviteur.

HELVÉTIUS.

Je vous fais aussi ma révérence.

LE BARON.

Vous êtes un ami de la maison, je crois?

HELVÉTIUS.

Mais oui, je pourrai bien y venir quelquefois.

LE BARON.

Nous n'avons pas encor l'honneur de nous connaître;
Mais nous ferons bientôt connaissance, peut-être.

HELVÉTIUS.

J'en serai très-flatté.

LE BARON.

Moi, je venais aussi
Voir madame Rolland.

HELVÉTIUS.

Elle n'est point ici,
Pour le moment.

LE BARON.

Tant pis. J'ai l'ame bien chagrine.
Tel que vous me voyez, Monsieur, on me ruine.
Je vous dis tout d'un coup ce que j'ai sur le cœur;
Car je lis dans vos yeux la bonté, la douceur;
Votre accueil prévenant m'a d'abord gagné l'ame;
Et d'ailleurs ma conduite est exempte de blâme.
Vous n'êtes point Mançeau?

HELVÉTIUS.

Je n'ai pas cet honneur.

LE BARON.

Vous ne savez donc pas qui je suis?

HELVÉTIUS.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Mon nom est, puisqu'il faut qu'ici je le décline,
Eustache-Inigo-Roch, Espagnol d'origine,
Baron de Vasconcel, Floncel, et d'autres lieux.
Nous remontons fort loin; on connaît mes aïeux.
Don Pedro Vasconcel, souche de ma famille,
En France fut conduit par Blanche de Castille,
Mère de Louis neuf; à ce prince il fut cher,
Et fit dans son vaisseau le trajet d'outre-mer.
Le roi gagna la peste étant à la croisade,
Mon aïeul eut l'honneur d'en être très-malade;
Il en revint pourtant. Or, après son départ,
Sa femme eut le malheur d'accoucher un peu tard;
Cela fit un procès; mais suivant la maxime:

Is pater est, le fils fut jugé légitime.
Ce fils vécut en prince, et laissa des enfans
Qui furent grands-baillis de la Flèche et du Mans.
Nous avions pour vassaux tout le haut et bas Maine.
Mais nous sommes déchus; il me reste un domaine
Que j'afferme assez bien, et qui peut tous les ans
Rapporter, frais déduits, quinze à seize cents francs.
J'ai trois fils, grands garçons, tous les trois au service,
Et qui me coûtent cher; j'ai ma fille Clarice
Qu'il faudrait marier; il ne lui manque rien,
Pour cela qu'une dot et qu'un mari.

HELVÉTIUS.

Fort bien.

LE BARON.

Il ne la faudrait pas beaucoup prier, je gage.
J'ai ma petite encore, une enfant en bas âge,
Qui jase!... de sa mère, en un mot, le bijou;
C'est ma dernière!... Aussi je l'aime, j'en suis fou!

HELVÉTIUS.

Avec tant de famille, on le conçoit sans peine,
Vous pouvez quelquefois vous trouver à la gêne?

LE BARON.

Oh! vraiment, on vivrait; on suffirait à tout;
Madame la baronne en viendrait bien à bout.
C'est pour l'économie une femme sublime;
Mais dans ce moment-ci, Monsieur, je suis victime
D'un ennemi qui veut me perdre, m'abîmer.
Je ne sais contre moi qui peut l'envenimer.

HELVÉTIUS.

Je vous plains. Mais, enfin, n'est-il point de remède?
Quel est cet ennemi qui si fort vous obsède ?

LE BARON.

Un fermier-général qu'on appelle, je croi,
Monsieur Helvétius.

HELVÉTIUS.

Plaît-il ? répétez-moi...
Monsieur ?...

LE BARON.

Helvétius, riche, millionnaire,
Du château de Voré nouveau propriétaire...

HELVÉTIUS.

Cela ne se peut pas.

LE BARON.

C'est lui, qui sans égard
Me fait poursuivre...

HELVÉTIUS.

Eh! mais...

LE BARON.

Je lui dois un champart,
Dix pistoles par an, redevance ancienne,
Dont ma terre est, dit-on, chargée envers la sienne;
Et que j'ai, par malheur, oublié de payer
Depuis quinze ans. Eh bien ! ce maudit financier
Veut exiger le tout; il a des gens d'affaires,
Qui, sous son nom, Monsieur, travaillent en corsaires.

Ils dévorent mon bien avec une fureur !
Je sais que de Mortagne un petit procureur
Voudrait, pour ses dépens, s'adjuger mon domaine.
Jugez, Monsieur, jugez de l'excès de ma peine.

HELVÉTIUS.

Vous avez eu raison de me la confier.
A la faire finir, je compte m'employer.

LE BARON.

Vous, Monsieur ?

HELVÉTIUS.

L'important, d'après ce que vous dites,
Ce serait de vous mettre à l'abri des poursuites ?

LE BARON.

Vraiment oui, c'est cela, vous l'entendez fort bien.

HELVÉTIUS.

Je veux m'en occuper, j'en cherche le moyen.

LE BARON.

O ciel ! que dites-vous ?.. Mais la chose est urgente;
Tandis que nous parlons ici, l'on instrumente.

HELVÉTIUS.

Baron, permettez-moi d'écrire là deux mots,
Qui vous procureront peut-être du repos.

(Il s'assied à une table, et se met à écrire.)

LE BARON, à part.

Je commence à le croire, à son air d'assurance ;
Sa douceur me pénètre et me rend l'espérance...
Comment ?... il se pourrait...Mais voyez quel bonheur !

Il faut que j'aie exprès rencontré ce seigneur...
Car c'en est un... Oh ! oui, peut-être quelque prince.

HELVÉTIUS, lui remettant un papier.

Tenez, tous les huissiers exploitant la province,
Vous laisseront tranquille avec cela, je crois.

LE BARON.

Quel est donc ce papier ? Ciel ! qu'est-ce que je vois ?
Une entière quittance ?

HELVÉTIUS.

Oui. Cela vous étonne ?
C'est votre créancier, Baron, qui vous la donne.

LE BARON.

Mon créancier ! Eh ! quoi ?... se peut-il ? vous seriez
Monsieur Helvétius, vous qui me poursuiviez ?

HELVÉTIUS.

J'ignorais tout-à-fait qu'on fît cette poursuite.
De votre vieille dette enfin vous voilà quitte ;
Et, quant à l'avenir, Baron, vous me paierez,
Mais toujours à votre aise, et quand vous le pourrez.

LE BARON.

Mais vous n'êtes donc pas un corsaire, un barbare ?
Pardon : tant de bonté me confond et m'égare...

HELVÉTIUS.

On vous a, sous mon nom, tourmenté, chagriné...

LE BARON.

Oh ! oui, sans contredit, et presque ruiné.

HELVÉTIUS.

Je suis riche : souffrez que je vous dédommage.
Vos trois fils au service ont besoin d'équipage.
Si vous m'aimez un peu, j'espère parvenir
A vous faire agréer de quoi les soutenir.

LE BARON.

C'est trop, mille fois trop.

HELVÉTIUS.

Quant à mademoiselle
Votre fille, tous deux employons-nous pour elle.
Une dot, un mari, voilà ce qu'il lui faut.
Trouvez-lui le mari, je trouverai la dot.

LE BARON.

Ah! vous êtes pour nous un ange tutélaire!
Si quelque malheureux songeait à vous déplaire,
Il me le paierait cher. Voici fort à propos
Le jeune Albert. Je vais lui conter en deux mots...

HELVÉTIUS.

Me nommer à présent serait me compromettre;
J'exige le secret.

LE BARON.

Il faut bien s'y soumettre,
Puisque vous l'ordonnez.

HELVÉTIUS.

Votre parole?

LE BARON.

Eh bien!
Je vous la donne.

HELVÉTIUS.

Allons, partez.

LE BARON.

Ne craignez rien.

SCÈNE XVI.

LE BARON, TERVILLE, HELVÉTIUS.

LE BARON.

Monsieur Albert, je n'ai que deux mots à vous dire :
Si contre Helvétius on fait une satire,
Des vers, vous m'entendez, dans mon juste courroux
Je vous déclare net que je m'en prends à vous.

TERVILLE.

Quoi ! vous qui m'exhortiez !...

LE BARON.

Des sottises pareilles
Méritent qu'à l'auteur on coupe les oreilles.

TERVILLE.

Mais, tantôt...

LE BARON.

Respectez monsieur Helvétius.
C'est un homme rempli de talens, de vertus.
A n'en parler qu'en bien c'est moi qui vous engage,
Et... je m'enfuis, de peur d'en dire davantage.
(A part.) (A Terville.)
Ma femme !... mes enfans !... Monsieur l'homme d'esprit,
Adieu ; retenez bien ce que je vous ai dit.

SCÈNE XVII.

TERVILLE, HELVÉTIUS.

TERVILLE.

Qu'a-t-il donc, ce baron ? Je ne puis le comprendre.

HELVÉTIUS.

Je ne me charge pas de vous le faire entendre.

TERVILLE.

Il me tient là, vraiment, les propos les plus fous.

HELVÉTIUS.

Laissons là le baron, et revenons à vous.
Avez-vous achevé votre épître ?

TERVILLE.

Au contraire ;
J'ai voulu travailler, et je n'ai pu rien faire.
Je me sens refroidi par vos réflexions.

HELVÉTIUS.

Ne doutez pas au moins de mes intentions.
Car vous m'intéressez, Terville, et je veux même
Que vous m'aimiez un jour.

TERVILLE.

Ah ! déjà je vous aime...
Mais comment ai-je pu mériter l'intérêt
Que vous me témoignez ?

HELVÉTIUS.

Cela, c'est mon secret.

Je vois que l'on vous trompe et que l'on vous égare ;
Je voudrais vous soustraire au sort qu'on vous prépare,
Vous éclairer, enfin... Voici quelqu'un, je croi,
Qui peut dans ce projet réussir mieux que moi.

SCÈNE XVIII.

SOPHIE, TERVILLE, HELVÉTIUS.

HELVÉTIUS.

Venez me seconder, venez, Mademoiselle;
J'allais faire à Terville une bonne querelle.

SOPHIE.

Et je viens justement dans le même dessein.
Tenez, je vous le dis, Terville, avec chagrin;
Pour la dernière fois j'en veux prendre la peine:
Si je ne réussis, si je ne vous ramène...

TERVILLE.

Ah! fort bien, nos débats qui vont recommencer!
Au titre d'écrivain il me faut renoncer?

SOPHIE.

Quand je vous ai connu dans un tems plus prospère,
A Reims, quand vous veniez, en ami, voir mon père,
Vous n'étiez point auteur, vous n'étiez point savant,
Et, sans chercher l'esprit, vous le trouviez souvent.

TERVILLE.

Et vous, Monsieur, parlez, veuillez être sincère:
Vous ne me croyez pas le talent nécessaire?

HELVÉTIUS.

Vous en aviez beaucoup pour votre ancien emploi.

TERVILLE.

Vous voulez que j'y rentre ? allons, dites-le moi.

HELVÉTIUS.

Ce serait mon avis.

SOPHIE.

Décidez-vous.

TERVILLE.

Sophie,

Ah! pour vous il n'est rien que je ne sacrifie.

SOPHIE.

Prenez-y garde, au moins. Si j'allais exiger ?....

TERVILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

SOPHIE.

Je vais vous affliger.

TERVILLE.

Non, non, ne craignez rien... J'eus quelques torts peut-être.

SOPHIE.

Oh! oui.

TERVILLE.

Déjà Monsieur me les a fait connaître.

SOPHIE.

Effacez-les. Allons, un effort généreux.

TERVILLE.

Quoi ?

SOPHIE.

Devinez vous-même ici ce que je veux.

TERVILLE, *tirant sa satire de sa poche.*

Je vous entends... Eh bien !... la voilà, ma satire.

SOPHIE.

Allons, courage !

TERVILLE.

Allons, c'est fait : je la déchire.

SOPHIE.

Que ce soit la dernière, et contre Helvétius
Sur-tout.

TERVILLE.

Adieu les vers ; non, je n'en ferai plus.

HELVÉTIUS.

Si, si, vous en ferez, mon cher, pour votre femme,
Et qui seront toujours excellens. Je réclame
Votre avis, à mon tour, sur cet ouvrage-ci.

(Il lui donne un papier.)

TERVILLE.

Qu'est-ce donc ?

HELVÉTIUS.

Dites-moi si j'ai bien réussi.
Ce n'est que de la prose.

TERVILLE, *lisant.*

Ah! que vois-je? Une place
Qu'on me donne à Paris? Ah! Monsieur, quelle grâce!

SCÈNE XIX.

MME ROLLAND, SOPHIE, TERVILLE, HELVÉTIUS, BAUDOT.

Mme ROLLAND.

Eh bien! notre jeune homme est-il persuadé?
A vos sages conseils a-t-il enfin cédé?

HELVÉTIUS.

Voulez-vous pour toujours le rendre à la sagesse?
Qu'il devienne l'époux de votre aimable nièce.

Mme ROLLAND, à Sophie.

Qu'en dis-tu, mon enfant? n'en es-tu pas d'accord?

HELVÉTIUS.

Par une place utile on assure son sort.

BAUDOT.

Par exemple, on le place et même on le marie!
C'est trop fort; finissons cette plaisanterie....

HELVÉTIUS.

Rien n'est plus sérieux.

BAUDOT.

Allons donc, vous riez.

HELVÉTIUS.

Point du tout.

BAUDOT.

Comme nous, vous le mystifiez.

TERVILLE.

Eh! mais, ce n'est pas moi que ce discours regarde?
On ne me raille point?

BAUDOT.

Non, vraiment; on n'a garde.
Pauvre garçon!

TERVILLE.

Comment?

BAUDOT.

Votre proscription,
Vos dangers, ne sont pas de pure invention?
Et ce duel encor qu'avec tant de courage
Vous avez accepté, vous y croyez, je gage?
L'adversaire est mon fils: c'est Saint-Edme; entre nous,
Il était peu d'humeur de se battre avec vous.
Très-enchanté d'ailleurs du bien qui vous arrive.
Vous avez exercé notre imaginative.

TERVILLE.

Ah! je suis trop heureux pour me mettre en courroux.

HELVÉTIUS.

Maintenant, mes amis, je prends congé de vous,
Et je pars.

Mme ROLLAND.

Quoi! sitôt? vous arrivez à peine.

HELVÉTIUS.

J'ai des raisons; je songe... une affaire soudaine...

TERVILLE.

Mais que je sache au moins quel est le digne ami...

HELVÉTIUS.

On vous dira mon nom quand je serai parti.

TERVILLE.

Vous, à qui nous devons tant de reconnaissance...

HELVÉTIUS.

Adieu.

SOPHIE.

Nous tenons tout de votre bienfaisance;
Mais nommez-vous du moins et daignez contenter
Notre désir...

SCÈNE XX.

Mme ROLLAND, SOPHIE, HELVÉTIUS, TERVILLE, LE BARON DE VASCONCEL, SES DEUX FILLES, BAUDOT.

LE BARON, *conduisant ses filles par la main.*

Monsieur, je viens vous présenter
Mes filles... Je voulais vous amener leur mère...
Mais qu'est-ce ? j'interromps. Vous pardonnez, j'espère ?
Tenez, je vois à l'air de ces jeunes gens-là
Qu'il fait encor du bien.

BAUDOT.

Il ne fait que cela.

CLARICE, *fille aînée du Baron.*

Nous vous obéissons, bienfaiteur respectable ;
Nous ne prononçons point votre nom honorable ;

Mais il est dans nos cœurs; il n'en sortira plus.

LA PETITE FILLE, avec une vivacité d'enfant.

Je le sais bien, moi : c'est monsieur Helvétius.

TERVILLE.

Monsieur Helvétius!.. Quoi! c'est?..

BAUDOT.

Oui, c'est lui-même.

Comprenez-vous enfin votre folie extrême?

TERVILLE.

Qu'ai-je fait? Ah! Monsieur! je veux à vos genoux
Expier tous mes torts...

HELVÉTIUS, le retenant.

Mon ami, levez-vous.

Je ne me souviens plus d'une offense légère.
Trop heureux de vous rendre à votre caractère,
Et de vous voir enfin, loin d'un funeste écueil,
Préservé par l'amour des fautes de l'orgueil!

TERVILLE.

O Dieu! par des bienfaits se venger d'un outrage!

BAUDOT.

C'est ce qu'il faut nommer : LA VENGEANCE D'UN SAGE.

FIN.

LA SUITE
DU MENTEUR,

COMEDIE EN CINQ ACTES, ET EN VERS,

DE PIERRE CORNEILLE,

AVEC DES CHANGEMENS ET ADDITIONS CONSIDÉRABLES,

ET UN PROLOGUE;

Représentée pour la première fois, en quatre actes, sur le théâtre de Louvois, le 16 avril 1803;

Et reprise, en cinq actes, au théâtre Français, le 29 octobre 1808.

PRÉFACE.

1808.

On renvoie souvent les auteurs comiques de nos jours à Molière, à Regnard, et on leur reproche de s'éloigner de cet ancien genre de comédie où dominaient le ridicule et la gaîté; on regrette le bon tems où notre muse comique, plus libre dans ses manières, moins recherchée dans son langage, pouvait risquer avec succès une scène bouffonne, une plaisanterie libre et même indécente, un proverbe populaire, une expression triviale. Une partie de ces plaintes peuvent paraître fondées; mais est-il bien juste de s'en prendre, des changemens que notre comédie a éprouvés, aux auteurs seuls, à tous les auteurs, et même à ceux d'entre eux qui regrettent le plus la gaîté ancienne, et qui ont fait le plus d'efforts pour la conserver? Ne serait-ce pas aussi le public qu'il faudrait accuser d'être devenu trop délicat sur les inventions comiques, trop chatouilleux sur les

bienséances, trop pointilleux sur les mots? A voir la manière dont les comédies nouvelles sont écoutées au théâtre Français, il semble que les spectateurs s'y tiennent en garde contre la surprise du plaisir qu'ils pourraient avoir; il semble qu'ils ne veuillent permettre à l'auteur de les faire rire qu'avec mesure et dignité.

Les pièces de Regnard sont justement louées par les connaisseurs, mais elles sont négligées par les acteurs, et à peu près abandonnées par le public. Quant aux admirables ouvrages de Molière, il n'en est plus qu'un petit nombre qui soient suivis; encore ne va-t-on les voir que lorsqu'ils sont joués par les meilleurs acteurs; et, pour le dire en passant, la foule des spectateurs s'occupe beaucoup plus aujourd'hui de la manière dont une pièce est représentée que de la pièce même. Cette disposition de la plus grande partie du public est très-peu encourageante pour les auteurs, et, par conséquent, très-peu favorable à l'art dramatique.

On ne donne presque plus une seule des petites pièces de Dancourt, de Legrand, etc., toutes comiques qu'elles sont, et précisément parce qu'étant comiques elles paraîtraient à beaucoup de spectateurs au-dessous de la di-

gnité du théâtre Français. Mais la dignité amène la gravité avec elle, et tue la gaîté et le rire.

Oserai-je dire tout ce que je pense? C'est qu'à moins de grands changemens, beaucoup de pièces de Molière, de Regnard et de leurs contemporains seraient refusées par les comédiens, ou n'obtiendraient pas l'approbation des censeurs de police, ou enfin seraient mal accueillies, et tomberaient peut-être à la première représentation.

Je prends pour exemple *Amphytrion;* si cette charmante comédie existait dans le portefeuille d'un auteur vivant, pourrait-elle jamais en sortir pour paraître sur la scène? et si elle venait à être représentée, quel scandale! que de complaintes sur les mœurs outragées, sur les affronts faits au respectable chef des Thébains, sur le triste rôle qu'on lui fait jouer! Que serait-ce de *la Femme juge et partie,* de *Georges Dandin*, de *Pourceaugnac*, de *l'Avocat Patelin*, de *l'Ecole des Femmes*, de *l'Ecole des Maris*, du *Légataire Universel*, etc.? Que de critiques sur les invraisemblances, sur les inconvenances! Souffrirait-on les confidences qui se font dans la rue ou sur une place publique, *Arnolphe* y amenant *Agnès* pour la ser-

monner, et le juge *Bartholin* venant y tenir audience? Que dirait-on des entrées et des sorties sans motifs, et des dénouemens qui se font par la substitution d'un papier à un autre, par la surprise d'une signature? etc. Tout cela n'engage à rien, si ce n'est devant un notaire de comédie; ces dénouemens postiches ne satisferaient point nos spectateurs, devenus plus difficiles sur la vérité de l'action, comme sur toutes les autres parties de l'art.

Combien de situations fort gaies seraient réprouvées comme indécentes ou immorales! combien de vers comiques et de traits saillans seraient accusés de bouffonnerie, de trivialité! combien d'expressions tantôt simples et vraies, tantôt originales et plaisantes, seraient renvoyées aux tréteaux de la parade!

Il est heureux pour ces grands hommes et pour nous qu'ils soient venus dans un tems où ils ont pu faire les comédies qu'ils nous ont laissées.

Mais on va voir ces pièces, me dira-t-on, on y rit, on s'y amuse, on les trouve excellentes...... Oui; mais elles ont pour elles la possession; elles ont les noms de leurs auteurs, la longue habitude de l'admiration et de la louange qui

leur ont été tant de fois prodiguées; et l'on n'en sifflerait pas moins dans la pièce nouvelle d'un auteur vivant telle situation, tel vers, telle plaisanterie qu'on applaudit et qu'on a raison d'applaudir dans ces vieux chefs-d'œuvre.

Pourquoi le goût du public n'est-il plus ce qu'il était il y a un siècle ou un demi-siècle seulement?

Cette question est très-complexe; une seule solution n'y suffirait pas; on trouverait, en y réfléchissant, que cet effet est produit par une réunion de beaucoup de causes différentes.

Chez toutes les nations, les lettres et les arts ont eu leurs périodes de progrès, de force, de décadence. Considérer leur marche, montrer ce qu'elle a eu de naturel et de nécessaire, faire voir en quoi elle a suivi l'impulsion de certaines circonstances favorables ou contraires, serait le sujet d'une dissertation et même d'un long ouvrage; ce n'en est point ici la place : bornons-nous à quelques réflexions.

L'esprit de chaque siècle influe sur les arts, et en particulier sur l'art dramatique; comme il lui est essentiel de plaire aux spectateurs, il faut bien qu'il se conforme à leur goût; et, par conséquent, il faut qu'il suive les variations

successives de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs opinions, de leur langage.

Dans le quatorzième siècle, à nos aïeux ignorans et dévots, il a bien fallu *les Mystères de la Passion, la Vie et les Miracles de Ste Barbe*, etc.

Au seizième, lorsque l'érudition était révérée, lorsqu'on s'occupait avec ardeur d'étudier, de commenter les anciens, Jodelle, Grévin, La Péruse, Garnier, imitèrent ou crurent imiter les tragédies grecques et latines.

Par ces essais, tout informes qu'ils furent, le goût se développa; en même tems on acquérait des connaissances nouvelles; les mœurs devenaient plus polies; tous les arts étaient plus cultivés; la langue s'épura, s'ennoblit, et Corneille parut.

Tout le monde sait de quel éclat littéraire a brillé notre dix-septième siècle, quels beaux ouvrages dramatiques il nous en est resté; mais comme le siècle qui suit ne peut pas refaire ce qu'a fait le siècle précédent, comme tout marche, les institutions, les lois, les arts, les esprits, les imaginations et le goût, on cherche à s'ouvrir de nouvelles routes; et c'est ce qu'a fait Voltaire avec tant de succès dans le dix-huitième siècle.

La Métromanie, *le Philosophe marié*, *le Méchant*, etc., s'écartent beaucoup de la manière et du style de Molière ; ce sont pourtant des ouvrages d'un grand mérite. La comédie doit éprouver, par l'effet du tems, plus de variations que la tragédie ; car la comédie doit être un tableau fidèle de la société ; or la société change ; et le tableau, pour être toujours ressemblant, doit changer comme le modèle.

L'homme est naturellement variable, mobile, amoureux de la nouveauté. Cette instabilité est, dit-on, plus grande chez nous autres Français que chez toute autre nation ; aussi l'empire de la mode s'étend-il, parmi nous, sur les arts, et jusque sur les sciences : il n'est pas étonnant que le théâtre y soit soumis.

Vient-il à paraître une comédie dont le fond ou les détails aient quelque chose de neuf, d'extraordinaire ; si elle obtient du succès, elle produit aussitôt des imitations plus ou moins heureuses. L'art quelquefois en profite ; il y perd quelquefois.

Les comédiens, qui sont les maîtres d'offrir au public les pièces qu'il leur plaît, ont par cela même une grande influence sur la marche de l'art comique, puisqu'il dépend à peu près

d'eux de donner de la vogue à tel genre de comédie par préférence à tel autre.

Ce n'est pas que je pense qu'il faille restreindre les auteurs et le théâtre à un seul genre, tellement que toutes les pièces finissent par se ressembler. Au contraire, la variété serait avantageuse; l'art en serait agrandi et enrichi; il ne faudrait exclure que le faux, l'immoral et l'ennuyeux.

Mais on doit préférer, dans chaque art, le genre le plus analogue aux moyens et au but de l'art même. Ainsi, dans la comédie, dont le but est de corriger les vices et les défauts par le ridicule, nul doute que ce ne soit aux pièces du genre devenu ancien pour nous, aux pièces *comiques*, en un mot, qu'on ne doive donner la préférence.

C'est à ce genre que nous ont ramenés quelques auteurs de la fin du dix-huitième siècle. On ne peut nier que depuis trente ans environ, je veux dire depuis les pièces de Collin-d'Harleville et de Fabre d'Eglantine, il n'y ait eu un retour vers la bonne comédie; il suffit de remarquer un fait décisif et bien facile à vérifier: c'est que depuis *l'Inconstant* (1786) on peut citer plus de bonnes comédies, j'entends de

comédies dans le bon genre et qui aient eu du succès, qu'on n'en pourrait trouver dans les quarante années précédentes, c'est-à-dire depuis *le Méchant*, joué en 1747.

Mais on doit convenir en même tems que ce bon genre n'est pas le plus cultivé, qu'il faut même du courage à un auteur pour s'y dévouer, puisqu'il n'est favorisé ni par des représentations fréquentes et soignées, ni par l'affluence et les applaudissemens du public.

C'est mon goût de préférence pour la vieille et franche comédie, pour la comédie *comique*, qui m'a porté à faire un essai dans ce genre, en cherchant à rajeunir une pièce de l'illustre père de notre théâtre.

J'avouerai encore franchement que j'ai voulu faire une étude. Je travaillais sur un plan et sur des vers de Corneille, et avec les conseils de Voltaire, qui a loué beaucoup (et trop peut-être) *la Suite du Menteur*. Le fond de cette comédie avait quelque chose de noble et d'intéressant plutôt que de gai et de risible; mais j'espérais profiter de cet intérêt même, qui me paraissait rapprocher la pièce du goût actuel. Il y avait dans l'ouvrage original des détails plaisans; le style en était plein d'éclat et de verve,

sans cesser, presque partout, d'être naturel. Je me proposais d'étudier et d'imiter cette manière, qui est la bonne; et, me mettant à l'abri derrière un grand nom, j'espérais risquer avec quelque succès des plaisanteries et des expressions sur lesquelles les spectateurs se rendraient moins difficiles, lorsqu'ils les croiraient de Corneille lui-même.

C'était un travail assez ingrat, et que j'ai fait cependant avec un grand plaisir. J'étais charmé d'écrire dans cette langue aujourd'hui vieillie, mais dont le caractère plus naïf, plus original, servait mieux le génie comique; et, s'il faut que je l'avoue, ça été une facilité pour moi d'avoir à me rapprocher de ce style de la vieille comédie. J'ai compris qu'il y a eu un tems où l'on devait faire mieux qu'aujourd'hui, et avec moins de peine.

Je donnai *la Suite du Menteur* au théâtre de Louvois, alors dirigé par mon ami, M. Picard. J'avais conservé au *Menteur* le caractère noble et sérieux que Corneille lui a donné dans cette *Suite,* et j'avais réduit la pièce en quatre actes.

Elle fut accueillie assez favorablement, et resta au répertoire de ce théâtre; mais en la

revoyant, plusieurs années après la première représentation, je crus m'apercevoir que je pourrais mieux faire. A force d'y penser, je trouvai un nouveau fonds d'intrigue propre à fournir cinq actes, et je me décidai à recommencer mon travail.

L'objection la plus grave qu'on eût faite contre la pièce de Corneille, portait sur le changement de caractère du héros, devenu, dans cette *Suite*, plus grave et plus noble, mais moins vif et moins gai qu'il ne l'est dans *le Menteur*. Ce grand poète avait senti lui-même la force de cette objection; il avait déclaré franchement que son Dorante, *avec ses mauvaises habitudes, avait perdu presque toutes ses grâces, et qu'il avait quitté la meilleure part de ses agrémens, lorsqu'il avait voulu se corriger de ses défauts.*

Je me suis appliqué, en refaisant la pièce pour la seconde fois, à rendre au principal personnage *ses mauvaises habitudes et ses grâces, ses agrémens et ses défauts.* Il est à présent, dans cette comédie, aussi hardi menteur que dans *le Menteur* même. Il n'a pas tenu à ma volonté qu'il ne fût aussi inventif, aussi adroit, et surtout aussi gai. La nouvelle intrigue que j'ai ima-

ginée le force à déployer les ressources de son génie, et je l'ai mis en situation de s'écrier :

Ah! l'on me tend un piége! il faut m'en garantir,
Et je vais retrouver mon talent de mentir.

Il ment en effet contre l'évidence même; et cependant il s'en tire heureusement et en homme d'esprit.

Le rôle de Mélisse avait eu sa part dans la critique. On avait trouvé qu'elle s'enflammait un peu vîte pour Dorante, avant de le connaître; que les démarches qu'elle faisait en sa faveur étaient peu mesurées, et qu'en tout sa conduite était d'une femme *plus que coquette*..... Ce jugement était sévère. Il est vrai que dans la pièce de Corneille, Mélisse écrit à Dorante, *qu'en le voyant passer sous sa fenêtre, elle l'a trouvé de si bonne mine, que son cœur est allé en prison avec lui, et n'en veut point sortir tant qu'il y sera.* Ces expressions sont vives de la part d'une femme qui écrit à un inconnu; mais Mélisse sait déjà que Dorante a été arrêté à la place de Cléandre, son frère : c'est par l'ordre de ce frère qu'elle écrit au prisonnier, et qu'elle lui envoie des secours.

L'amour naît chez elle de la reconnais-

sance : Dorante s'est sacrifié lui-même ; et, par un trait de générosité rare, il a mieux aimé rester en prison que de dénoncer Cléandre. Est-il étonnant que Mélisse devienne sensible pour un jeune homme aimable, malheureux, injustement emprisonné, et dont la magnanimité lui sauve un frère qui ne manque pas de louer avec effusion, devant elle, son noble libérateur?

Ajoutez à cela les ordres du ciel, les coups de *sympathie*, dont les amans se plaisent à reconnaître le pouvoir. Corneille y croyait sans doute; car il a plus d'une fois reproduit cette idée, qui lui a toujours inspiré des vers remarquables ; on connaît ceux de *Rodogune :*

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies, etc.

Il a fait dire à Mélisse, sur le même sujet, une tirade charmante, pleine de feu, de grâce et de délicatesse :

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre, etc.*

« Ce petit morceau, dit Voltaire, a toujours passé pour achevé, et il est resté dans la mémoire des connaisseurs. »

J'ai fait dans le rôle de Mélisse plusieurs

* J'ai eu soin de conserver cette tirade, et l'ai placée au cinquième acte, scène première.

changemens importans, afin que sa conduite n'eût plus rien qui pût choquer les partisans les plus rigoureux des bienséances. D'abord je lui ai fait écrire à Dorante une lettre d'un style plus réservé ; ensuite j'ai tâché de graduer, avec le plus d'art qu'il m'a été possible, les progrès de son inclination pour Dorante. Il me semble que le moraliste le plus sévère doit actuellement l'absoudre de précipitation ; et Dieu garde de mal les femmes de bien qui ont aimé tout aussi promptement qu'elle, sans en avoir la moitié autant de bonnes raisons!

Il est vrai que le mariage suit d'un peu près la naissance de cette inclination ; mais ce sont là de ces petites invraisemblances de convention au théâtre. C'est ce qui arrive dans beaucoup de comédies, et dans *le Menteur* même, où Dorante obtient la main de Lucrèce le soir du jour où il l'a vue pour la première fois.

Il est vrai encore qu'il y a dans la pièce quelque chose de romanesque, et qu'elle se ressent de son origine espagnole. *Amar senza saber aquien* (*Aimer sans savoir qui*), tel est le titre que lui a donné son premier auteur, Lopez de Vega. J'ai tâché de ramener ce romanesque au vraisemblable ; mais il me semble

qu'en le supprimant tout-à-fait j'aurais fait perdre à la pièce quelques agrémens : ce qui est extraordinaire, vague, mystérieux, en devient par cela même plus piquant, excite plus de curiosité et d'intérêt.

J'ai profité, pour mes changemens, de l'examen que Corneille a fait de sa *Suite du Menteur,* du commentaire de Voltaire sur cette pièce, et de la critique que j'en ai trouvée dans les *Annales poétiques* (tome XX, art. *P. Corneille*). J'ai tâché, à l'aide de ces lumières, de distinguer les beautés des défauts, de ne pas perdre les unes, et de faire disparaître les autres, autant que je l'ai pu. Aussi ma pièce est-elle très-différente de celle de Corneille, dont je n'ai conservé que le premier acte, en y faisant des changemens; j'en ai gardé aussi plusieurs scènes détachées et des vers épars.

Si quelques littérateurs, quelques amateurs de la vieille comédie, à leurs momens perdus, veulent se donner la peine de lire ma pièce, celle de Corneille à la main, ils pourront apprécier mon travail.

Je puis me rendre au moins cette justice, que je n'y ai épargné ni la peine ni les soins. J'ai refait cette pièce deux fois, à cinq années

l'une de l'autre ; je l'ai beaucoup travaillée, car j'ai pour principe qu'un auteur doit assez respecter le public pour ne jamais faire paraître un ouvrage que lorsqu'il a la conscience d'y avoir employé toutes ses forces, et de l'avoir amené au degré de mérite que son talent lui permet d'atteindre.

Quoique le premier et le plus éclatant succès d'une pièce de théâtre soit celui des représentations, cependant celui de la lecture est aussi de quelque prix. Il est moins dépendant des circonstances, et ne peut naître que du mérite seul de l'ouvrage ; aussi est-il plus réel, plus solide ; et, en définitif, c'est le seul qui demeure. Puissé-je l'obtenir !

Addition à la préface de la SUITE DU MENTEUR.

1817.

Cette pièce, qui avait réussi sur le théâtre de Louvois, n'a pas obtenu un grand succès quand on l'a jouée à la Comédie française. Elle n'a eu que sept représentations.

Le prologue fut fort applaudi, les deux ou trois fois qu'on le donna.

Le public du théâtre Français me parut juger la pièce comme si elle eût été nouvelle,

et ne point vouloir se transporter, par la pensée, au tems où elle avait été composée pour la première fois. Si jamais on la reprend, il sera convenable que le valet Cliton endosse la même casaque dont il est revêtu dans *le Menteur*. Ce sera un moyen de plus de rappeler continuellement aux spectateurs qu'on leur représente une pièce du genre de la *vieille comédie*.

J'en reviens à ce que j'ai déjà dit. On vante avec raison les chefs-d'œuvre de nos maîtres. Si ces chefs-d'œuvre paraissaient aujourd'hui pour la première fois, réussiraient-ils ? Dans la comédie du *Menteur*, de Corneille, la verve et la gaîté du dialogue feraient-elles passer sur la faiblesse et la froideur de l'intrigue? On se montre, à présent, moins enthousiaste des beautés d'un ouvrage de théâtre, et moins indulgent pour les défauts; c'est une suite nécessaire des connaissances plus répandues de la théorie de l'art; c'est aussi un signe et une cause de sa décadence.

J'avais espéré de faire une chose utile à cet art que j'aime, en reproduisant sur la scène une pièce du genre ancien. Si ce genre reprenait faveur quelque jour, peut-être alors s'aviserait-on de remettre au théâtre *la Suite du Menteur*.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.
LE SEMAINIER DE LA COMÉDIE.

La scène est sur le théâtre.

PROLOGUE

DE

LA SUITE DU MENTEUR.

Le théâtre est en désordre; les décorations ne sont point placées, etc.

LE SEMAINIER de la Comédie, L'AUTEUR de la pièce.

LE SEMAINIER, *parlant à la coulisse.*

Eh bien! Messieurs, voyons; commençons-nous bientôt?

L'AUTEUR, *entrant par un autre côté.*

Monsieur le Semainier, que je vous dise un mot.

LE SEMAINIER, *de même.*

Il faut que tous les jours quelqu'un se fasse attendre!

L'AUTEUR.

Monsieur, me ferez-vous le plaisir de m'entendre?

LE SEMAINIER.

Nous allons commencer; je n'ai guère le tems...

L'AUTEUR.

Je ne vous retiendrai, Monsieur, que peu d'instans.
D'être connu de vous je n'ai pas l'avantage;
Mais un pressant motif à vous voir m'encourage.
Exprès je suis parti ce matin de Nemours;

Je n'ai fait que dîner à l'auberge, et j'accours;
J'ai pris tout simplement mon billet à la porte:
Vous ne devinez pas ce que je vous apporte?

LE SEMAINIER.

Eh! mais, pardonnez-moi; je le soupçonne un peu.
N'êtes-vous point auteur?

L'AUTEUR.

Je vous en fais l'aveu.

LE SEMAINIER.

Je conçois maintenant le motif qui vous presse;
Vous voulez nous donner une nouvelle pièce?

L'AUTEUR.

Nouvelle? non.

LE SEMAINIER.

Comment?

L'AUTEUR.

Je m'expliquerai mieux.
Mais convenez d'abord qu'en ce tems périlleux
D'un auteur débutant la tâche est difficile.
Sous ses pas le théâtre est glissant et mobile.
Les censeurs sont malins; on tremble devant eux;
La chute est effrayante et le succès douteux.

LE SEMAINIER.

Mais en pareille affaire est-ce ainsi qu'on débute?
Sur un théâtre, ô ciel! venir parler de chute!
Un jour de nouveauté! c'est pour porter malheur!
Ah! changeons d'entretien; car vous me feriez peur.

L'AUTEUR.

Eh bien! parlons plutôt des vieux et bons ouvrages;

De tous les connaisseurs ils fixent les suffrages;
On les vante sans cesse; on les loue avec feu;
Mais quant à la recette, ils produisent fort peu.

LE SEMAINIER.

Pour moi, j'aime toujours la vieille comédie.

L'AUTEUR.

C'est elle aussi que j'aime, elle que j'étudie.
Si je n'y puis atteindre, heureux d'en approcher!

LE SEMAINIER.

C'est là le vrai chemin; suivez-le sans broncher.
La bonne comédie est celle qui fait rire.

L'AUTEUR.

Ce que je pense, j'aime à vous l'entendre dire.
Enfin, pour mon début, novice dans cet art,
D'un essai singulier je tente le hasard;
Une pièce à-la-fois ancienne et nouvelle,
Qu'en pensez-vous, Monsieur? quel succès aurait-elle?

LE SEMAINIER.

Vraiment!.. je n'en sais rien. Après tout, c'est selon.
Vieux ou nouveau, pourvu que l'ouvrage soit bon,
La date n'y fait rien.

L'AUTEUR.

Chez un poète illustre,
De qui notre théâtre obtint son premier lustre,
J'ai fait choix d'un ouvrage à peu près dans l'oubli,
Et négligé depuis plus d'un siècle et demi.
En le retravaillant, j'ai cru qu'il pourrait plaire.
Souris à cet essai, peut-être téméraire,

O Corneille ! ô grand homme ! ô toi dont les travaux
Ouvrirent aux talens des chemins tout nouveaux,
Toi qui, dans ce bel art, fus notre premier maître,
Toi qui créas Racine, et Molière peut-être !

LE SEMAINIER.

Ah ! c'est donc de Corneille ?

L'AUTEUR.

Eh ! oui, précisément.
De plus, Monsieur, j'avais Voltaire pour garant,
Qui, dans son commentaire, a loué cet ouvrage ;
On peut bien s'appuyer, je crois, d'un tel suffrage ;
Il conseille de faire enfin ce que j'ai fait.
Croyez-vous qu'on me blâme ?

LE SEMAINIER.

Et de quoi, s'il vous plaît ?
De vouloir, en risquant une épreuve pareille,
Rendre une comédie à la scène, à Corneille,
Reproduire au public un trésor ignoré,
Qui, sans vous, pour jamais demeurait enterré ?
D'un champ abandonné c'est faire un champ fertile ;
Puissiez-vous réussir dans ce projet utile !
Et puisse-t-il avoir plus d'un imitateur !
Mais la pièce, enfin, c'est ?

L'AUTEUR.

La Suite du Menteur.

LE SEMAINIER.

La Suite du Menteur, dites-vous ?

L'AUTEUR.

Elle-même.

LE SEMAINIER.

Mais comment se fait-il ?.. pour moi c'est un problême..

L'AUTEUR.

Qu'est-ce donc ? qu'avez vous ? vous paraissez surpris ?..

LE SEMAINIER.

Sans doute.

L'AUTEUR.

On m'a conté qu'à présent, à Paris,
Plusieurs de nos auteurs, cotisant leurs génies,
Font en société jusqu'à des tragédies.
Pour moi, voulant comme eux travailler de moitié,
J'ai commencé par prendre un bon associé;
Corneille à mon désir n'eût pas souscrit peut-être;
Mais de s'y refuser il n'était pas le maître.

LE SEMAINIER.

C'est juste.

L'AUTEUR.

En tout ceci, je vous le dis tout bas,
J'ai mis beaucoup du mien, ne me trahissez pas;
Car j'atteindrais le but, et j'aurais fait merveille,
Si l'on pouvait penser que tout est de Corneille.

LE SEMAINIER.

Vous seriez fort heureux. Mais sachons si je pui...
Vous n'avez donc pas vu notre affiche aujourd'hui ?

L'AUTEUR.

Non, ma foi; je n'avais que mon affaire en tête,
Et suis vîte accouru vous offrir ma requête.

LE SEMAINIER.

Pouvez-vous me montrer la pièce ?

L'AUTEUR.

Oui, la voilà.

LE SEMAINIER, parcourant le manuscrit.

Permettez-vous?... Eh! mais, oui, vraiment; c'est cela.
N'en avez-vous donné de copie à personne?

L'AUTEUR.

Si fait, à mon voisin, avec qui je raisonne;
Un marchand de Nemours, qui dut vous l'apporter.

LE SEMAINIER.

Ah! fort bien.

L'AUTEUR.

J'avais cru sur lui pouvoir compter;
Il venait à Paris, ayant plus d'une affaire;
Pour la mienne, il prétend qu'il eut soin de la faire...

LE SEMAINIER.

Nous avons votre pièce.

L'AUTEUR, avec vivacité.

Oui?

LE SEMAINIER.

Rien n'est plus certain.
Depuis cinq à six mois.

L'AUTEUR.

Quel sera son destin?
La jouera-t-on?

LE SEMAINIER.

Sans doute.

L'AUTEUR, avec joie.

Ah!.. Mais quand?

LE SEMAINIER, froidement.

Tout à l'heure.

L'AUTEUR.

Votre plaisanterie est on ne peut meilleure.

LE SEMAINIER.

Je ne plaisante point, et vous allez le voir.
Pour la première fois nous la donnons ce soir.
Voyez; la nouveauté nous amène du monde.
Je souhaite à vos vœux que le succès réponde.

L'AUTEUR.

Ma foi! c'est un plaisir d'avoir affaire à vous.
Ah! que n'ai-je un moment pour écrire chez nous,
A mon frère l'abbé, qui me raille sans cesse,
Et qui dit que jamais on ne jouera ma pièce!

LE SEMAINIER.

Au lieu d'écrire avant, vous écrirez après.

L'AUTEUR.

Il le faut bien. Monsieur, aurons-nous du succès?

LE SEMAINIER.

On sait cela, Monsieur, quand la pièce est finie.

(A l'orchestre.)

Messieurs, voulez-vous bien jouer la symphonie?
Moi, je cours m'habiller. Nous serons bientôt prêts.
Et toi, Corneille, et toi, sauve-nous des sifflets!

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

DORANTE, le menteur.
MÉLISSE, jeune veuve, sœur de Cléandre.
CLÉANDRE.
LUCRÈCE, amie de Mélisse.
ARISTE, ami de Dorante.
CLITON, valet de Dorante.
LISE, suivante de Mélisse.
UN PRÉVOT DE MARÉCHAUSSÉE.
DEUX GARDES DE MARÉCHAUSSÉE. } Personnages muets.
UN GEOLIER. }

La scène est à Lyon.

LA SUITE
DU MENTEUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène est dans une prison; le geolier ouvre la porte à Cliton, et lui montre Dorante, qui écrit.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Ah ! Monsieur, c'est donc vous !

DORANTE.

Cliton, je te revoi !

CLITON.

Quoi ! je vous trouve ici ! Me direz-vous pourquoi ?
Quel crime, quelle affaire, ou quelle raillerie
Des prisons de Lyon fait votre hôtellerie ?

DORANTE.

Tu le sauras bientôt; mais qui t'amène ici ?

CLITON.

Le soin de vous chercher.

DORANTE.

J'aime à le croire ainsi ;
Et, bien qu'après deux ans ton devoir t'en avise,
Ta rencontre me plaît ; j'en aime la surprise ;
Ce devoir, quoique tard, s'est enfin éveillé.

CLITON.

Et qui savait, Monsieur, où vous étiez allé ?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'alégresse,
Qu'impatiens désirs de posséder Lucrèce ;
Le contrat était fait, les accords publiés,
Le festin commandé, les parens conviés,
Les violons choisis, ainsi que la journée ;
Rien ne semblait plus sûr qu'un si proche hyménée ;
Et, parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant,
Vous disparûtes seul, plus vîte que le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipse plus obscure,
Chacun, sur ce départ, formait sa conjecture ;
Tous s'entre-regardaient, étonnés, ébahis.
L'un disait : Il est jeune, il veut voir du pays ;
L'autre : Il s'est allé battre ; il s'est pris de querelle ;
L'autre d'une autre idée embrouillait sa cervelle.
De regret cependant j'avais le cœur serré ;
Lucrèce et moi, Monsieur, nous vous avons pleuré.
La pauvre demoiselle !... elle souffrait dans l'ame
De rester veuve avant que d'avoir été femme.

DORANTE.

Je l'aimais, je te jure; et pour la posséder,
Mon amour, mille fois, voulut tout hasarder;
Mais quand j'eus bien pensé que j'allais, à mon âge,
Pour toujours me soumettre au joug du mariage;
Que j'eus considéré ces chaînes de plus près,
Ma future, à ce prix, n'eut plus pour moi d'attraits.
L'hymen me faisant peur, il me prit fantaisie
De fuir, pour l'éviter, jusques en Italie;
Et voulant m'épargner tout reproche ennuyeux,
Je n'eus garde, en partant, de faire mes adieux.
Dis-moi, que fit Lucrèce, et que dit lors son père?
Le mien, ou je me trompe, était fort en colère?...

CLITON.

D'abord, de part et d'autre, on vous attend sans bruit;
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit;
On vous cherche; après vous vainement on envoie
Lucrèce, par dépit, témoigne de la joie,
Chante, danse, discourt, rit; mais sur mon honneur,
Elle ne riait pas, Monsieur, de trop bon cœur;
Quand votre père enfin, pour arranger la chose,
S'offre à vous remplacer, pour époux se propose;
Et la belle, cachant son déplaisir secret,
D'un troc si ruineux se contente à regret.
Le bon homme enchanté s'apprête au mariage;
Mais quoi! l'émotion trop forte pour son âge,
La joie avec les ans le dépêche au cercueil.

DORANTE.

J'ai su sa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON.

La justice aussitôt en bon ordre s'avance,
De l'unique héritier met à profit l'absence,
Verbalise, instrumente, et ne ménageant rien,
Pour vous le conserver, dévore votre bien.
J'apprends qu'on vous a vu cependant à Florence.
Pour vous donner avis, je pars en diligence;
Et voilà que tantôt, arrivant à Lyon,
Je vois courir du monde avec émotion;
Je cours aussi; j'approche, et je vois, ce me semble,
Jeter dans la prison quelqu'un qui vous ressemble;
On m'en permet l'entrée, et vous trouvant ici,
Je trouve en même tems mon voyage fini.
Voilà mon aventure; apprenez-moi la vôtre?

DORANTE.

La mienne est bien étrange; on me prend pour un autre.

CLITON.

La méprise est fâcheuse: est-ce meurtre ou larcin?

DORANTE.

Suis-je fait en voleur ou bien en assassin?
En ai-je l'air, l'habit?... Et quand on m'examine...

CLITON.

Faut-il juger des gens, à présent, sur la mine?
Et n'est-il point, Monsieur, à Paris de filous
Qui par l'air et l'habit l'emporteraient sur vous?

DORANTE.

Tu dis vrai ; mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour une belle,
J'eus avis que mes jours y seraient en danger :
Ainsi donc, au plus vîte, il fallut déloger.
Je pars seul, et de nuit; et je reviens en France,
Où, si tôt que je puis me croire en assurance,
Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne la poste, et viens à petits pas.
Etant près de Lyon, je vois dans la campagne...

CLITON, bas.

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne?

DORANTE.

Que dis-tu?...

CLITON.

Rien, Monsieur; je gronde entre mes dents
Du malheur qui suivra ces rares incidens;
J'en ai l'ame déjà toute préoccupée.

DORANTE.

A deux hommes bien mis je vois tirer l'épée,
Et voulant empêcher un accident fatal,
Je tire aussi la mienne, et descends de cheval.
L'un et l'autre voyant à quoi je me prépare,
Se hâtent d'achever avant qu'on les sépare;
Si bien que l'un des deux, prévenant mon abord,
Termine le combat en blessant l'autre à mort.
Je me jette au blessé; je l'embrasse, j'essaie
Et d'arrêter son sang, et de fermer sa plaie.

L'autre, pour s'échapper, sans perdre un seul moment,
Saute sur mon cheval, le presse vivement,
Disparaît; et, mettant à couvert le coupable,
Me laisse près du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de sang souillés,
Qu'au bruit de ce duel trois sergens éveillés,
En place de la proie à leurs yeux échappée,
Me découvrirent seul et tenant mon épée.
Lors, suivant du métier le serment solennel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel,
Et s'en étant saisis aux premières approches,
Ces messieurs, pour prison, lui donnèrent leurs poches:
Puis, prévenu d'un fait dont je suis innocent,
Je fus conduit par eux dans ce lieu déplaisant.
Qui te fait ainsi rire, et qu'est-ce que tu penses?

CLITON.

Je trouve ici, Monsieur, beaucoup de circonstances;
Vous en avez, sans doute, un trésor infini:
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni;
Et le cheval lui seul vaut, en cette rencontre,
Le pistolet ensemble, et l'épée et la montre.

DORANTE.

Je me suis bien défait de ces traits d'écolier,
Dont l'usage autrefois m'était trop familier;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON.

Vous êtes amendé du voyage de Rome;

Et votre ame, aujourd'hui, tournée au repentir,
Fait mentir le proverbe en cessant de mentir !

DORANTE.

Oui, j'avais autrefois la langue un peu légère ;
Je suis changé, te dis-je, et je ne mens plus guère.

CLITON.

Quoi ! ce duel, ces coups si bravement portés,
Ce cheval, ces sergens ?

DORANTE.

Autant de vérités.

CLITON.

J'en suis fâché pour vous, Monsieur, et sur-tout d'une
Qui me fait redouter un excès d'infortune :
Vous êtes en prison, et n'avez point d'argent ;
Vous serez criminel.

DORANTE.

Je suis trop innocent.

CLITON.

Ah ! Monsieur ! sans argent est-il de l'innocence ?

DORANTE.

A Poitiers, autrefois, j'avais fait connaissance
Avec un Lyonnais : Ariste, c'est son nom ;
Jeune homme aimable, riche, et de bonne maison.
Quand je fus à Paris, je le perdis de vue ;
Son idée à propos ici m'est revenue ;
Compter sur son secours me peut être permis :
Nous étions à Poitiers deux intimes amis ;

Nous courtisions le sexe, et faisions bien des rôles.
Je t'en pourrais conter des incidens fort drôles.

CLITON.

Vos contes sont, Monsieur, on ne peut pas meilleurs ;
Mais, pour s'en divertir, il faudrait être ailleurs.

DORANTE.

Eh bien ! va donc chercher Ariste tout à l'heure ;
On te pourra, sans peine, indiquer sa demeure;
Etant ici parent des premiers magistrats,
Il doit être connu ; cours, tu t'informeras...

CLITON.

Oui, s'il est à Lyon, je saurai vous le dire.

DORANTE.

Quand on t'a fait entrer, je lui venais d'écrire.
Porte-lui cette lettre ; il est heureux pour moi
De t'avoir aujourd'hui retrouvé.

CLITON.

Je le croi.
Mais qu'est-ce ?... j'aperçois une mine friponne...
Regardez... Que nous veut cette aimable personne ?
Vous n'avez pas fini votre narration :
Vous connaissez, Monsieur, des dames à Lyon ;
Vous ne le disiez pas.

(Le geolier entre un moment pour introduire Lise, et se retire aussitôt.)

SCÈNE II.

LISE, DORANTE, CLITON.

LISE, à Dorante.

C'est vous qui devez être
Ce nouveau prisonnier?

CLITON.

En effet, c'est mon maître
Qui loge ici par force, et s'en passerait bien.
(A Dorante.)
Quelle est cette suivante?

DORANTE.

Eh! mais, je n'en sais rien.
Je ne la connais pas.

CLITON.

Bon! quel conte!

LISE.

Une dame
Ose braver pour vous les soupçons et le blâme;
Mais parmi les motifs qui la pressent d'agir,
N'en supposez aucun dont elle ait à rougir.
N'en demandez pas plus; veuillez seulement lire:
Ce billet vous dira tout ce qu'on veut vous dire.

DORANTE lit.

« Au bruit du monde qui vous conduisait prisonnier, » j'ai couru à ma fenêtre, et n'ai pu m'empêcher de » vous plaindre. J'ai des raisons de croire qu'on vous

» fait injustice, et je vais travailler à vous procurer
» votre liberté. Cependant obligez-moi de vous servir
» des deux cents louis que je vous envoie; vous pouvez
» en avoir besoin dans l'état où vous êtes. Peut-être un
» jour me connaîtrez-vous; c'est alors seulement que
» vous pourrez juger ma démarche, et en apprécier les
» motifs. »

CLITON.

Oh! qu'est-ce ci, Monsieur? c'est le commencement,
Ou je me trompe fort, d'un bel et bon roman :
Vous voilà chevalier, aimé par une infante;
Et moi, votre écuyer, j'aimerai la suivante.

DORANTE.

Je suis bien étonné. De qui vient ce billet?
On ne l'a point signé.

LISE.

Pardon, c'est un secret.
Pour ma maîtresse il est d'une grande importance
De taire quelque tems son nom et sa naissance.
Voici dans cette bourse...

DORANTE.

Eh! non. Puis-je accepter?...

CLITON.

Mais vous n'y pensez pas; pouvez-vous hésiter?

DORANTE.

D'un si rare bienfait quand j'ignore la source...

CLITON.

Sans curiosité, gardons toujours la bourse.

Quand vous n'avez sur vous plus rien que vos habits,
Pour être glorieux, le tems serait bien pris!

DORANTE.

Recevoir de l'argent porte en soi quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, et la prends sur mon compte.

DORANTE, à Lise.

S'il faut de ta maîtresse accepter le bienfait,
Je reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON.

Il est beaucoup de gens, d'humeur toute contraire,
Qui prennent comme un don le prêt qu'on veut leur faire.

DORANTE.

Toi, veux-tu bien, ma chère, attendre un seul moment?
Et je vais te charger de mon remerciement.
(Dorante se met à écrire.)

LISE.

Il est riche, ton maître?

CLITON.

Assez.

LISE.

Et gentilhomme?

CLITON.

J'en réponds.

LISE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LISE.

Et se nomme?

DORANTE, à Lise, en fouillant dans la bourse.

Prends ma lettre, et fais-moi le plaisir d'accepter
Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, Monsieur, je vous proteste.

LISE.

Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reste.

CLITON.

Voyez; j'étais bien sûr qu'elle vous dirait non.

LISE.

Lui pourrai-je, Monsieur, apprendre votre nom?

DORANTE.

Il est dans mon billet; mais prends, je t'en conjure.

CLITON.

Faut-il vous dire encor que c'est lui faire injure?

LISE, acceptant.

Puisque vous le voulez, il faut bien le vouloir.
Ne vous ennuyez pas; je pourrai vous revoir.

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

La suivante est jolie, et paraît assez sage.

CLITON.

J'aime la messagère, et sur-tout le message.

DORANTE.

C'est celle dont il vient qu'il nous faut estimer;
C'est elle qui me charme, et que je veux aimer.

CLITON.

Et vous ne pourriez pas, par quelque conjecture,
Sonder le merveilleux d'une telle aventure?

DORANTE.

Quoi de si merveilleux? Cette belle m'a vu!...

CLITON.

De bonne opinion vous êtes bien pourvu!
Il me vient une idée assez bizarre...

DORANTE.

Qu'est-ce?
Voyons.

CLITON.

Si cette dame était votre Lucrèce?
Elle avait à Lyon quelques parens, je croi?

DORANTE.

Va, Lucrèce, à coup sûr, ne ferait rien pour moi.
La rencontre, à tous deux, je crois, ne plairait guère.
D'elle je n'attendrais que vengeance et colère.

CLITON.

Eh! mais... à votre avis, aurait-elle grand tort?
L'argent ne vient pas d'elle, allons... j'en suis d'accord;
Mais pour celle qui l'offre il est d'un triste augure,
Elle veut racheter les torts de sa figure;
N'ayant plus de quoi plaire, elle a de quoi donner.

DORANTE.

Allons ; tais-toi, plutôt que de déraisonner.

CLITON.

Quoi ! vous voulez, Monsieur, aimer cette inconnue ?

DORANTE.

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vue ?

DORANTE.

Un si rare bienfait, en un besoin pressant,
S'empare puissamment d'un cœur reconnaissant ;
Et comme il est offert avec délicatesse,
Promet dans son auteur, figure, esprit, noblesse,
Peint l'objet aussi beau qu'on le voit généreux :
A moins que d'être ingrat, il faut être amoureux.

CLITON.

Vraiment, j'approuve assez cette juste louange ;
Cependant...

DORANTE.

Elle est bonne et belle comme un ange ;
Je crois la voir d'ici.

CLITON.

Mais, Monsieur, votre nom,
Le deviez-vous apprendre, et si tôt ?

DORANTE.

Pourquoi non ?
J'ai cru le devoir faire, et l'ai fait avec joie.

CLITON.

Il est plus décrié que la fausse monnoie.

DORANTE.

Mon nom?

CLITON.

Oui, dans Paris, en langage commun,
Dorante et le menteur à présent ce n'est qu'un;
Et vous y possédez ce haut degré de gloire,
Qu'en une comédie on a mis votre histoire.

DORANTE.

En une comédie!

CLITON.

Et si naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
La pièce réussit, on en goûte le style,
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville;
De sorte qu'aujourd'hui, presque en tous les quartiers,
Quand quelqu'un ment, on dit qu'il revient de Poitiers.

DORANTE.

Ah! l'insolent auteur!

CLITON.

Le bon de l'aventure,
C'est qu'auprès de la vôtre on produit ma figure;
Je ris, j'agis, je parle; en un mot, trait pour trait,
Un Cliton babillard m'a fait voir mon portrait.

DORANTE.

En étais-tu content?

CLITON.

Oui ; ce qu'ils me font dire
Est tourné joliment, et j'ai le mot pour rire;
J'applaudissais moi-même, et j'ai pensé, ma foi,
Que le drôle avait presque autant d'esprit que moi.

DORANTE.

Paix. J'entends quelque bruit. Ecoutons, je te prie.

CLITON.

Oh ! oh ! la porte s'ouvre. Il nous vient compagnie.
Celle-ci ne vaut rien. Diantre ! c'est le prévôt
Avec ses estafiers.

DORANTE.

Tant mieux. Tout au plus tôt
Je voudrais que l'on mît en train la procédure.

SCÈNE IV.

CLÉANDRE, LE PRÉVOT, DORANTE, CLITON.

(Le geolier et deux gardes restent au fond du théâtre.)

CLÉANDRE, au Prévôt.

On se trompe, vous dis-je, ou c'est quelque imposture...

LE PRÉVÔT, à Cléandre.

En cas d'erreur, Monsieur, ne craignez aucun mal.
Mais comme enfin le mort était votre rival,
Et que le prisonnier proteste d'innocence,
Je dois, sur ce soupçon, vous mettre en sa présence.

CLÉANDRE, au Prévôt.

Et si, pour s'affranchir, il ose me charger?

LE PRÉVÔT, à Cléandre.

La justice entre vous saura bien en juger.
Souffrez paisiblement que l'ordre s'exécute.
(A Dorante.)
Vous connaissez, Monsieur, le fait qu'on vous impute;
Voyez ce cavalier; en serait-il l'auteur?

CLÉANDRE, bas.

Il va me reconnaître, et me perdre.

DORANTE, au Prévôt.

Monsieur,
Souffrez que j'examine à loisir son visage.
(Bas, à part.)
C'est lui; mais il n'a fait qu'en homme de courage;
C'est une lâcheté, quoi qu'il puisse arriver,
De perdre un honnête homme, et que je puis sauver.
Ne le découvrons point.

CLÉANDRE, bas.

Il me connaît; je tremble.

DORANTE, au Prévôt.

Ce cavalier, Monsieur, n'a rien qui lui ressemble;
L'autre est de moindre taille; il est beaucoup plus blond;
Il a le teint moins vif, le visage plus rond;
Je ne reconnais point celui que je contemple.

CLÉANDRE, à part.

O générosité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit même est tout autre.

LE PRÉVOT.

Enfin, ce n'est pas lui ?

DORANTE.

Non. Il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PRÉVÔT, à Cléandre.

Je suis ravi de voir qu'une telle assurance
Prouve complètement, Monsieur, votre innocence ;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir.
Excusez la rigueur qu'exigeait mon devoir.
Adieu.

CLÉANDRE, au Prévôt.

Vous n'avez fait que remplir votre office.

SCÈNE V.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

DORANTE, à Cléandre.

Mon cavalier, pour vous, je fais un sacrifice ;
Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnais bien ;
Faites votre devoir comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE.

Monsieur...

DORANTE.

Point de réplique; on pourrait nous entendre.

CLÉANDRE.

Sachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,

Que je sais mon devoir, que j'en prendrai souci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'est-il pas vrai, Cliton, que c'eût été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage?
J'avais entre mes mains ou sa vie ou sa mort,
Et je viens de me voir arbitre de son sort.

CLITON.

Quoi!.. c'est donc là, Monsieur?..

DORANTE.

Oui; c'est là le coupable.

CLITON.

L'homme à votre cheval?

DORANTE.

Rien n'est si véritable.

CLITON.

Je ne sais où j'en suis, et demeure confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?

DORANTE.

J'ai vu sur son visage un noble caractère,
Qui, me parlant pour lui, m'a prescrit de me taire,
Et, d'une voix connue entre les gens de cœur,
M'a dit qu'en le perdant je me perdrais d'honneur.
J'ai cru devoir mentir pour sauver un brave homme.

CLITON.

Et c'est ainsi, Monsieur, que l'on s'amende à Rome!
J'en reviens au proverbe; oui, courez, voyagez;
Je veux être un maraud, si jamais vous changez.

DORANTE.

Non, ce n'est point ici l'un de ses artifices
Qu'autrefois j'employais pour les moindres caprices.
Apprends à distinguer un noble mouvement;
Crois qu'on peut quelquefois mentir innocemment;
Je dis plus: un mensonge, au lieu d'en faire un crime,
Peut même mériter du respect, de l'estime;
Et, comme je l'ai fait, lorsqu'en un cas pressant
Le mensonge inventé pour sauver l'innocent
Nous expose à sa place en un péril extrême,
Ce mensonge est plus beau que la vérité même.

CLITON.

Votre raisonnement me paraît assez fort.
Allons, pour cette fois je puis bien avoir tort.
De son défaut chacun se fait panégyriste...

DORANTE.

Laissons cela, Cliton, et va chercher Ariste;
Cours; ne perds point de tems.

CLITON.

Oh! je vous en réponds.

DORANTE.

Je vais prendre un peu l'air dans la cour des prisons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène est chez Mélisse, dans un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLISSE, LISE.

MÉLISSE.

Il écrit comme un ange, et sa lettre est charmante.

LISE.

De sa personne encor vous seriez plus contente.
Sa figure est aimable et ses yeux pleins d'esprit.

MÉLISSE.

Eh! dis-moi, parle-t-il aussi bien qu'il écrit?

LISE.

Pour lui faire employer toute son éloquence,
Il lui faudrait des gens de plus de conséquence;
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MÉLISSE.

Et que croit-il de moi?

LISE.

Ce que vous lui mandez;
Que vous l'avez tantôt vu par votre fenêtre,
Que vous plaignez son sort, que vous l'aimez peut-être...

MÉLISSE.

Il se flatte à ce point?

LISE.

Le sexe masculin
A la fatuité fort souvent est enclin.

MÉLISSE.

Qu'il le croie, après tout; je n'en suis pas fâchée :
Mon ame en sa faveur est bien un peu touchée.

LISE.

Comment!.. Sans l'avoir vu?

MÉLISSE.

J'écris bien sans le voir.

LISE.

Votre frère a sur vous usé de son pouvoir.
C'est lui, qui vous contant son duel et sa fuite,
Et comme des sergens il trompa la poursuite,
Vous fit *incognito*, de crainte de soupçon,
Envoyer des secours à Dorante en prison.
L'y voyant à sa place, il fait ce qu'il doit faire.

MÉLISSE.

Je n'ai d'abord écrit que pour le satisfaire;
Et par occasion j'ai voulu m'égayer,
Embarrasser un peu ce jeune cavalier,
Et tout en lui montrant l'intérêt qu'il excite,
Par sa façon d'agir juger s'il le mérite.
Je fais plus, à présent: je prends part à l'ennui
D'un homme si bien né, qui souffre pour autrui.

Le bien que tu m'en dis, son esprit, sa figure,
La singularité même de l'aventure,
Tout me pique et m'inspire un penchant curieux
Qui me fait désirer de le connaître mieux.

LISE.

La curiosité, quand par elle on commence,
Conduit beaucoup plus loin quelquefois qu'on ne pense.
On peut croire aisément que lui, de son côté,
N'aura pas moins que vous de curiosité.
Pour une femme aimable, au printems de son âge,
C'est un bail assez long que deux ans de veuvage;
Et tout exprès vers vous le ciel a fait venir
Celui que sa bonté destine à le finir.

MÉLISSE.

Allons, folle, tais-toi.

LISE.

Cependant, que va dire
Cet amant que vos yeux tiennent sous leur empire?
Ariste, à votre char attaché constamment?

MÉLISSE.

C'est l'ami de mon frère; on le croit mon amant;
Je lui fais bon accueil; mais, à parler sans feinte,
Il m'inspira toujours moins d'amour que de crainte;
Il est honnête et sûr, mais froid, mais exigeant;
J'ai des défauts; je veux qu'on s'y montre indulgent;
Et puis en ce moment, ou je suis fort trompée,
Ou son ame est tout près d'être ailleurs occupée;
Il penche vers Lucrèce.

LISE.

O ciel! il se pourrait!
Vous auriez d'une amie à craindre un pareil trait!
Et vous verriez cela sans en être blessée!

MÉLISSE.

Oh! oui.

LISE.

C'est être aussi trop désintéressée,
Et l'amant qu'on tiendrait le moins à conserver,
Encor ne veut-on pas se le voir enlever.
Lucrèce n'aura point sur vous cet avantage:
Rien ne lui réussit en fait de mariage.
A Paris, son hymen semblait tout-à-fait sûr;
Tout enfin était prêt, excepté le futur,
Qui décampa la veille, et fit manquer la fête;
Son vieux père attendri, qui voit la noce prête,
De l'amant fugitif prenant sur lui les torts,
Se propose; on l'accepte, on fait d'autres accords:
Tout-à-coup il périt, frappé de mort subite.
L'union légitime est pour elle interdite;
Et cette fille-là, lui vînt-il cent maris,
N'en aura pas un seul, c'est moi qui vous le dis.

MÉLISSE.

Peut-être aux yeux d'Ariste est-ce un attrait plus rare;
Il se pique de vaincre un destin si bizarre.

LISE.

Je n'y comprends plus rien; moi, je vois que de vous
Il est si bien épris qu'il s'en montre jaloux.

MÉLISSE.

Il s'en montre jaloux? Eh! Lise, es-tu si neuve,
De penser que d'amour ce soit bien une preuve?
C'en est une souvent de pure vanité,
Du chagrin de déplaire ou de se voir quitté.
Les hommes sont si fiers, si sûrs de leur mérite,
Qu'un refus les étonne et même les irrite;
Et pour être jaloux par air ou par dépit,
Il ne faut point d'amour, l'amour-propre suffit.
Ariste prend encor des airs de jalousie;
Mais ce n'est plus amour, c'est pure fantaisie;
C'est reste d'habitude, ou bien c'est un désir
De me contrarier; il s'en fait un plaisir.
Crois ce que je te dis; sa tendresse incertaine,
Entre Lucrèce et moi maintenant se promène;
J'observe dans son cœur ce contraste secret,
Et ne m'en fâche point... Mais mon frère paraît.

SCÈNE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LISE.

CLÉANDRE.

Ma sœur, à quel danger vient d'échapper ton frère!

MÉLISSE.

Quoi? quel nouveau péril?

CLÉANDRE.

J'en suis sorti, ma chère,

Grâce au beau dévouement de ce noble inconnu.

MÉLISSE.

Qu'a-t-il donc fait ?

CLÉANDRE.

Ecoute ; admire sa vertu.
Comme je me montrais, afin que ma présence
Donnât à présumer mon entière innocence,
Sur un bruit répandu que, depuis plus d'un jour,
Florange et moi passions pour rivaux en amour,
Le prévôt soupçonneux m'arrête dans la rue,
Me mène au prisonnier, me présente à sa vue.
Celui-ci m'examine et me reconnaît bien.
Mais quoi ! pour mon salut il expose le sien.
Lui, qui souffre pour moi, sait mon crime, et le nie,
Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le prévôt à sortir sans soupçon,
Me promet amitié, me jure de se taire.
Voilà ce qu'il a fait ; vois ce que je dois faire.

MÉLISSE.

L'aimer, le secourir, et tous deux avouer
Qu'un si digne mortel ne se peut trop louer.

CLÉANDRE.

Ce matin, en songeant qu'il souffrait à ma place,
Je m'affligeais pour lui, je plaignais sa disgrace ;
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
Et le devoir succède à la compassion.

MÉLISSE.

Et je ne dois pas moins à sa vertu suprême;
Car enfin, vous sauver, c'est me sauver moi-même;
L'amitié nous unit d'un si tendre lien,
Que votre défenseur me semble aussi le mien.

CLÉANDRE.

A ta vive amitié, ma sœur, je suis sensible.
Pour m'acquitter vers lui, fais donc tout ton possible.

MÉLISSE.

Oh! je vous le promets. Déjà j'ai commencé
D'exécuter le plan que vous m'aviez tracé,
Lise a vu ce jeune homme; elle a su lui remettre
Les deux cents louis d'or avec un mot de lettre.
Il ne soupçonne pas d'où lui vient ce présent;
C'est de quoi lui causer un embarras plaisant.

CLÉANDRE.

Lise a vu ce jeune homme?

LISE.

Oui, Monsieur.

CLÉANDRE.

Qu'en dit-elle?

MÉLISSE.

A faire son éloge elle montre un grand zèle;
Elle loue à-la-fois son esprit, son maintien...

CLÉANDRE.

Crois qu'on ne peut jamais en dire trop de bien;
C'est à nous qu'il oblige, en cette circonstance,

De lui faire éprouver notre reconnaissance.
Sous ce même prétexte et ces déguisemens,
Ajoute à cet argent bijoux et diamans;
Qu'il ne manque de rien, et, pour sa délivrance,
Je vais de nos amis faire agir la puissance.
Si je ne puis des fers autrement le tirer,
Je ferai mon devoir : j'irai me déclarer.

MÉLISSE.

Vous me faites frémir!

CLÉANDRE.

L'honneur me le commande.

MÉLISSE.

Mais des nouveaux édits la rigueur est si grande!
Et contre les duels on sévit à tel point!

CLÉANDRE.

Raison de plus, ma sœur, pour ne l'exposer point.

UN DOMESTIQUE de Mélisse.

Madame, en ce moment Lucrèce vous demande.

MÉLISSE.

Qu'elle entre.

(Le domestique sort.)

CLÉANDRE.

Du secret. Je te le recommande.
J'espère n'être point forcé de me trahir.
Mais à tout prix enfin, il faut le secourir.
Adieu. De ton côté, prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère.

MÉLISSE.

Je vous obéirai très-ponctuellement.

(Cléandre sort.)

LISE.

Vous pourriez dire encor très-volontairement.

SCÈNE III.

MÉLISSE, LISE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Bonjour, ma chère. Eh bien ! quelle nouvelle étrange ?...
On parle d'un duel de Cléandre et de Florange !
Est-il vrai ?

MÉLISSE.

Mon Dieu ! non. Qui t'a conté cela ?

LUCRÈCE.

Mais... c'est un bruit qui court.

MÉLISSE.

Faux bruit que celui-là.

LUCRÈCE.

Je croyais vous trouver tous ici bien en peine,
Et c'est d'abord chez toi le sujet qui m'amène ;
Car je dois, comme amie, entrer dans tes chagrins.

MÉLISSE.

Je puis te rassurer ; c'est à tort que tu crains.
Mais ta tendre amitié m'est par-là confirmée...

LUCRÈCE.

On m'avait, je le vois, sans raison alarmée.
Parlons moins tristement d'autre chose...

MÉLISSE.

Et de quoi ?

LUCRÈCE.

C'est qu'un second motif m'amène aussi chez toi.
Je viens te demander un conseil, en amie.
Sur un point délicat à toi je me confie.
Tu sais comment le sort, me frappant de ses coups,
Me fit veuve deux fois, sans avoir eu d'époux.

MÉLISSE.

Comme toi j'ai souffert une fâcheuse épreuve;
Après trois mois d'hymen, ne restai-je pas veuve ?

LUCRÈCE.

Je n'ai point été femme, et tu le fus trois mois;
La différence est grande.

MÉLISSE.

Eh ! pas tant que tu crois.

LISE.

Le mari de madame était d'un si grand âge !

MÉLISSE.

Mais pour te consoler par un autre avantage,
Une tante, en mourant, te laissa dans Lyon
Sa maison assez belle et sa succession.

LUCRÈCE.

Pour recueillir ses biens, ici je suis venue ;
C'est un bonheur pour moi, puisque je t'ai connue;
Lyon aussi me plaît ; j'y vois briller partout
La joie et les plaisirs, l'opulence, le goût ;

De m'y fixer enfin je serais fort tentée.

MÉLISSE.

Et de t'y posséder je serais enchantée.

LUCRÈCE.

C'est sur quoi justement je viens te consulter.

MÉLISSE.

Eh bien ! explique-toi ; parle sans hésiter.

LUCRÈCE.

Quelqu'un qui t'a long-tems adressé son hommage,
Commence à me tenir un assez doux langage.
Il ne tiendrait qu'à moi, du moins à ce qu'il dit,
De te supplanter...

MÉLISSE.

C'est d'Ariste qu'il s'agit ?

LUCRÈCE.

Eh ! oui. Mais franchement son offre m'embarrasse.
Parle-moi sans détour ; que faut-il que je fasse ?

MÉLISSE.

Moi, je te répondrai net et sans embarras :
Fais-en, ma chère enfant, tout ce que tu voudras.

LUCRÈCE.

J'en veux faire un mari, si la chose est possible.

MÉLISSE.

C'est dire qu'à ses vœux tu n'es pas insensible.

LUCRÈCE.

Je le crois honnête homme, et son air me revient ;
Mais je ne veux pas prendre un bien qui t'appartient.

LISE.

Quand vous voudrez, on peut, comme propriétaire,
Vous le céder en forme et pardevant notaire.

MÉLISSE.

Ariste et toi, déjà n'êtes-vous pas d'accord?

LUCRÈCE.

Avec un tel soupçon tu m'affligerais fort.

MÉLISSE.

Ta conduite est loyale, et ton procédé rare;
J'aime que franchement ainsi l'on se déclare.
Avec même franchise ici je te dirai
Que d'Ariste aisément je me consolerai.
Garde-le, si tu peux.

LISE.

Oh! nous pourrions, sans peine,
Perdre de nos amans une demi-douzaine.

LUCRÈCE.

En trouvant un mari, je croirai me venger
De mon ingrat Dorante, au cœur faux et léger.

LISE.

Dorante?...

LUCRÈCE.

C'est le nom que portait mon volage.

LISE, bas à Mélisse.

Madame...

MÉLISSE, bas.

Paix.

LUCRÈCE.

Je veux qu'à son tour il enrage,
Et connaisse qu'il a perdu bien plus que moi.
Je le rencontrerai quelque jour.

LISE, à part.

Je le croi.

LUCRÈCE.

Voilà bien clairement nos conventions faites.

MÉLISSE.

Je les tiendrai.

LUCRÈCE.

Tant mieux. Je vais à des emplettes.
Veux-tu m'accompagner ?

MÉLISSE.

Non. Je ne puis sortir.

LUCRÈCE.

Eh bien ! embrassons-nous, ma chère.

MÉLISSE.

Avec plaisir.

LUCRÈCE.

Adieu. Nous ferons voir, malgré les calomnies,
Deux femmes qu'un amant n'aura pas désunies.

LISE.

Oh ! ne jurons de rien.

(Lucrèce sort.)

SCÈNE IV.

MÉLISSE, LISE.

LISE.

Madame!...

MÉLISSE.

Que veux-tu ?

LISE.

Comme moi, par hasard, auriez-vous entendu
Le nom que vient ici de prononcer Lucrèce ?

MÉLISSE.

Sans doute.

LISE.

Elle a nommé Dorante.

MÉLISSE.

Eh bien!

LISE.

Serait-ce
Qu'elle dût rencontrer, par un trait singulier,
Son amant fugitif dans notre prisonnier?

MÉLISSE.

Le hasard serait grand que ce fût le même homme;
Et du nom de Dorante il en est tant qu'on nomme!
Mais reparlons un peu de ce jeune inconnu,
Puisque dans l'entretien son nom est revenu;
Car je n'y songeais plus.

LISE.

Sans doute.

MÉLISSE.

Envers mon frère
Sa conduite est vraiment admirable, ma chère.
C'est là de l'héroïsme, et d'un si noble trait
L'auteur doit être honnête...

LISE.

Honnête, et très-bien fait.
Allons, Madame, il faut être reconnaissante :
Cela ne va pas mal pour l'aimable Dorante.

MÉLISSE.

Comment à son égard jamais nous acquitter ?

LISE.

Quel de vos diamans me faut-il lui porter ?

MÉLISSE.

Mon frère va trop vîte, et sa chaleur l'emporte
Jusqu'à connaître mal les gens de cette sorte.
Dorante est malheureux ; il faut le secourir ;
Mais c'est peu de donner, si l'on ne sait offrir.
Un premier don oblige un homme de mérite ;
Le second l'importune, et le reste l'irrite ;
Craignons d'humilier un cœur si généreux.
Je lui veux envoyer, par un choix plus heureux,
Quelques-uns de ces riens qu'on offre aux gens qu'on aime,
Qu'on donne sans scrupule, et qu'on reçoit de même,
Des choses dont, sans doute, il manque en sa prison.

LISE.

Cela vaudra bien mieux, et vous avez raison ;
C'est un moyen encor d'avoir de ses nouvelles.

MÉLISSE.

Viens ; tu vas te charger de quelques bagatelles
Que tu lui porteras... Mais qu'est-ce que j'entends ?
Eh ! mon Dieu ! c'est Ariste !... il prend fort bien son tems.

SCÈNE V.

MÉLISSE, ARISTE, LISE.

MÉLISSE.

Bonjour, Monsieur.

ARISTE.

Madame, agréez mon hommage.
Je vous trouve bien seule.

MÉLISSE.

Oui ; c'est vraiment dommage,
N'est-ce pas ? Vous cherchiez une personne ici
Que vous n'y trouvez plus !...

ARISTE.

Moi !.. je cherchais ?.. et qui ?

MÉLISSE.

Du moins si vous m'aviez d'avance prévenue,
Pour que vous la vissiez, je l'aurais retenue.
Je suis si complaisante !...

ARISTE.

Ah ! vous savez très-bien
Que, quand je viens chez vous, c'est pour vous que j'y vien.

MÉLISSE.

Lucrèce n'est pas loin ; en courant après elle
Vous la rejoindriez.

ARISTE.

Vous me cherchez querelle.
C'est bien fait de gronder, quand soi-même on a tort.
De peur d'être accusée, on accuse d'abord;
Nous connaissons cela.

MÉLISSE.

Quoi ? que voulez-vous dire ?

ARISTE.

Oh ! rien. Mais je m'entends.

MÉLISSE.

Votre malin sourire
Ne me plaît pas du tout, je vous en avertis.

ARISTE.

J'en suis fâché, Madame ; en tout cas, si je ris,
Ce n'est point par gaîté, d'après ce qui passe...

MÉLISSE.

Que se passe-t-il donc ?...

ARISTE.

Répondez-moi, de grâce;
Qu'a fait ce matin Lise ; et pour quelle raison
Est-elle, par votre ordre, allée à la prison ?

MÉLISSE.

De quel droit, s'il vous plaît, cet interrogatoire ?

ARISTE.

Mes vœux vous sont connus; dès long-tems j'en fais gloire;
J'aspire à votre main.

MÉLISSE.

Et pour la mériter,
Vous vous divertissez à me bien tourmenter.

ARISTE.

Non ; mais éclaircissez seulement ce mystère.

MÉLISSE.

Pour de très-bons motifs, Monsieur, je dois me taire,
Et votre jalousie...

ARISTE.

Eh bien !... quand je serais
Jaloux avant l'hymen, pour ne pas l'être après?...

MÉLISSE.

Vous le seriez toujours; de vous tout me le prouve,
Et sans amour encor ; c'est le pis que j'y trouve.

ARISTE.

Tenez, sans prolonger tous ces petits débats,
Répondez franchement et ne vous fâchez pas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE de Mélisse.

LE DOMESTIQUE, à Ariste.

Monsieur, c'est une lettre ; elle est, dit-on, pressante.

ARISTE, à Mélisse.

Permettez-vous?

MÉLISSE.

Voyez ce que c'est.

ARISTE, ouvrant la lettre.

Ah! Dorante!

LISE.

Dorante?

ARISTE.

Je connus un Dorante à Poitiers;
Vraiment! ce qu'il m'écrit est des plus singuliers;
On l'a mis en prison.

MÉLISSE, bas.

O ciel! quelle aventure!

ARISTE.

De m'employer pour lui sa lettre me conjure.

MÉLISSE.

Vous l'estimez?

ARISTE.

Beaucoup; nous étions grands amis.

MÉLISSE.

Alors vous lui devez vos secours, vos avis.

ARISTE.

Sans doute; auprès de lui je cours à l'instant même.

MÉLISSE.

Vous le servirez donc?

ARISTE.

Avec un zèle extrême.

MÉLISSE.

Vous êtes obligeant, et vous le faites voir.

ARISTE.

Je ne fais d'un ami que remplir le devoir.
A mon retour, du moins, permettez que j'espère
De ne plus retrouver contre moi de colère.

MÉLISSE.

Allez de votre ami soigner les intérêts,
Et revenez bientôt m'informer du succès.

(Ariste sort.)

SCÈNE VII.

MÉLISSE, LISE.

MÉLISSE.

Eh bien ! Lise, tu vois ; chacun l'aime et l'estime.
Un sentiment plus tendre à chaque instant m'anime.
Je songe à l'éprouver sans courir de hasards ;
Je veux, sans me montrer, paraître à ses regards...

LISE.

Que veut dire cela ? j'ai peine à vous comprendre.

MÉLISSE.

Ecoute : à sa prison tu vas encor te rendre.
Emporte mon portrait ; et comme sans dessein,
Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ta main ;
Et puis, pour le ravoir, feins une ardeur extrême.
S'il le rend, c'en est fait ; s'il le retient, il m'aime.

LISE.

Le tour n'est pas mauvais; il vous réussira;
Sans que vous y soyez, Dorante vous verra.
Votre image suffit pour allumer sa flamme;
Je le crois comme vous... mais Ariste, Madame?

MÉLISSE.

Oh! ne m'en parle plus, ou j'aurai de l'humeur.

LISE.

Dorante est plus heureux; son nom ne fait pas peur.

MÉLISSE.

Va; j'attends ton retour avec impatience.

LISE.

Oh! de la nouveauté merveilleuse puissance!
O mon sexe! jamais ne te guériras-tu
D'un malheureux penchant pour le dernier venu?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène est dans la prison, comme au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE et ARISTE assis; CLITON.

DORANTE.

Voila, mon cher ami, la véritable histoire
D'une méprise étrange, et difficile à croire;
J'attends beaucoup des soins d'un ancien ami...

ARISTE.

Qui ne veut point pour vous s'employer à demi.
Nos juges, la plupart, sont de ma connaissance;
Même à plusieurs d'entre eux je tiens par la naissance;
Et, de plus, le blessé, long-tems tenu pour mort,
En réchappe, dit-on, par un bienfait du sort.
Sans perdre plus de tems, souffrez que j'aille apprendre,
Pour vous tirer d'ici, quel parti je dois prendre.
(Il se lève.)

DORANTE, se levant aussi.

Je vous ai fait venir en de fort tristes lieux,
Et vous ai fatigué d'un discours ennuyeux.

ARISTE.

Comme il vous intéresse, il ne peut me déplaire;
Il fallait qu'en détail j'entendisse l'affaire.

DORANTE.

Aux rares incidens je me vois destiné;
Ici, par une erreur, je suis emprisonné;
Le carnaval dernier, ce ne fut point méprise,
On me tint quelque tems en prison à Venise:
Même, comme aujourd'hui, c'était pour un duel.

ARISTE.

Vous vous étiez battu?

DORANTE.

Celui-là fut réel;
Aussi j'avais été provoqué de manière!

ARISTE.

Par qui donc?

DORANTE.

L'aventure est assez singulière.

ARISTE.

Oui?... Racontez-la-moi, par plaisir.

DORANTE.

Volontiers.
Vous ressouviendrait-il qu'autrefois à Poitiers
Nous vîmes une grande et belle cantatrice,
Dont le talent alors faisait notre délice?
Elle allait à Bordeaux, et donna des concerts.

ARISTE.

S'il m'en souvient? à moi? Je chantais tous ses airs;

J'étais fou de musique... On la nommait Julie.

DORANTE.

Elle-même. Je l'ai trouvée en Italie.

CLITON, bas à Dorante.

En êtes-vous bien sûr, Monsieur ?

DORANTE, bas à Cliton.

Tais-toi, Cliton.

(A Ariste.)

C'est pour elle là-bas qu'on m'a mis en prison.

ARISTE.

Comment cela ?

DORANTE.

D'abord, vous saurez que la belle
Brillait fort à Venise ; on n'y parlait que d'elle ;
La Française à son char attachait tous les cœurs;
Elle avait ruiné cinq ou six sénateurs ;
Elle aimait le fracas, les plaisirs, la dépense ;
L'amour faisait les frais de sa magnificence;
Lors de mon arrivée, elle mettait à sec
Certain riche marchand; c'était un patron grec,
Venu de Smyrne, ayant trois tartanes chargées,
Que, comme de raison, elle eut bientôt mangées;
Elle dévora tout, cargaisons, bâtimens,
C'est-à-dire un peu plus de six cent mille francs.
Je ne sais quel démon me mit en fantaisie
D'obtenir les bontés de l'aimable Julie :
Comme compatriote on me reçut d'abord,
On m'accueillit fort bien; j'avais lors dans le port

Une grande felouque avec des marchandises,
Qu'après une faillite en paiement j'avais prises;
Ce fut notre beauté qui m'en débarrassa;
Je la vis, je l'aimai; ma felouque y passa
En bijoux, en cadeaux, en galantes parties;
Bref, deux mille sequins payèrent mes folies.
Jusque-là, direz-vous, je ne vois pas grand mal;
Mais écoutez le reste. Un jour de carnaval,
Comme à Venise alors tout le monde est en masque,
Je reconnus mon Grec sous un habit fantasque;
Je ne songeais qu'à rire, et je me fis un jeu,
Moi-même étant masqué, de l'intriguer un peu.
J'allai donc rappeler Julie à sa mémoire;
Des tartanes aussi je lui contai l'histoire;
A ma plaisanterie il répond en brutal,
Et son instinct jaloux démêlant un rival,
Il m'arrache le masque afin de me connaître;
De mon courroux alors je ne fus plus le maître;
Jour pris au lendemain; par un malheureux sort
D'un coup de pistolet je le renverse mort.

CLITON, bas à Dorante.

Dans ce récit encor votre esprit s'émancipe;
C'est ainsi qu'à Paris vous tuâtes Alcippe,
Qui n'en fut pas malade.

DORANTE, bas à Cliton.

Encore un coup, tais-toi.

(A Ariste.)

La justice s'en mêle; on s'empare de moi;

On me jette en prison ; l'affaire vient au doge,
Qui, me connaissant bien, lui-même m'interroge ;
Sur mon récit sincère : Ah! vraiment, me dit-il,
La Française mettrait notre Etat en péril ;
Elle est, dans notre port, un terrible pirate ;
Nous n'en sauverions pas notre moindre frégate ;
Pour le bien du pays je vais la renvoyer,
Et vous, dès ce moment, n'êtes plus prisonnier.
Je partis, et ne sais ce qu'elle est devenue :
Car depuis ce tems-là je ne l'ai pas revue.

ARISTE.

Votre récit m'a plu; je vous écouterais
Ainsi jusqu'à demain, sans m'ennuyer jamais.
Vous n'avez point perdu la gaîté du jeune âge.
S'il vous mésarrivait, ce serait grand dommage.
Adieu. Ne prenez point de chagrin en prison ;
On aura soin de vous comme en votre maison ;
Le concierge en a l'ordre ; il tient de moi sa place ;
Et sitôt que je parle, il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE.

Ma joie est de vous voir ; vous me l'allez ravir.

ARISTE.

Je ne vous quitte, ami, que pour vous mieux servir.

(Ariste sort.)

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est parti, Monsieur; en tient-il, le cher homme?
Vous venez d'exercer ce talent qu'on renomme;
Pardon de m'expliquer librement là-dessus,
Vous mentiez en disant que vous ne mentiez plus.

DORANTE.

Tu crois que je mens?

CLITON.

Non; mais vous faites un conte.
Suffit; pour cette fois je n'en tiendrai pas compte;
Comme étant voyageur, il faut vous en passer.

DORANTE.

Ce que j'en fais, Cliton, c'est pour le délasser,
Pour le dédommager d'une triste visite.
En le divertissant, d'avance je m'acquitte.

CLITON.

Soit. Parlons de la dame au visage inconnu
Qui s'empare des cœurs avec son revenu;
Votre amante en idée est-elle encore aimable?

DORANTE.

Telle que je la vois, elle est toute adorable.

CLITON.

Vous obliger d'avance, et vous cacher son nom,

Quoique vous présumiez, n'annonce rien de bon.
Pourquoi craint-elle enfin de se faire connaître?

DORANTE.

Avant deux ou trois jours nous la verrons peut-être.
Que je serais heureux!

CLITON.

Vous rêvez quelquefois.
Mais voici la suivante encor.

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON, LISE portant un panier.

DORANTE, à Lise.

Je te revois!
A ce retour si prompt je n'eusse osé m'attendre.
Qu'a-t-on dit de ma lettre, et que vas-tu m'apprendre?

LISE.

A me revoir si tôt vous pouvez bien penser
Qu'on est de vos douceurs fort loin de s'offenser.
Voici, pour vous montrer comme on vous considère,
Du chocolat choisi, de bon vin de Madère,
Du moka véritable...

DORANTE.

Ah! c'est trop...

CLITON.

Grand merci;
Mais le premier envoi valait bien celui-ci.

(Il la débarrasse du panier qu'elle a apporté, et le pose sur la table.)

LISE.

Tiens, prends, mon cher.

(En donnant le panier à Cliton, elle laisse tomber une boîte sur laquelle est un portrait.)

Ah ! Dieu ! que je suis mal-adroite !

DORANTE, ramassant la boîte.

Que laisses-tu tomber ?

LISE.

Donnez-moi cette boîte.

DORANTE.

Oh ! le charmant portrait ! Sa beauté m'éblouit.

LISE.

Donnez-le-moi ; j'ai hâte : il sera bientôt nuit.

DORANTE.

Non ; je ne vis jamais plus belle mignature.
Elle est de fantaisie ?

LISE.

Elle est d'après nature.
Mais rendez-la-moi donc ; je dois me retirer.

DORANTE.

Laisse-la-moi, de grâce, encor considérer.

LISE.

On craint que les brillans dont elle est enrichie
N'aient sous eux quelque feuille ou mal nette ou blanchie ;
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Eh ! quel est ce portrait ?

LISE.

Faut-il le demander ?
Celui de ma maîtresse.

DORANTE.

Ah!... de celle que j'aime ?
De celle à qui je dois ?...

LISE.

Oui, vraiment; d'elle-même.
Mais je m'amuse trop; l'orfévre est loin d'ici.
Donnez. Je perds du tems.

DORANTE.

Laisse-moi ce souci.
Nous avons un orfévre, arrêté pour ses dettes,
Qui remettra la chose au point que tu souhaites.

LISE.

Vous me trompez, Monsieur.

DORANTE.

Eh! non. Veux-tu le voir?

LISE.

A-t-il du talent ?

DORANTE.

Tout ce qu'on peut en avoir.

LISE.

Mais cette boîte enfin, quand pourra-t-il la rendre ?

DORANTE.

Dès demain.

LISE.

Demain donc je viendrai la reprendre.
Je ne puis me résoudre à vous désobliger.
Mais je me mets pour vous dans un très-grand danger.
Si Madame savait!...

(A part.)

Je m'en vais le lui dire.
Pour un commencement ceci peut bien suffire;
La partie est liée, et l'affaire en bon train.

(Haut.)

Adieu, monsieur Dorante.

CLITON, à Lise.

Au revoir.

LISE.

A demain.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Réjouissons-nous bien, Monsieur, de l'aventure.

DORANTE.

Viens, Cliton, et regarde. Oh! l'aimable figure!
Voit-on des yeux plus vifs? Voit-on des traits plus doux?

CLITON.

Je suis un peu moins dupe, et plus au fait que vous.
Allez; sa mal-adresse est d'une fille adroite;
La friponne à dessein laisse tomber sa boîte,

Et puis la redemande ; elle entend le métier !
Mais ferai-je venir l'orfévre prisonnier ?

DORANTE.

Simple! tu n'as point vu que c'était une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame est atteinte ?

CLITON.

Est-il vrai ? Je suis pris cette fois comme un sot...
Et de trois... Mais, tenez, je ne dirai plus mot.

DORANTE.

J'entends quelqu'un venir... C'est, je pense, Cléandre.

SCÈNE V.

DORANTE, CLITON, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

Je prends à votre sort la part que j'y dois prendre,
Monsieur, et je n'aurai ni trève ni repos,
Que vous ne soyez hors de ce funeste enclos.

DORANTE.

Prenez garde, Monsieur, que l'on ne nous écoute.

CLÉANDRE.

N'ayez aucun soupçon, et sortez de ce doute.
J'ai des gens là, dehors, qui veilleront pour moi,
Et je puis vous parler de ce que je vous doi.
Vous me voyez, Monsieur, pénétré d'une estime
Que mon cœur ressent mieux que ma voix ne l'exprime;
Et j'éprouve aujourd'hui qu'on reçoit des bienfaits

Dont il est mal-aisé de s'acquitter jamais.
Du moins, si l'amitié par l'amitié se paie,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie;
La vôtre la devance à peine d'un moment;
Elle attache mon sort au vôtre également,
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnaissance.

DORANTE.

N'appelez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effet secret de quelque sympathie,
L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie;
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est;
On s'inspire, on se prouve un égal intérêt.

CLÉANDRE.

Vous m'honorez beaucoup; mais pour vous satisfaire,
Sachez en quel état se trouve notre affaire.
Vous sortirez bientôt, et peut-être demain;
Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main;
Quelques amis d'Ariste en ont trouvé la voie;
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie;
Et je ne saurais voir, sans en être jaloux,
Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cède avec regret à cet ami fidèle;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle;
Et vous m'obligerez, en sortant de prison,
De me faire l'honneur de prendre ma maison.
Je n'attends pas le tems de votre délivrance,

Dans la crainte qu'Ariste encor ne me devance;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir,
Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

Vous me faites honneur par cette offre obligeante;
Je vois qu'à l'accepter il faut que je consente.

CLÉANDRE.

Je viendrai vous chercher, quand vous pourrez sortir;
Nous tâcherons alors de vous bien divertir,
De vous faire oublier l'ennui que je vous cause.
Auriez-vous, par hasard, besoin de quelque chose?
Vous êtes voyageur, et pris par des sergens;
Et quoique ces messieurs soient fort honnêtes gens,
Il en est quelques-uns...

CLITON.

Les siens sont de ce nombre;
Ils auraient volontiers pillé jusqu'à son ombre;
Et n'était que le ciel a su le soulager,
Vous le verriez à sec et d'argent fort léger;
Mais j'ai bien fait à Dieu ce matin ma prière;
Nous avons reçu lettre, argent, vin de Madère...

CLÉANDRE.

Et de qui?

DORANTE.

Pour le dire, il faudrait deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Un fat se vanterait d'aventure semblable.

Une dame m'écrit du ton le plus aimable,
Me fait force présens...

CLÉANDRE.

Et vous visite?

DORANTE.

Non.

CLÉANDRE.

Savez-vous son logis?

DORANTE.

Non; pas même son nom.
Vous ne soupçonnez pas ce que ce pourrait être?

CLÉANDRE.

A moins que de la voir, je ne puis la connaître.

DORANTE.

Pour un si bon ami je n'ai point de secret.
Reconnaîtriez-vous, par hasard, ce portrait?

CLÉANDRE, à part.

Ah! que vois-je? ma sœur!

DORANTE.

Plaît-il?

CLÉANDRE.

(A part.)

Oh! rien. C'est elle;
Cachons mon trouble.

DORANTE.

Enfin?

CLÉANDRE.

Je la trouve assez belle.
Mais je n'en puis rien dire, et je vous quitte.

DORANTE.

Eh! quoi....

CLÉANDRE.

Souvenez-vous toujours que vous logez chez moi.
Adieu.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Ce brusque adieu marque un trouble dans l'ame.
Sans doute il la connaît.

CLITON.

C'est peut-être sa femme.

DORANTE.

Sa femme?

CLITON.

Oui; c'est, je gage, elle qui vous écrit,
Et vous venez de faire un trait d'un grand esprit.
Voilà de vos secrets et de vos confidences!

DORANTE.

Nomme-les par leur nom; dis de mes imprudences.
Mais faut-il, en effet, croire ce que tu dis?

CLITON.

Envoyez vos portraits à de tels étourdis!

Ils gardent un secret avec beaucoup d'adresse.
C'est sa femme, vous dis-je, ou du moins sa maîtresse.
L'avez-vous vu pâlir et changer de couleur ?

DORANTE.

Je l'ai vu comme atteint d'une vive douleur.
Ce n'est pas qu'après tout, Cliton, si c'est sa femme,
Je ne sache étouffer cette naissante flamme;
Ce serait lui prêter un fort mauvais secours
Que lui ravir l'honneur en conservant ses jours.
D'une bonne action j'en ferais une noire.
J'en ai fait mon ami; je prends part à sa gloire;
Et je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON.

Et si c'est sa maîtresse?

DORANTE.

Ah! c'est une autre affaire.
Il faudra voir alors qui des deux on préfère;
Il me doit, après tout, plus que je ne lui dois,
Et je me sens d'humeur à défendre mes droits.

CLITON.

L'ambassade revient et pourra nous instruire.
Eh! mais, elles sont deux.

DORANTE.

Que vont-elles nous dire?

SCÈNE VII.

MÉLISSE déguisée en suivante, LISE (toutes deux ont des voiles); DORANTE, CLITON.

DORANTE, à Lise.

Quoi! déjà?...

LISE.

Sur mes pas en hâte je revien.

CLITON.

C'est fort bien fait. Mais quoi! tu n'apportes plus rien?

LISE.

Si j'apportais tantôt, maintenant je demande.

DORANTE.

Que veux-tu?

LISE.

Ce portrait qu'il faut que l'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du secours pour faire plus de bruit?

LISE.

Je n'osais venir seule, à présent qu'il fait nuit.
Sur de trop bons motifs ma demande est fondée.
Demandez à ma sœur comme l'on m'a grondée.

DORANTE.

Quoi! ta maîtresse sait que tu me l'as laissé?

LISE.

Elle s'en est doutée, et je l'ai confessé.

DORANTE.

Et ton aveu l'a mise en colère ?

LISE.

Et si forte,
Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte.
Si vous vous obstinez à me le retenir,
Je ne sais, dès ce soir, Monsieur, que devenir.
Ma fortune est perdue, et dix ans de service.

DORANTE.

As-tu pu te flatter que je te le rendisse ?
Non. Quant à ta fortune, il est en mon pouvoir
De la faire monter par-delà ton espoir.

LISE.

Je n'attends rien de vous ni de vos récompenses.

DORANTE.

Tu me traites bien mal.

LISE.

Je le dois.

CLITON, à Lise.

Tu l'offenses.

(A Dorante.)

Mais voulez-vous, Monsieur, me croire et vous venger ?
Rendez-lui son portrait, pour la faire enrager.

LISE.

Oui ! voyez l'habile homme et sa belle finesse !
C'est donc ainsi, Monsieur, qu'on me tient sa promesse ?
Mais puisqu'auprès de vous j'ai si peu de crédit,
Demandez à ma sœur ce que Madame a dit,

Et si j'ai tort ou non de prendre l'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta sœur sera plus obligeante.
(A Mélisse.)
Réponds-moi; l'ordre est-il absolu?

MÉLISSE.

Tout-à-fait.
Mais quel prix mettez-vous à garder ce portrait?

DORANTE.

Quel prix j'y mets? Grand Dieu! Pour mon ame ravie,
Sais-tu que ce trésor est plus cher que ma vie?
Ces yeux, ces traits charmans montrent trop de douceur,
Pour que l'original garde tant de rigueur.

LISE.

Aurions-nous à donner quelques raisons solides,
Si nous allions rentrer au logis les mains vides?
De notre probité qu'est-ce qu'on penserait?
Des brillans d'un grand prix entourent ce portrait:
A de fâcheux soupçons nous serions exposées...

DORANTE.

Essayons si je puis vous voir tranquillisées;
Quel bonheur! le portrait se détache aisément.
(Il défait le portrait, et rend la boîte et les diamans.)
Reportez, reportez à cet objet charmant
De tous ces diamans l'inutile entourage;
Je n'aime et je ne veux garder que son image;
Elle a pour moi cent fois plus de prix, plus d'éclat...

MÉLISSE.

Ce procédé, du moins, montre un cœur délicat;
Et nous en instruirons celle qui nous envoie.

DORANTE.

Dites que ce portrait fait mon bonheur, ma joie;
Que rien n'approcherait de mon ravissement,
Si je le possédais de son consentement;
Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde;
Qu'avant de le céder je perdrais tout au monde...
(A Mélisse.)
Penses-tu que, sachant à quel point il m'est cher,
Ta maîtresse voulût encor me l'arracher?

MÉLISSE, émue.

Monsieur!...

DORANTE.

Parle.

MÉLISSE.

Est-ce à moi de parler pour Madame?
Pourtant mieux que ma sœur je dois lire en son ame.

DORANTE, avec intention.

Qui? Toi?

MÉLISSE.

Puisqu'à le rendre on ne peut vous forcer,
Il faudra l'amener jusqu'à vous le laisser.
J'y tâcherai, du moins.

DORANTE.

Ah! tu me rends la vie!
(Avec une intention plus marquée.)
Ecoute. Ta maîtresse est ici bien jolie;

Mais toi qui la connais, avec sincérité
Dis-moi si le portrait n'est pas un peu flatté ?
Un peintre assez souvent embellit son modèle.

MÉLISSE, ôtant son voile.

Vous tenez le portrait; jugez s'il est fidèle.

DORANTE.

Que vois-je ? Eh quoi ! c'est vous ? je ne me trompe pas...
Non; mon cœur est déjà trop plein de vos appas...
Madame, c'est ainsi que vous savez surprendre ?

MÉLISSE.

C'est ainsi que je tâche à ne me point méprendre,
A voir si vous m'aimez, et si vous méritez
D'obtenir ce retour que vous sollicitez.

DORANTE.

Pour y donner des droits si l'amour peut suffire,
Ah ! croyez...

MÉLISSE.

Qu'aisément on croit ce qu'on désire !
Hélas ! j'ai tort peut-être, et me flatte trop tôt.

DORANTE.

Pour vous persuader, qu'est-ce donc qu'il vous faut ?
Ordonnez; j'obéis.

MÉLISSE.

Faut-il que je le dise ?
En d'étranges soupçons contre vous on m'a mise
Je suis bien informée, ou du moins j'en ai peur.

DORANTE.

Que me reproche-t-on ?

MÉLISSE.

Consultez votre cœur.

Adieu. J'entends quelqu'un... Sachons qui ce peut être...
Encor que déguisée, on pourrait me connaître.

DORANTE.

Je m'étonne si tard qu'on porte ici ses pas...

MÉLISSE, rémet son voile avec précipitation.

Ariste !... juste ciel !... Ne me découvrez pas.

SCÈNE VIII.

MÉLISSE, DORANTE, ARISTE, CLITON, LISE.

ARISTE.

Ami, je vous apporte une heureuse nouvelle.
Dès ce soir...

(Apercevant Mélisse.)

Mais comment ?... que vois-je là ? c'est elle.

DORANTE.

Qu'avez-vous à me dire ?

ARISTE.

Un moment, s'il vous plaît.

Cette dame...

DORANTE.

Eh bien ! quoi ?

ARISTE.

Je crois savoir qui c'est.

Je voudrais...

DORANTE.

Vous voyez qu'elle hésite à paraître,

Que son voile est baissé...

ARISTE.

Mais je crois la connaître,

Et je vais...

DORANTE, se mettant au-devant de Mélisse.

Doucement. Point d'indiscrétion :

Cette dame est ici sous ma protection.

Vous ne la verrez pas.

ARISTE.

Un tel refus m'étonne.

(Apercevant Lise.)

Une autre femme!...

CLITON, se mettant au-devant de Lise.

Holà! ne dérangeons personne.

DORANTE.

Elles veulent sortir, laissez-les s'éloigner.

ARISTE.

Je vais sortir aussi pour les accompagner.

DORANTE.

Non; vous n'en ferez rien. Vîte, ouvre-leur la porte,

Cliton. Quant à Monsienr, empêchons qu'il ne sorte.

(Cliton ouvre la porte; les deux femmes s'échappent.)

ARISTE.

Quoi! vous me retenez?

DORANTE.

Je fais ce que je doi.
A ma place, à coup sûr, vous feriez comme moi.

ARISTE.

Mais l'amitié prescrit...

DORANTE.

Rien dont l'honneur se blesse.

ARISTE.

De votre liberté j'apporte la promesse...

DORANTE.

S'il faut, pour l'obtenir, s'écarter du devoir,
Je ne veux plus alors de vous la recevoir.
Je l'attendrai du ciel et de mon innocence.

ARISTE, après un silence.

Non, vous n'attendrez point, et ce discours m'offense.
Je suis capable aussi de générosité.
Je viens de travailler à votre liberté.
Bien qu'on commence à voir qu'on vous prend pour un autre,
Il vous faut caution : c'est moi qui suis la vôtre;
J'en ai de fort bon cœur souscrit l'engagement,
Et vous pourrez d'ici sortir dans un moment.

DORANTE, lui prenant la main.

Je retrouve un ami; je reconnais Ariste.
Mais moi, puis-je accepter?...

ARISTE.

Permettez que j'insiste.

DORANTE.

Ainsi, vous voulez bien pour moi vous engager ?

ARISTE.

Et n'en pas profiter serait trop m'affliger.

SCÈNE IX.

DORANTE, CLÉANDRE, ARISTE, CLITON.

CLÉANDRE.

Cher Dorante, est-il vrai, ce que je viens d'apprendre,
Que vous sortez ce soir ?...

ARISTE, à Dorante.

Vous connaissez Cléandre?

DORANTE.

Oui, depuis fort long-tems ; c'est un ami bien cher...
(Bas à Cléandre.)
Appuyez.

ARISTE, à part.

Tout ceci ne me paraît pas clair.
(A Cléandre.)
Où vous êtes-vous vus ?

DORANTE.

Dans un voyage en Suisse,
A Zurich.

ARISTE, à Cléandre.

Je vous puis demander, sans malice,

Si vous n'avez pas vu, Cléandre, en ce moment,
Sortir de la prison deux femmes?

CLÉANDRE.

Non, vraiment.
Pourquoi?...

ARISTE.

Vous auriez pu les rencontrer en route.

CLÉANDRE.

Elles ont fait visite à notre ami?

ARISTE.

Sans doute.
On s'intéresse aux maux qui viennent l'accabler;
Le beau sexe y prend part, et veut le consoler;
On y met du mystère, on se cache, on se voile...

CLÉANDRE.

C'est l'effet du mérite.

DORANTE.

Ou de ma bonne étoile.

ARISTE.

Dorante même garde un silence discret;
Je crois savoir pourtant...

CLÉANDRE, bas à Dorante.

C'est la dame au portrait?

DORANTE, de même à Cléandre.

La dame?... Quelle idée!

CLÉANDRE, de même.

Eh! cela pourrait être.

ARISTE.

Sous un déguisement j'ai cru la reconnaître.

DORANTE.

Je ne veux point tromper des amis généreux;
Ecoutez : n'allez pas faire ici, tous les deux,
De conjecture fausse aussi bien qu'inutile;
La dame en question n'est point de cette ville :
C'est une Anglaise ; elle est à Lyon en passant;
Elle a beaucoup de bien, un cœur compatissant ;
Malades, prisonniers sont ceux qu'elle visite,
Mais toujours en secret, toujours à pied, sans suite;
Même d'une suivante elle emprunte l'habit,
Afin de mieux cacher à tous comme elle agit;
Un voile fort épais sied à son air modeste;
Quoiqu'elle ait cinquante ans, sa marche est noble et leste;
C'est un ange, en un mot; tenez, vous pouvez voir
Les présens qu'elle m'a forcé de recevoir.
Elle me les offrait, mais avec tant de grâce!

ARISTE.

Dorante, c'est assez, et mon doute s'efface ;
Vous pouviez du récit même vous dispenser.

CLÉANDRE, à part.

Sur l'Anglaise je vois ce que je dois penser.

ARISTE.

Sortez quand vous voudrez ; que rien ne vous retienne.

CLÉANDRE.

Après son offre, au moins n'oubliez pas la mienne.

Venez loger chez moi ; vous me l'avez promis.

ARISTE.

Vous logez chez Cléandre ?

DORANTE.

Etant de vieux amis,
Pouvais-je d'un refus payer sa prévenance ?
Et d'ailleurs dès tantôt il avait pris l'avance.

ARISTE.

Il faut donc lui céder, quoiqu'à mon grand regret.

DORANTE.

De vos bontés pour moi j'éprouve assez d'effet.

ARISTE.

Dorante, un de mes gens, que j'aurai soin d'instruire,
Viendra dans un moment vous prendre et vous conduire ;
Adieu. J'ai pour l'instant quelqu'un encore à voir.

CLÉANDRE.

Je vais tout préparer, moi, pour vous recevoir.

(Cléandre et Ariste sortent.)

SCÈNE X.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Nous voilà seuls; Monsieur, regardez-moi sans rire.

DORANTE.

J'entends à demi-mot, et ne puis m'en dédire;

J'ai fait là, j'en conviens, quelques contes en l'air ;
Mais la nécessité...

CLITON.

Cléandre vous est cher ;
Vous êtes vieux amis, dites-vous : il me semble
Que vous ne vous étiez jamais trouvés ensemble ;
L'anglaise est encor là bien venue à propos !

DORANTE.

J'ai dû de cette dame assurer le repos,
Et ne permettre pas qu'on pût la reconnaître,
Donner le change, enfin...

CLITON.

Oh ! c'est un coup de maître.
Mais elle-même avait des soupçons contre vous.

DORANTE.

Quels soupçons ?... Et sur quoi ?

CLITON.

J'entrevois là-dessous,
Que sais-je ? un incident qui pourrait vous déplaire.
Votre conduite en tout ne fut pas exemplaire.

DORANTE.

Va, ne crains rien. Suis-moi ; quittons ce noir séjour !...

CLITON.

Et demandons à Dieu que ce soit sans retour !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène est chez Mélisse, comme au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, MÉLISSE.

LUCRÈCE.

Juge si la rencontre a de quoi me surprendre ;
Oui, j'ai revu Dorante, et j'accours te l'apprendre ;
J'ai voulu, même avant que de rentrer chez moi,
Venir quelques momens en causer avec toi ;
J'avais besoin vraiment de conter ce prodige.

MÉLISSE.

L'as-tu bien reconnu ?

LUCRÈCE.

C'est lui-même, te dis-je.
Je l'ai vu de mes yeux, et je n'en puis douter.

MÉLISSE.

Vous êtes-vous parlé ?

LUCRÈCE.

Non. Veux-tu m'écouter ?

Ce soir, chez elle, Ismène avait une assemblée ;
J'en revenais, à pied, d'un grand voile affublée,
N'ayant qu'un seul laquais qui me donnait le bras ;
Près du mur des prisons j'allais doublant le pas ;
On en ouvre la porte, et j'aperçois Dorante
Qui, suivi de Cliton, pour sortir se présente ;
Même un valet d'Ariste, oui, l'honnête Jasmin,
Les précédait tous deux, un flambeau dans la main.
La lumière aisément me l'a fait reconnaître ;
Il ne me croyait pas si près de lui, le traître !
J'allais me découvrir et ne pas l'épargner,
Mais tous trois avaient eu le tems de s'éloigner.
De mon saisissement enfin un peu remise,
Je suis venue ici te conter ma surprise
De retrouver ainsi mon perfide à Lyon,
Et de le voir, la nuit, sortir d'une prison.

MÉLISSE.

Plus que tu ne le crois, tu m'étonnes moi-même ;
La rencontre est pour toi singulière à l'extrême.
Eh bien ! pour moi, ma chère, elle l'est doublement.

SCÈNE II.

MÉLISSE, LUCRÈCE, LISE.

LISE.

Jasmin est là dehors, Madame ; en ce moment
Il amène quelqu'un de votre connaissance.
Voulez-vous avec lui vous trouver en présence ?

MÉLISSE.

Un instant.

(A Lucrèce.)

Ceci va t'étonner encor plus.

LUCRÈCE.

Eh! quoi donc?

MÉLISSE.

Sans me perdre en discours superflus,
Ce quelqu'un est Dorante. Il vient ici.

LUCRÈCE.

Qu'entends-je?
L'aventure devient de plus en plus étrange.
Eh! comment se peut-il?...

MÉLISSE.

Je te dirai cela.

LUCRÈCE.

Pour moi, je ne veux pas le voir.

LISE.

Mais il est là.
Il faut vous décider.

MÉLISSE.

Ecoute-moi, Lucrèce;
Je connais ta prudence, et crois à ta tendresse.

LUCRÈCE.

Quoi! tu le connais donc?

MÉLISSE.

Viens; tu vas tout savoir.
Lise, demeure ici, toi, pour le recevoir;

Conviens, puisqu'il le sait, qu'il entre chez Cléandre,
Mais ne dis rien de plus.

LUCRÈCE.

Qu'as-tu donc à m'apprendre?
(Elles rentrent dans l'intérieur.)

SCÈNE III.

LISE, DORANTE, CLITON.

LISE.

Entrez, Monsieur, entrez; et toi, Cliton, aussi.
Pour le moment Cléandre est absent.

DORANTE.

C'est ici
Qu'il demeure?

LISE.

Oui, sans doute.

DORANTE.

Et par quelle aventure
Retrouvé-je en ces lieux ton aimable figure?
Es-tu de la maison?

LISE.

Cela se pourrait bien.
Mais plus de questions, car je n'y réponds rien.

CLITON, bas à Dorante.

La vérité, par moi, fut trop bien devinée;
La dame du logis est votre dulcinée,
Et vous avez fait voir son portrait au mari.

DORANTE, bas à Cliton.

Serait-il bien possible?

CLITON, bas à Dorante.

Oui; la chose est ainsi,
Je le gage.

DORANTE, à Lise.

Et peut-on voir ta belle maîtresse?

LISE.

Demande superflue.

CLITON, bas à Dorante.

Hein... Voyez la finesse!...
On y met du mystère... Oh! ma foi, j'ai raison.

DORANTE.

Mais cette dame est-elle aussi de la maison?

LISE.

Ne m'interrogez point. Vous voulez voir Cléandre;
Il rentrera bientôt, et vous pouvez l'attendre.
Cela dit, je vous laisse.

(Elle va pour sortir.)

DORANTE, la retenant.

Où portes-tu tes pas?

LISE.

Où je le dois.

DORANTE.

Non, non. Tu ne sortiras pas.
Ecoute. J'aime fort une fille discrète.

(A part.) (Haut.)

Je la ferai parler... — Sois, si tu veux, muette;

Je ne te presse plus de me rien découvrir ;
Mais je sais des secrets qui te feront plaisir,
Et je te les dirai, moi.

LISE.

Bon! que pourrait-ce être ?

DORANTE.

Je lis dans tes regards (et je sais m'y connaître)
Qu'un mari te viendrait à propos.

LISE.

Pourquoi non ?

DORANTE.

Je t'en veux donner un aimable.

LISE.

Et c'est ?

DORANTE.

Cliton.

Il meurt d'amour pour toi.

CLITON.

Plaît-il ?

LISE.

Vous voulez rire!..

CLITON.

Je ne vous avais pas chargé de l'en instruire ;
Mais le mot est lâché, je n'y contredis point.

DORANTE.

Qu'en dis-tu? Réponds-moi franchement sur ce point.

LISE.

Qui ? moi, Monsieur ?

DORANTE.

Tu ris? l'offre a de quoi te plaire ?
Aussi c'est un cadeau que je songe à te faire ;
Ce serait un trésor qu'un époux comme lui !
Tu n'aurais pas à craindre un seul instant d'ennui ;
Il est homme d'esprit, et comme il sait la mode,
On n'aura jamais vu de mari plus commode ;
Il verra tes galans sans les effaroucher...

CLITON.

Pardonnez-moi, Monsieur, je pourrais m'en fâcher.
Cliton ne veut pas être un sot, ne vous déplaise.

DORANTE.

Et de plus ses talens te feront vivre à l'aise...
Il a trente métiers qu'il peut faire valoir.

CLITON.

Moi? Je n'en ai pas un. Vantez moins mon savoir.

DORANTE, bas à Cliton.

Que t'importe? tais-toi.
(Haut.)
Sans compter de gros gages,
Il jouit près de moi de bien des avantages;
On s'attache toujours par ses propres bienfaits;
Aussi j'aime Cliton, et je veux désormais,
S'il vient à me quitter, qu'à son aise il existe.
Je l'ai pris avec moi dans un état si triste !
Le pauvre diable était sourd et muet.

CLITON.

Comment?

DORANTE.

Je l'ai guéri moi-même, et radicalement.
De ses infirmités il ne reste pas trace,
Tu le vois, et pourtant le mal était tenace;
Cette cure m'a fait un honneur infini.

LISE.

Etes-vous médecin?

DORANTE.

Bon! l'aurais-je guéri,
Si je l'avais été?

CLITON, à part.

Je reconnais mon maître :
Il est ce qu'il était, ce qu'il doit toujours être.
Le naturel demeure, et l'on ne change pas.

DORANTE.

Qu'est-ce que c'est, Cliton? que dis-tu là tout bas?

CLITON.

Je dis qu'assurément je dois vous rendre grâce.

DORANTE.

Il prononce fort bien; nul mot ne l'embarrasse;
L'organe est pur et net.

LISE.

Je n'en puis revenir!

CLITON, à part.

La pauvre fille en tient.

DORANTE.

Je veux donc vous unir,

Puis vous placer chez moi dans une métairie,
Dont vous pourrez très-bien faire une hôtellerie;
Elle est sur le chemin de Lyon à Paris.

LISE.

Si c'était, par hasard, auprès de mon pays,
De Bussy?...

DORANTE.

Justement, c'est dans ce lieu-là même.
Voilà comme je suis, moi, pour les gens que j'aime.

LISE.

Et ces gens-là, Monsieur, vous paieront de retour.

DORANTE.

Tu ne veux pas pourtant instruire mon amour,
M'éclaircir...

LISE.

Je devrais vous en faire un mystère;
Mais avec vous, vraiment, on ne peut pas se taire.

DORANTE.

Allons donc, parle enfin. Ta maîtresse est ici?

LISE.

Oui, Monsieur.

DORANTE.

Eh! dis-moi... Cléandre est son mari?

LISE.

Cléandre?.. vous croyez?

DORANTE.

C'est ce que je soupçonne;

Ne connaissant pas bien cette aimable personne,
Je voudrais...

LISE.

Il faut donc... La crainte me retient...
Vous saurez...

DORANTE.

Quoi? poursuis.

LISE.

Ma maîtresse survient.
C'est fort heureux pour moi, car j'allais en trop dire.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MÉLISSE.

DORANTE.

Ah! Madame, c'est vous? je souffre le martyre
Depuis une heure, au moins, que je suis en ces lieux;
Mais à peine à présent j'ose en croire mes yeux.
En sortant de prison, j'ai dû faire au plus vîte
A mon libérateur ma première visite;
J'ai couru chez Ariste acquitter ce devoir.
Qui m'eût dit qu'au retour je devais vous revoir?
C'est vous-même!.. J'en juge au transport que j'éprouve!
Mais comment se fait-il qu'ici je vous retrouve?
Je savoure, en tremblant, un instant de douceur...

MÉLISSE.

Vous êtes chez Cléandre et parlez à sa sœur.

On me nomme Mélisse, et je puis vous apprendre
Qu'aimant uniquement mon frère...

DORANTE.

Eh! quoi! Cléandre
N'est pas votre mari?

(A Lise.)

Que me disais-tu là?

LISE.

Je ne vous ai rien dit; vous supposiez cela.

MÉLISSE.

Ce que nous vous devons explique ma conduite;
En générosité par vous je fus instruite.
De vos rares bienfaits ne pouvant m'acquitter,
J'ai voulu seulement un peu vous imiter.
Mon frère obtint de vous un appui secourable...

DORANTE.

Mais il veut qu'à mon tour je lui sois redevable;
Et lorsqu'auprès de vous il m'amène aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je n'ai fait pour lui.
Cependant achevez, Madame, de m'instruire;
Vous connaissez mes vœux, et le but où j'aspire:
Dois-je craindre un obstacle à cet espoir si doux?

MÉLISSE.

L'obstacle pourrait bien ne venir que de vous.

DORANTE.

De moi!... Ce seul penser me serait un outrage.
De votre part daignez m'instruire davantage;
Etes-vous libre encore? ou le destin jaloux...

MÉLISSE.

Après trois mois d'hymen je perdis mon époux.
Je suis depuis deux ans et veuve et ma maîtresse.

DORANTE.

J'ose donc espérer le prix de ma tendresse.

MÉLISSE.

Doucement. Je voudrais, sur un sujet pareil,
D'une excellente amie en croire le conseil;
Je la connais prudente aussi bien que sincère;
Je l'aime tendrement et je lui suis bien chère:
C'est par ses sentimens que je veux me guider.

DORANTE.

Mais une autre pour vous doit-elle décider?
Et pourra-t-elle enfin mieux que vous me connaître?

MÉLISSE.

Mais elle vous connaît déjà beaucoup, peut-être.

DORANTE.

Qui? moi?... Comment cela?

MÉLISSE.

Consentez à la voir.

DORANTE.

De vous complaire en tout je me fais un devoir.
Mais, de grâce, à quoi bon?...

MÉLISSE.

En un mot, je l'exige.

DORANTE.

En ce cas...

MÉLISSE.

Sur-le-champ vous la verrez, vous dis-je.

DORANTE.

Eh bien ! soit. J'y consens.

MÉLISSE.

Elle est dans la maison.

Lise, va la chercher.

LISE.

J'y vais.

(Elle sort.)

CLITON, bas à Dorante.

J'ai le soupçon

Qu'on vous prépare ici, Monsieur, quelque anicroche.

MÉLISSE, à Dorante.

On voit assez souvent que le hasard rapproche
Des gens qui se croyaient pour toujours séparés.

DORANTE.

Je ne vous entends pas.

MÉLISSE.

Bientôt vous m'entendrez,

Car je vois mon amie.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LUCRÈCE, LISE.

DORANTE, à part.

Ah ! morbleu ! c'est Lucrèce !

CLITON, bas à Dorante.

Si vous vous en tirez, vous aurez de l'adresse.

DORANTE, bas à Cliton.

Ah ! l'on me tend un piége ! il faut m'en garantir,
Et je vais retrouver mon talent de mentir.

CLITON, bas à Dorante.

Mais vous ne l'aviez pas trop perdu, ce me semble.

LUCRÈCE.

Je rends grâce, Dorante, au sort qui nous rassemble.
Je n'ai point de rancune, et, malgré tous vos torts,
Je vous puis pardonner sans de trop grands efforts.
Convenez cependant que j'ai lieu de me plaindre;
Jusqu'au dernier moment qui vous portait à feindre ?
Vous avait-on contraint ? vous avais-je trompé ?
Pourquoi vous êtes-vous en cachette échappé ?
Quels que soient vos motifs, vous pouvez me les dire;
Je n'ai plus de colère, et n'en ferai que rire.

MÉLISSE.

A merveille. Qu'a-t-il à répondre à cela ?

DORANTE.

J'ai... que je n'entends pas très-bien ce discours-là...

LUCRÈCE.

Vous ne l'entendez pas ?

DORANTE.

Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

LUCRÈCE.

A qui donc, s'il vous plaît ?... Ne suis-je pas Lucrèce ?

DORANTE.

Lucrèce!... dites-vous ?... Ah ! quel événement!

Seriez-vous, par hasard ?...

LUCRÈCE.

Eh ! parlez franchement ;
Je dois être des deux la plus embarrassée ;
Vous êtes l'inconstant, je suis la délaissée ;
Après tout, le beau rôle ici n'est pas pour moi.

DORANTE.

Je ressens vos chagrins ainsi que je le doi ;
J'y prends part.

LUCRÈCE.

Vous !.. Comment ?

DORANTE.

Le discours que vous faites,
Madame, et votre nom, m'apprennent qui vous êtes ;
Et votre sort, de loin, m'a fort intéressé.

LUCRÈCE.

Qu'est-ce à dire ?

DORANTE.

J'ai su tout ce qui s'est passé ;
Que deux fois à Paris vous fûtes fiancée,
Et qu'on rompit deux fois la noce commencée ;
Oui, nous avons manqué nous tenir d'assez près,
Et sans nous avoir vus ainsi je vous connais.
Celui qui cause encor votre juste colère,
Ce Dorante inconstant, ce fou, c'était mon frère.

LUCRÈCE.

Votre frère ?

DORANTE.

Jumeau, qui me ressemble au point,
Que nos amis souvent ne nous distinguaient point.
Bien des gens, abusés par l'erreur où vous êtes,
Me viennent accuser des fautes qu'il a faites.
Mais si ce double hymen n'est resté qu'en projet,
Vous en devez, au fond, avoir peu de regret.
Mon père était bien vieux; pour mon frère, ah! Madame,
Je vous fais compliment de n'être point sa femme;
J'eus moi-même à m'en plaindre, et je dois avouer
Qu'on trouverait en lui peu de chose à louer;
Il est homme d'esprit, mais léger, mais frivole;
Il ne faut pas toujours le croire à sa parole;
Sa conduite envers vous mérite châtiment,
Et j'aurais à sa place agi bien autrement;
Je n'ai jamais su fuir une femme jolie.

MÉLISSE.

Allons, ce n'est pas lui.

DORANTE.

Moi! je viens d'Italie,
Où j'ai fait mon séjour pendant cinq ans entiers.

LUCRÈCE.

Quand je vous ai connu, vous veniez de Poitiers;
Et depuis cette époque, il ne s'en faut de guère
Qu'il ne se soit passé deux ans...

DORANTE.

C'était mon frère.
Il était à Paris au tems dont vous parlez...

LUCRÈCE.

Dorante, nous savons tout ce que vous valez.
Mais Cliton vous servait, quand votre humeur légère...
Vous allez me répondre encor : c'était mon frère.

DORANTE.

Sans doute, puisque c'est l'exacte vérité.

LUCRÈCE.

Nous avons éprouvé votre sincérité.

DORANTE.

On vous peut aisément résoudre ce problème,
Et Cliton, sur-le-champ, va l'expliquer lui-même.
Allons, parle.

CLITON.

Qui ? moi, Monsieur ?

DORANTE.

Veux-tu parler ?

CLITON.

Moi, Monsieur ? devant vous que j'ose m'en mêler !
J'aurais tort, et pourrais dire quelque sottise.

DORANTE.

Non, parle sans détour ; imite ma franchise.
Dis comment tu servis mon frère un an ou deux,
N'est-ce pas ?

CLITON.

Eh ! oui ; mais vous le direz bien mieux.

DORANTE.

Cliton était à moi dès ma tendre jeunesse ;
De le garder toujours j'aurais eu la faiblesse,

Quoiqu'il soit libertin ; mais lorsque je partis
Pour Florence, il voulut demeurer à Paris ;
Perdre de vue un jour le coq de sa paroisse,
En honnête badaud, lui causait de l'angoisse ;
Nous nous quittâmes donc, et je plaçai Cliton
Au gré de ses désirs, en fort bonne maison.
Il s'en fit renvoyer pour sa tête légère,
Fut trois ans postillon, puis entra chez mon frère,
Qui, venant à Paris, le prit auprès de lui.
Ce dernier maître enfin s'étant un jour enfui,
Comme vous le savez, Cliton eut le courage,
Me regrettant, de faire à pied un long voyage,
Pour me joindre à Turin, d'où je l'ai ramené.

LUCRÈCE.

Pour le besoin le conte est bien imaginé.
En fait d'inventions sa tête est si féconde,
Qu'il sait bien se défendre avant qu'on le confonde ;
Mais j'aurai cependant des preuves aujourd'hui,
Qui montreront le fonds qu'on peut faire sur lui.

MÉLISSE.

Des preuves ?...

LUCRÈCE.

Oui, j'en ai.

DORANTE.

Quoi donc ? Que pourrait-ce être ?

LUCRÈCE.

Lorsqu'il en sera tems, je les ferai connaître.

DORANTE.

Je ne crains rien, Madame, et vous mets au défi.

LUCRÈCE.

Mais quand vous les verrez, vous serez moins hardi.

MÉLISSE.

Tu l'offenses, ma chère, et me parais piquée.
Ta méprise me semble assez bien expliquée.

LUCRÈCE.

Il te trompe, te dis-je, et je le ferai voir.
De te désabuser je me fais un devoir.
Au reste, mon projet, tu peux bien le comprendre,
Est de t'en détacher, mais non de le reprendre;
J'aurais trop de faiblesse et trop peu de fierté,
S'il était dans mon cœur un instant regretté;
Au dédain, à mon tour, je suis bien résolue,
Et ne voudrai jamais qui ne m'a point voulue.
Adieu, ma chère amie. Et vous, vous m'entendez;
Adieu, Dorante, adieu. Nous verrons. Attendez.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MÉLISSE, DORANTE, CLITON, LISE.

DORANTE.

Je la plains, car on voit qu'elle souffre dans l'ame.
Mais c'est vous que je veux persuader, Madame;
Et c'est à vous sur-tout qu'il m'importe, en ce jour,

D'ôter tous les soupçons fâcheux à mon amour.
Si mon frère eut des torts, en suis-je responsable ?

MÉLISSE.

D'avec lui n'êtes-vous en rien méconnaissable ?

DORANTE.

En rien. D'ailleurs Lucrèce a l'esprit prévenu,
Et sans cela ses yeux peut-être auraient mieux vu.
* La vérité pourtant est que, dès notre enfance,
Nos parens se trompaient à cette ressemblance;
Quand on nous mit tous deux au collége, à Poitiers,
Elle fut le sujet de beaux tours d'écoliers;
Je veux vous en citer un exemple entre mille.
Nous aimions fort la paume; et souvent par la ville,
Avec nos compagnons, et loin de nos régens,
Nous allions à ce jeu prendre nos passe-tems.
Je n'y jouais pas mal, beaucoup mieux que mon frère,
Et mon talent servait à le tirer d'affaire;
Se laissant engager inconsidérément,
Il s'exposait, en dupe, à perdre son argent,
En jouant but à but avec gens qui, sans risque,
Auraient pu, tout au moins, lui rendre quinze et bisque;

* On peut passer, à la représentation, les vers qui sont entre les deux astérisques; alors il faudrait dire ainsi :

MÉLISSE.

Mais vous parlez aussi d'une chose étonnante.
Par curiosité, etc.

Au moment où pour lui la partie allait mal,
Nous nous faisions des yeux tous les deux un signal;
Sous un prétexte alors nous sortions l'un et l'autre,
Sans qu'aucun se doutât d'un tour comme le nôtre;
Il me cédait la veste, et prenait mon habit;
Nous rentrions après ce changement subit,
Et mes traits abusant joueurs et galerie,
J'achevais pour mon frère et gagnais la partie.

LISE.

Oui-dà! ce n'était pas jouer de bien franc jeu.

DORANTE.

Entre frères il faut se secourir un peu,
Et le mal n'était pas très-grave, ce me semble.
Mais le plaisant, c'était quand nous jouions ensemble:
Les spectateurs surpris voyaient, d'un œil troublé,
Jouer contre soi-même un seul homme doublé...

MÉLISSE.

La partie en effet devait être amusante. *
Par curiosité, je voudrais bien, Dorante,
Voir quelque jour ce frère avec vous...

DORANTE.

Ah! vraiment,
On pourrait vous donner ce divertissement,
Et Lucrèce croirait alors à ce miracle;
Mais c'est que, par malheur, il se trouve un obstacle...

MÉLISSE.

Lequel?

DORANTE.

Mon frère et moi, nous nous sommes brouillés.

MÉLISSE.

Et comment?

DORANTE.

Nous avons eu de grands démêlés.
Nous ne nous voyons pas; c'est une horrible chose,
J'en gémis; mais enfin mon frère en est la cause;
C'est lui qui, le premier, mit la guerre entre nous.

MÉLISSE.

Et quel événement fit naître ce courroux?
Dites-moi?

DORANTE.

Vous voulez que je vous le raconte?

MÉLISSE.

Oui; parlez.

DORANTE.

Un peu haut il faut que je remonte.
Un jeune et bel objet m'avait mis sous ses lois;
J'avais vingt ans; j'aimais pour la première fois;
(Pardonnez: cette ardeur que je sentis pour elle,
Votre vue en mon cœur aujourd'hui la rappelle);
Sans peine vous jugez que cet amour ardent
Avait, pour s'épancher, besoin d'un confident;
Je ne cherchai pas loin: n'avais-je pas un frère?
Je voulus qu'il connût celle qui m'était chère;
Je le menai chez elle, et crus, à l'amitié
Révélant mon bonheur, l'augmenter de moitié.

Le perfide, en secret, s'enflamma pour ma belle,
Lui déclara ses feux; mais elle était fidèle :
Elle s'en défendit sans bruit et sans éclat;
Combien son procédé fut sage et délicat!
Mais lui, loin d'étouffer une ardeur téméraire,
Par un mensonge aisé cherche à la satisfaire;
Me sachant en voyage, il me prévient d'un jour,
Et feignant que j'avais avancé mon retour,
A ma place il accourt chez ma belle maîtresse...

LISE.

Aïe! aïe!... voyez un peu quelle ruse traîtresse!
Elle le prit pour vous...

DORANTE.

J'arrivai, par bonheur,
Fort à propos pour moi, fort mal pour le trompeur.

MÉLISSE.

Ah! tant mieux.

DORANTE.

Vous jugez si cela se pardonne!
Furieux, je voulus le combattre en personne;
Quelques amis communs m'en empêchèrent; mais
Tous liens entre nous sont rompus désormais;
En même lieu que lui jamais je ne séjourne :
J'arrive d'Italie, et mon frère y retourne.

LISE.

Vraiment, j'approuve fort cette précaution;
Sans quoi, gare l'erreur du double Amphytrion.

DORANTE.

Je prendrai garde aussi que cet autre moi-même
Ne soit plus mon rival près de celle que j'aime.
(A Mélisse.)
Vous ne le verrez point.

MÉLISSE.

Croyez qu'en pareil cas
Un cœur tel que le mien ne se méprendrait pas.

LISE.

Eh! Madame, après tout, de quoi peut-on répondre ?
S'ils sont si ressemblans, j'aurais peur de confondre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉANDRE.

CLÉANDRE, à Dorante.

Ariste qui nous sert, et de tout son pouvoir,
Dorante, en ce moment, chez lui voudrait vous voir.

DORANTE.

Ariste ?...

CLÉANDRE.

Justement il reçoit la visite
De quelqu'un que, pour vous, son zèle sollicite.
C'est de nos magistrats un des plus en crédit.
Le moment serait bon pour qu'il vous entendît.
Venez-y donc.

DORANTE.

J'y vais, sans tarder davantage.

LISE.

Je ne puis m'empêcher de dire : c'est dommage.
On interrompt Monsieur, quand il était en train.
De son joli roman, moi, j'attendais la fin...

CLITON.

Il le continuera; ne te mets pas en peine.

MÉLISSE, à Dorante.

Tirez-vous de péril, pour nous tirer de gêne;
C'est là l'essentiel; ne le négligez pas.

DORANTE.

Vous l'ordonnez; j'y cours et reviens sur mes pas.
Faites que votre amie envers moi se modère,
Et réserve sa plainte et sa haine à mon frère.

CLÉANDRE.

Songez qu'on nous attend. Partons. Adieu, ma sœur.

(Cléandre et Dorante sortent ensemble. Cliton suit son maître.)

SCÈNE VIII.

MÉLISSE, LISE.

MÉLISSE.

Il le faut avouer, son danger me fait peur.

LISE.

Il n'est pas malheureux, puisqu'il vous intéresse.

MÉLISSE.

D'une autre part, je songe aux plaintes de Lucrèce;
De fourbe et de mensonge elle osait l'accuser.

S'il est un imposteur, je dois le mépriser ;
Ce qu'il contait si bien ne serait qu'une fable ?
Lise, qu'en penses-tu ?

LISE.

Mais... qu'il est bien aimable.

MÉLISSE.

De l'exemple, d'ailleurs, je devrais profiter :
S'il a quitté Lucrèce, il pourrait me quitter.

LISE.

On peut, sans vous flatter, nier la conséquence,
Et mettre entre elle et vous un peu de différence.

MÉLISSE.

Le doute et la frayeur vont m'ôter le repos.
Je voudrais... Le valet revient tout à propos ;
Lise, fais-le causer ; en parlant de son maître,
Tu pourras pénétrer ce que je veux connaître.
Pour plus de liberté, je m'en vais vous laisser.

(Mélisse sort.)

SCÈNE IX.

LISE, CLITON.

CLITON.

De le suivre, Monsieur veut bien me dispenser ;
Puis-je mieux employer les instans qu'il me donne,
Qu'en venant les passer auprès de ta personne ?

LISE.

Je te suis obligée, et rien n'est plus galant.

Sais-tu que pour mentir ton maître a du talent?

CLITON.

Comment? Lise, tu crois?

LISE.

Tout ce qu'il en faut croire?
Il me paraît formé pour écrire l'histoire.

CLITON.

Il s'en tirerait bien : c'est un homme d'esprit.

LISE.

Qui ne met pas deux mots de vrai dans ce qu'il dit.

CLITON.

Tu l'offenses.

LISE.

Cliton l'imite, je parie.
Tu prétends avoir fait voyage en Italie?

CLITON.

Sans doute.

LISE.

Qu'as-tu vu?

CLITON.

J'ai vu... ce qu'on y voit.

LISE.

A Rome, par exemple?

CLITON.

Ah! c'est un bel endroit.

LISE.

Par de pareils détours ne crois pas qu'on m'échappe;
A Rome, qu'as-tu vu?

CLITON.

Pardi!... j'ai vu le Pape.

LISE.

Tu mens, Cliton; crois-moi, ne va pas te jouer...

CLITON.

Ma foi, ma pauvre enfant, il faut te l'avouer,
Sans plus me fatiguer à battre la campagne :
C'est que l'exemple agit, et que le mal me gagne.

LISE.

Dorante est donc menteur?

CLITON.

Il l'est, mais à tel point,
Que moi, qui le connais, je ne m'en gare point!
Il ment à chaque instant, sans besoin et sans peine,
Afin de se tenir seulement en haleine;
D'ailleurs gai, libéral, brave, spirituel,
Cet unique défaut gâte un beau naturel.

LISE.

C'est sans mentir, au moins, qu'il aime ma maîtresse?

CLITON.

J'en réponds. Il te faut, déployant ton adresse,
Servir nos feux près d'elle et la persuader.
L'intérêt et l'amour doivent t'y décider.

LISE.

L'amour?... Que veux-tu dire?

CLITON.

Eh! oui, tu sais, je pense,

Que tu dois m'épouser, si...

LISE.

Belle récompense !

Mais je veux vous servir. Bonsoir, car il est tard.

CLITON.

Nos chambres ne sont pas voisines, par hasard ?

LISE.

Non : tu couches là haut ; moi, près de ma maîtresse.
Adieu, monsieur Cliton.

CLITON.

Bonsoir donc, ma princesse.

Sans toi, je vais chercher vainement le sommeil.
Mais je ferai trouver l'Amour à ton réveil.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANDRE, MÉLISSE.

CLÉANDRE.

Dorante, ce matin, ma sœur, n'a point paru?

MÉLISSE.

Non, je ne le crois pas, et je ne l'ai point vu.

CLÉANDRE.

Et moi, je suis charmé de te voir de bonne heure,
Lorsque tout le logis en plein repos demeure;
Nous sommes seuls, je puis te parler franchement.
Tu sais quel est pour toi mon tendre attachement.
Je vois, avec effroi, ma sœur, que pour Dorante
Ton ame n'est déjà rien moins qu'indifférente;
L'aller voir en prison, lui laisser ton portrait!...

MÉLISSE.

Oui, grondez-moi du mal que vous-même avez fait.
Ne m'avez-vous pas dit : Prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère ?
Je vous l'avais promis, j'ai dû vous obéir;

Son malheur m'a touchée et me l'a fait chérir;
D'une noble action j'ai senti la puissance ;
L'amour est né chez moi de la reconnaissance :
Celui qui vous sauva pouvait seul me charmer,
Et plus vous m'êtes cher, plus je le dois aimer.

CLÉANDRE.

Tu l'aimes donc?..

MÉLISSE.

Mon frère!..

CLÉANDRE.

Et tu penses qu'il t'aime?

MÉLISSE.

Sans doute, et d'un amour, comme le mien, extrême.

CLÉANDRE.

Tu le connais à peine, et depuis un seul jour;
Est-ce assez pour l'aimer et croire à son amour?

MÉLISSE.

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
C'est, mon frère, un accord bientôt fait que le nôtre;
Sa main, entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur ame, au seul nom, s'émeut et s'intéresse;
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entre-dit persuade aisément;
Et loin de s'arrêter à des craintes frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles.

La langue en peu de mots en exprime beaucoup;
Les yeux, plus éloquens, font tout voir tout d'un coup;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

CLÉANDRE.

Par des illusions on peut être entraîné.
Ainsi, dans ton esprit, Ariste est ruiné?

MÉLISSE.

Hélas! ce que Dorante en un seul jour m'inspire,
Ariste, dans deux ans, ne me l'eût pas fait dire.

CLÉANDRE.

Mais il est honnête homme, et de plus mon ami.

MÉLISSE.

Honnête homme!... à coup sûr, Dorante l'est aussi.
Pour votre ami, je crois qu'il a des droits à l'être.

CLÉANDRE.

Au prix de tout mon sang, je voudrais reconnaître
Sa générosité, ce trait d'homme d'honneur;
Mais il ne le faut pas payer de ton bonheur.
Ce qu'il a fait pour moi me le montre estimable;
J'ai peine à soupçonner une vertu semblable;
Cependant, il faut bien ne te rien déguiser,
A côté de ces traits qui me le font priser,
J'en vois d'autres qui font un effet tout contraire,
Et dont l'ombre obscurcit un si beau caractère.
Je serais moins timide à n'exposer que moi,
Mais je le suis beaucoup lorsqu'il s'agit de toi.

Lucrèce, ton amie, eut sujet de s'en plaindre.

MÉLISSE.

Elle le pense, au moins, et l'accuse de feindre;
Elle peut se tromper. Soyez bien rassuré :
Mon frère, plus que moi, c'est vous que j'en croirai.
Mais j'attends à mon tour une autre confidence :
N'avez-vous rien à craindre ? Est-il quelque espérance ?

CLÉANDRE.

Je ne te cache rien de mes chagrins secrets.
Je ne suis pas content. La visite qu'exprès
Hier Dorante et moi nous fîmes chez Ariste,
N'a fait que me laisser l'ame inquiète et triste;
Ce juge, après avoir écouté jusqu'au bout,
M'a paru n'être point persuadé du tout.
Mais un autre incident, bien plus fâcheux, peut-être,
Va guider la recherche et me faire connaître :
Deux hommes qui de loin ont vu notre combat,
Sont cités ce matin devant le magistrat.
Je sors pour m'informer... Je vois venir Lucrèce.

MÉLISSE.

Revenez promptement rassurer ma tendresse.

CLÉANDRE.

Consulte cette amie, et sur-tout souviens-toi
Que l'hymen, sans retour, engage notre foi;
Qu'avant de se lier, il faut se bien connaître,
Et ne point s'imposer des repentirs peut-être.
Adieu, ma sœur.

MÉLISSE.

Adieu. Pour choisir un époux,
Je vous l'ai déjà dit, je n'en croirai que vous.

SCÈNE II.

MÉLISSE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Je te l'avais promis, je viens tenir parole,
Et contraindre Dorante à sortir de son rôle,
A reconnaître enfin ses mensonges.

MÉLISSE.

Vraiment,
Tu gardes contre lui bien du ressentiment.

LUCRÈCE.

C'est que j'ai dans mes mains des preuves qui sont sûres,
Et qui dévoileront toutes ces impostures.
Ma chère, j'ai promis de ne te rien céler,
De sa perte quelqu'un s'offre à me consoler;
Ariste que j'ai vu, fait, si je veux l'en croire,
De recevoir ma main, son bonheur et sa gloire.

MÉLISSE.

Je suis donc la première à t'en féliciter.

LUCRÈCE.

Mais sur Dorante encor je te vois hésiter.
Quand je veux t'inspirer la haine qu'il mérite...

MÉLISSE.

Eh! oui, si c'est celui dont l'abandon t'irrite...
Mais si c'était son frère?...

LUCRÈCE.

Encor?... Venons au fait.
Ne t'a-t-il pas hier écrit certain billet?

MÉLISSE.

Oui, vraiment.

LUCRÈCE.

De sa main?

MÉLISSE.

Je le pense.

LUCRÈCE.

Et sans doute
Tu l'as gardé?

MÉLISSE.

Mais, oui.

LUCRÈCE.

C'est ce qu'il faut. Ecoute,
Et je vais à l'instant te prouver comme quoi...
Fais-moi voir son écrit...

MÉLISSE.

Je ne l'ai pas sur moi.
Je l'ai, pour le serrer, mis dans mon écritoire.

LUCRÈCE.

Fort bien; pour démêler le fond de cette histoire
Ce billet suffira; veux-tu me le montrer?

MÉLISSE.

J'y consens; dans ma chambre il ne nous faut qu'entrer.
Hé!.. je l'entends lui-même.

LUCRÈCE.

Entrons, qu'il ne vous voie.
Que sa confusion me causera de joie!

(Mélisse et Lucrèce rentrent.)

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Oui, quoique son amour m'ait fait un trait si noir,
J'aurais quelque plaisir, Cliton, à le revoir;
Après un si long tems, quand il s'agit d'un frère,
Il faut bien se résoudre à vaincre sa colère;
Enfin tu me verrais m'accorder avec lui,
Si le sort à Lyon l'amenait aujourd'hui.

CLITON.

Qui donc, Monsieur?

DORANTE.

Mon frère.

CLITON.

Eh! mais, je vous demande,
Monsieur (il n'est personne ici qui nous entende),
A quoi bon me tenir, à moi, de tels propos?
Vous savez...

DORANTE.

Nous avons cessé d'être rivaux.
Réponds-moi, toi qui fus deux ans à son service :
Dois-je croire qu'au fond ce frère me haïsse ?
Que disait-il de moi ? t'en parlait-il souvent ?

CLITON.

Vous vous moquez de moi, Monsieur, assurément.

DORANTE.

Et par quelle raison ?

CLITON.

Soit dit, sans vous déplaire,
Vous n'avez pas de frère...

DORANTE.

Holà ! veux-tu te taire ?
Quand je dis quelque chose, est-ce à toi d'en douter ?
Pour en être certain, tu n'as qu'à m'imiter.
On n'a pas raconté quatre fois une histoire,
Qu'elle nous semble vraie ; on finit par la croire.
Ainsi j'ai donc un frère, et sois prêt, au besoin,
Si je t'interrogeais, à servir de témoin
Sur ce qu'a fait et dit ce frère en ta présence.

CLITON.

Oh ! jamais à mentir je n'aurai votre aisance.
Je m'y perdrais, naïf et rond comme je suis.
Je vous sers autrement, et du mieux que je puis.
J'ai dans nos intérêts su mettre la suivante,
Afin qu'à sa maîtresse elle parle et nous vante.

DORANTE.

Fort bien. Il faut partout se faire des amis.
Par elle nous pourrions avoir de bons avis.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LISE.

LISE.

Je vous cherche, Monsieur, pour vous rendre un service.
Apprenez que Lucrèce est déjà chez Mélisse,
Apportant un recueil de vos vieux billets doux;
Madame aussi produit le seul qu'elle ait de vous;
Toutes deux, avec soin, comparent l'écriture,
Et vont vous condamner sur votre signature.
Pour vous en avertir, je viens de les quitter.

DORANTE.

L'avis n'est pas mauvais, et j'en veux profiter.
Lise d'un soin pareil sera récompensée...
Voyons... si j'écrivais!... Oh! la bonne pensée!
Sur cette table exprès tout est là disposé.

CLITON.

Un couple féminin est un couple rusé.
Songez-y bien, Monsieur.

LISE.

L'une et l'autre occupée
N'a pas vu que, sans bruit, je me suis échappée.

DORANTE, *écrivant.*

C'est fort bien fait à toi. Pour cacheter il faut
De la lumière.

(*A Cliton.*)

Cours m'en chercher au plus tôt.

LISE.

Lucrèce, contre vous avec chaleur s'explique,
Et prétend cette fois vous laisser sans réplique.

DORANTE.

Au contraire, c'est moi qui saurai m'en moquer,
Et qui l'empêcherai de pouvoir répliquer.

CLITON, *apportant de la lumière.*

Voici ce qu'il vous faut.

CLITON, *à Lise.*

Tu peux être tranquille.

(*Il se met à écrire.*)

Toi, Cliton, cependant, sors, va courir la ville.
L'affaire de Cléandre a pris un mauvais tour,
Ou du moins je le crains; tâche de trouver jour
A te bien informer de ce qu'on en peut dire,
Et sans perdre de tems tu viendras m'en instruire.

CLITON.

Oh! fiez-vous à moi, s'il faut questionner;
C'est un de mes plaisirs, et je vais m'en donner.

(*Il sort.*)

LISE.

Moi, je vais sur-le-champ auprès de ma maîtresse.
Je rentre et ne dis mot.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE V.

DORANTE seul.

Ah ! madame Lucrèce !
Je vous trouve à Lyon pour nuire à mes amours !...
Les voici... Sans paraître entendre leurs discours,
Ni les voir seulement, préparons notre scène...

SCÈNE VI.

MÉLISSE, LUCRÈCE, DORANTE, LISE, qui entre un moment après les deux dames.

LUCRÈCE, bas à Mélisse.

Hé bien !.... la preuve est-elle et complète et certaine ?
Est-ce lui ?... qu'en dis-tu ?

MÉLISSE.

Je dis que je le crain.

LUCRÈCE.

Et moi que j'en suis sûre.

MÉLISSE.

Un papier dans sa main !
C'est une lettre.

DORANTE, feignant de ne les pas voir, et les yeux attachés sur la lettre.

Hélas !

MÉLISSE.

Ecoutons... Il soupire...

DORANTE, de même.

Après tout, c'est mon frère; et mon cœur se déchire;
Lorsque je songe aux maux qu'il aura dû souffrir...
Oui... sa lettre à-la-fois me fait peine et plaisir.

(Feignant d'apercevoir les dames avec surprise.)

Ah! pardon!

MÉLISSE.

Quel chagrin trouble si fort votre ame?

DORANTE.

Je ne vous savais pas si près de moi, Madame.
Ce qui m'arrive ici pourra vous étonner;
J'étais hier au soir loin de le soupçonner.

MÉLISSE.

Qu'est-ce?...

DORANTE.

Vous vouliez voir mon frère, le connaître;
Vous aurez avant peu ce plaisir-là, peut-être.

MÉLISSE.

Est-il possible?...

DORANTE.

Eh! oui: par cette lettre-ci,
Qu'on me rend à l'instant, j'apprends qu'il vient ici.

LUCRÈCE.

Votre frère?

DORANTE.

Du moins j'espère qu'à sa vue,
De ma sincérité vous serez convaincue.

LUCRÈCE.

De vouloir me convaincre épargnez-vous le soin.
Cette lettre, je crois, ne vient pas de bien loin.

DORANTE.

Madame, du beau sexe on sait le privilége;
Sa grâce, sa faiblesse en tout tems le protége,
Et je souffre de vous un propos un peu dur...

LUCRÈCE.

Vous n'êtes pas au bout, et je joue à jeu sûr.

MÉLISSE, à Dorante.

Oh! ne vous fâchez pas; mon amie aime à rire.

DORANTE.

Enfin voici la lettre, et vous pouvez la lire.

MÉLISSE, prenant la lettre.

Voyons.
(A Lucrèce.)
Ecoute bien, et dis-m'en ton avis.
(Elle lit.)

Marseille, le ......

« Mon frère, je dois convenir que j'ai eu de grands » torts envers vous; vous n'en êtes pas exempt envers » moi: oublions-les réciproquement..... »

DORANTE.

Ces torts sont justement ceux que je vous ai dits.
Puis-je les oublier?... il était bien coupable!...

MÉLISSE.

Dorante! l'écriture à la vôtre est semblable.

DORANTE.

Vous le trouvez ? Oui, c'est la mienne absolument;
Mais de tous nos rapports c'est le moins surprenant.
Ayant, dès notre enfance, appris du même maître,
Et semblables en tout autant qu'on le peut être,
Nous avons en commun encore ce trait-ci.

LUCRÈCE.

L'adroit fripon !... où donc a-t-il pris celui-ci ?
(A Mélisse.)
Quoi ! cette ressemblance !...

MÉLISSE.

Est extraordinaire,
Mais non pas impossible ; et l'on cite, au contraire,
Des exemples fameux...

LISE.

Eh ! l'on en a vu cent.

LUCRÈCE, à Mélisse.

Tu fais ce que tu peux pour le croire innocent.

MÉLISSE.

Mais comment aurait-il pu deviner, ma chère,
Que tu gardais encor les lettres de son frère,
Et que tu me viendrais les produire aujourd'hui,
Pour les faire servir de preuves contre lui ?

LUCRÈCE.

Un démon qui le sert, sans doute a su l'instruire.

DORANTE.

Quoi ! Madame !... est-il vrai ?... vous cherchiez à me nuire ?

LUCRÈCE.

Vraiment !... sachez-moi gré d'avoir, jusqu'à ce jour,
Gardé tous vos billets, gages d'un faux amour.

DORANTE.

Les billets de mon frère.

MÉLISSE.

Ecoutez, je vous prie.

(Elle continue de lire.)

« Je crois que vous me plaindrez, quand vous sau-
» rez ce que j'ai souffert. Après avoir été pris sur mer
» par un Turc corsaire, j'ai demeuré dix-huit mois cap-
» tif en Barbarie, d'où j'arrive depuis peu... »

LISE.

Le pauvre malheureux ! captif en Barbarie !

LUCRÈCE.

Calme-toi : ne crois pas qu'il ait souffert beaucoup.

LISE.

Pris sur mer !... par un Turc !...

MÉLISSE.

Paix, Lise, encore un coup.

(Elle lit.)

« Je ne vous cache pas que je vais chercher à Lyon
» une aimable personne que j'ai dû épouser à Paris, il
» y a deux ans... »

Lucrèce, maintenant voici qui te regarde.

« Je fus séparé d'elle tout d'un coup, et bien malgré
» moi, par l'événement le plus singulier que je vous

» raconterai en détail; je n'ai point cessé de l'aimer ;
» si elle est encore libre et si elle ne m'a point ou-
» blié, j'espère passer avec elle des jours heureux. Rien
» ne manquera plus à mon bonheur quand j'aurai re-
» trouvé en vous un frère affectionné, comme je vous
» le suis et vous le serai toute ma vie. »

DORANTE.

(A Lucrèce.)

Qu'en dis-tu ?

LUCRÈCE.

Contre lui, si je n'étais en garde,
Il finirait, je crois, par me persuader.
La lettre est fort adroite.

MÉLISSE.

Enfin, tu vas céder ?

LUCRÈCE.

Céder ? quand j'ai raison ! cela n'est pas possible.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉANDRE et CLITON qui entre derrière lui.

CLÉANDRE.

J'éprouve en ce moment un chagrin bien sensible,
Cher Dorante, vous seul vous pourrez l'adoucir
En prenant le parti que je viens vous offrir.
Il faut vous éloigner; c'est la seule ressource ;
Partez à l'instant même; acceptez cette bourse.

A de nouveaux périls vous seriez exposé.
Deux témoins contre vous, dit-on, ont déposé;
Si leur erreur allait vous devenir funeste!
J'en frémis!... Profitons de l'instant qui nous reste.
Dans un moment de trouble, hier j'ai pu céder,
Ne croyant pas vous faire alors tant hasarder.
Aujourd'hui ce serait mériter trop de blâme;
Le danger m'appartient, ainsi je le réclame;
Recevez mes adieux; embrassez-moi; partez.

CLITON.

L'offre vient à propos; mon cher maître, acceptez.

DORANTE.

Dans un cœur généreux l'honneur ne peut se taire,
Et vous faites ici ce que vous devez faire;
L'honneur m'apprend aussi comme j'en dois user;
Il vous prescrit d'offrir, à moi de refuser.

CLÉANDRE.

De refuser?... Comment!... Y pensez-vous, Dorante?

DORANTE.

Notre position, Cléandre, est différente.
Qu'ai-je à craindre, après tout?.. Je saurai bien prouver
Qu'à Lyon j'étais près seulement d'arriver,
Que je n'y pris jamais querelle avec personne,
Ainsi donc, supposé qu'encore on m'emprisonne,
Ce sont de mauvais jours qu'il faudra supporter,
Et ce n'est pas de quoi beaucoup se tourmenter.
Mais pour vous, cher Cléandre, il n'en est pas de même,

Et je vous laisserais dans un péril extrême.
Une fois arrêté, que deviendriez-vous?
Et pourrait-on des lois désarmer le courroux,
Si quelque indice enfin servait à vous convaincre
De ce duel fatal?

CLÉANDRE.

N'espérez pas me vaincre.
Je ne vous verrai point, contre toute raison,
A ma place aujourd'hui retourner en prison;
Le ciel ne voudra pas ma ruine peut-être;
Fuyez donc...

DORANTE.

C'est à vous de fuir, de disparaître;
Eloignez-vous; laissez à vos amis le soin
D'expliquer ce départ, quand vous serez bien loin.
Pour votre sûreté...

CLÉANDRE.

Quoi! vous voulez?

DORANTE, à Mélisse.

Madame,
Vous avez plus que moi de pouvoir sur son ame;
Décidez-le.

CLÉANDRE.

Ah! cessez, ami trop généreux,
De..

MÉLISSE.

Voulez-vous m'en croire? il faut fuir tous les deux,
Au péril, quel qu'il soit, n'exposer l'un ni l'autre.
Dorante, qu'il est peu de cœurs comme le vôtre!

LUCRÈCE.

Eh! oui, vraiment, il est généreux, j'en convien;
Mais il n'a pas de frère.

MÉLISSE.

Il me sauve le mien.

CLÉANDRE.

Dans un tems plus heureux, j'espère reconnaître
Un si rare service, et m'acquitter peut-être;
Si j'ai lu dans vos cœurs, si je les ai compris,
Ma sœur...

DORANTE.

Ah! si sa main en devenait le prix,
Je serais trop payé... Dites un mot, Madame.

CLITON, à Lise.

L'affaire est en bon train, et tu seras ma femme.

MÉLISSE.

Mon frère me connaît; il a parlé pour moi.
Qu'entends-je? il n'est plus tems! on vient! je meurs d'effroi!
C'est Ariste!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARISTE.

ARISTE.

J'accours pour finir vos alarmes.
Chacun ici s'afflige, et Mélisse est en larmes;
Je viens vous rassurer et vous consoler tous.

Vos périls sont passés, mes amis, calmez-vous.

CLÉANDRE.

Est-il vrai?

ARISTE.

J'ai pourtant quelque lieu de me plaindre;
Cléandre, je sais tout, il n'est plus tems de feindre;
Je sais ce que Dorante hier a fait pour vous;
D'un trait si généreux je suis presque jaloux.

MÉLISSE.

Dorante aurait trahi le secret de mon frère?

DORANTE.

M'en croyez-vous capable?

ARISTE.

Il m'en a fait mystère;
Dorante n'a rien dit; mais un autre a parlé.
(A Cléandre.)
J'ai vu votre adversaire; il m'a tout révélé.
Cet éclaircissement m'était bien nécessaire;
J'ai trouvé jour alors à vous tirer d'affaire.
(A Dorante.)
Florange, qui n'est pas mortellement blessé,
A nier son duel était intéressé,
Et devait se garder de dénoncer Cléandre.
Sans perdre un seul instant, je l'ai donc fait entendre.
Et quant aux deux témoins, grâce à l'éloignement,
Qui, sans doute, avait pu les tromper aisément,
Tous deux ont rétracté leur premier témoignage,
Et tourné leur récit tout à votre avantage;

Ces obstacles détruits, tout s'est accommodé.
Les juges satisfaits m'ont enfin accordé
Que Dorante fût libre et l'affaire assoupie.
Et de leur ordonnance exprès j'ai pris copie.
La voici. N'ayez plus ni craintes ni chagrins.

MÉLISSE.

Oh! qu'en un seul moment vous changez nos destins!

CLÉANDRE.

En véritable ami c'est bien là se conduire.

ARISTE.

Si vous aviez plus tôt pris le soin de m'instruire,
J'aurais plus tôt agi : vous auriez moins souffert.

DORANTE.

Quel secours fut jamais plus noblement offert!

MÉLISSE.

Comment récompenser un ami si fidèle?
Lucrèce le pourrait, et cela dépend d'elle.

LUCRÈCE.

De moi? Comment cela?

MÉLISSE.

Vous m'entendez tous deux;
Ariste, parlez vrai; je sais quels sont vos vœux,
Et crois pouvoir aussi, sans trop fâcher Lucrèce,
Vous dire que pour vous elle a quelque tendresse.

LUCRÈCE.

Tu trahis une amie!... Ah! le tour est affreux!

ARISTE.

Pour le lui reprocher, il me rend trop heureux.

LUCRÈCE.

Mais une circonstance est ici bien contraire.
Dorante nous promet le retour de son frère;
Je lui suis engagée, et depuis fort long-tems;
Je ne saurais manquer à la foi des sermens;
Que lui répondrons-nous, Dorante, s'il arrive?

DORANTE.

Madame, je vous trouve en cela bien craintive,
Et vous lui répondrez... que les absens ont tort.
D'ailleurs, que savons-nous? il est peut-être mort....
La date de sa lettre est assez ancienne;
Pour moi, je ne crois pas que jamais il revienne.

LUCRÈCE.

Mais avouez du moins, en cette occasion,
Que ce frère est un trait de votre invention.

DORANTE.

S'il vous faut cet aveu pour qu'un doux hyménée
Vous rende avec Ariste à l'instant fortunée,
Que ne ferais-je pas pour un ami si cher...
Et pour vous?

LUCRÈCE, à Mélisse.

L'entends-tu? ce langage est-il clair?
Il convient de ses torts, et je les lui pardonne.

MÉLISSE.

Je veux, à ton exemple, être indulgente et bonne.

DORANTE.

Ah ! Madame, à mes vœux daignez-vous consentir ?

MÉLISSE.

Mais songez qu'à sa femme on ne doit pas mentir.

DORANTE.

Ne craignez rien. Je veux conserver votre estime,
Et vainqueur, je renonce à ce genre d'escrime.
Oui, pour vous divertir, je ferai désormais
Des contes quelquefois, des mensonges jamais.

CLITON.

Mon maître le promet ; mais gare à qui s'y fie !
Qui mentit, mentira tout le tems de sa vie.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

MOLIÈRE
AVEC SES AMIS,
OU
LA SOIRÉE D'AUTEUIL,
COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS;

Représentée pour la première fois au théâtre Français, le 5 juillet 1804.

PRÉFACE.

C'EST un problème historique qui ne sera jamais décidé, de savoir si le fameux *Souper d'Auteuil* est un événement réel, ou un conte fait à plaisir.

Grimaretz, dans la *Vie de Molière*, Monchesnai, dans son *Bolæana*, rapportent cette anecdote comme très-certaine. Voltaire la rejette parmi ces historiettes qui ne méritent aucune créance. Racine le fils, qui dans son enfance et dans sa jeunesse avait beaucoup vu et connu Boileau, dit positivement dans ses Mémoires sur la vie de son illustre père : « Ce » fameux souper, quoique peu croyable, est » très-véritable........ Mon père heureusement » n'en était point........ Boileau a raconté plus » d'une fois cette folie de sa jeunesse. »

Ce témoignage de Racine le fils doit paraître de quelque poids. On peut croire, et il est probable, quoiqu'il ne le déclare pas expressé-

ment, qu'il avait lui-même entendu de la bouche de Boileau le récit de cette extravagance.

Il n'y avait point alors de cafés ; les bourgeois honnêtes, et même les jeunes gens des plus nobles familles, allaient au cabaret ; on y contractait l'habitude de boire avec profusion ; s'enivrer n'était point une honte ; au contraire, on en faisait gloire : c'était la mode.

Il n'est donc pas impossible que des hommes, même du premier ordre, aient donné une fois dans ce travers commun de leur tems ; et, une fois ivres, qui peut dire jusqu'où l'absence de la raison a pu les entraîner ?

Mais on peut prendre sur la vérité de l'aventure le parti qu'on voudra. Il suffisait que l'histoire ou le conte fût venu jusqu'à nous par tradition, pour qu'il fût permis de s'en emparer et de mettre cette folie sur la scène.

Le public s'est prêté à la supposition, si c'en est une. Il faut donc que la représentation n'ait rien offert de trop invraisemblable. Ce sujet présentait de grandes difficultés par le contraste entre le burlesque de l'aventure et la dignité des principaux personnages; mais il me semble, et je crois pouvoir le dire d'après le

succès qu'a obtenu ce petit ouvrage, il me semble que j'en suis venu à bout assez heureusement.

Un critique, qui ne se piquait pas de politesse, imprima qu'en voyant ma comédie, il avait cru voir *une orgie faite aux Porcherons par des crocheteurs et des cochers de place.* Je demande comment le public aurait supporté un pareil travestissement des hommes qu'il est accoutumé à révérer et à admirer le plus? de Molière, de La Fontaine, de Boileau! Y aurait-il eu assez de sifflets pour punir l'auteur qui se serait permis une semblable profanation?

La plupart des autres journalistes remarquèrent au contraire que le mérite de la pièce consistait dans la vérité : « Ce n'est plus une » comédie, disait l'un d'eux : c'est l'action » elle-même dont on croit être témoin. »

Je me suis en effet appliqué sur-tout à produire, si je le pouvais, cette illusion ; j'ai voulu montrer aux spectateurs quelques-uns de nos plus grands hommes, tels que je me les suis souvent représentés : Molière, grave, sérieux, *contemplateur*, homme d'une raison profonde, d'une ame élevée ; La Fontaine, simple et bon, tendre et reconnaissant, nourri

de la lecture de Platon, et aussi philosophe que son ami le premier des poètes comiques; Boileau, sévère, quelquefois cruel aux mauvais auteurs; mais franc et loyal, poli dans la conversation, et imitant de bonne grâce les manières de la cour, où il était bien accueilli par le roi lui-même. Un de ses intimes amis avait mis cette inscription au bas de son portrait : *Morum lenitate et versuum dicacitate æquè insignis.*

J'ai voulu peindre dans Chapelle l'aimable épicurien, l'homme amoureux de son indépendance, et ne songeant qu'à se divertir ; d'ailleurs sincèrement attaché à Molière, qu'il admirait. Il y a une lettre de Chapelle dans laquelle il écrit à son ami : *Grand homme!* titre que ceux qui le méritent le mieux reçoivent rarement pendant leur vie. Dans cette même lettre, en lui parlant de la peine qu'avait Molière à maintenir la bonne intelligence entre trois femmes qui vivaient chez lui, il le compare à Jupiter tourmenté par les querelles des déesses.

Quant à Lulli, il est le comique de la pièce. Sa gaîté bruyante est poussée jusqu'à la charge; il était, en effet, le bouffon de cette illustre

société; c'était lui à qui Molière disait : *Allons, fais-nous rire;* et l'on sait que, tout secrétaire du Roi qu'il était, il joua et chanta, dans les intermèdes du *Bourgeois Gentilhomme,* le rôle du muphti, et se fit inscrire, parmi les acteurs et chanteurs, sous le nom factice de *il signor Chiacchierone* (*le hableur, le diseur de balivernes*).

J'ai rapproché l'un de l'autre différens événemens qui, dans la réalité, ont été séparés par un intervalle de plusieurs années. Ainsi la disgrace de Fouquet est plus ancienne de dix ans que la composition du *Bourgeois Gentilhomme*, etc...... Mais on sait que ces légers anachronismes sont permis au théâtre.

J'ai fait usage, pour écrire cette comédie, des vers *libres* ou de toute mesure; et voici le motif qui m'a déterminé.

J'avais à faire parler des poètes, et de grands poètes. Si j'avais employé les vers *alexandrins,* on aurait pu croire que j'avais eu la prétention de les faire parler comme ils ont écrit; et en m'accusant de présomption, on n'eût pas manqué d'ajouter qu'on ne retrouvait point du tout leur style dans mes vers. D'un autre côté, quelle apparence qu'on puisse mettre

en scène de pareils hommes, et les faire dialoguer en simple prose! La folie même du sujet, l'exaltation des têtes pendant le souper, et les détails convenables à la situation, semblaient appeler la poésie. Dans cette alternative, quoique le maître de philosophie dise fort bien à M. Jourdain qu'il n'y a, pour s'exprimer, que les vers ou la prose, j'ai pris un parti moyen; j'ai choisi un rhythme qui n'est ni le grand vers (j'y trouvais trop de danger), ni l'humble prose, qui ne me semblait pas assez relevée pour de tels personnages.

En m'occupant de ces grands hommes qu'on aime presque autant qu'on les admire, en essayant de les peindre, pour ainsi dire, en déshabillé, je croyais les voir; je me croyais moi-même sous leurs yeux; j'éprouvais un sentiment de respect, et je cherchais si je pourrais mériter qu'ils daignassent sourire à ces faibles esquisses de leurs figures vénérables.

J'ai cru faire une chose utile et honorable aux lettres, en montrant par de si grands exemples qu'il n'est pas vrai, quoi qu'on en dise, que la jalousie et la haine divisent toujours les hommes qui courent ensemble cette noble carrière : les génies supérieurs aiment à

se rendre justice réciproquement ; ils s'honorent l'un l'autre, parce qu'ils s'apprécient ; et ils sont au-dessus de l'envie, ce vice trop ordinaire de l'humanité, parce qu'ils sont au-dessus du commun des hommes.

Cette comédie m'a valu des éloges auxquels j'ai été très-sensible. Plusieurs jeunes gens m'ont dit qu'ils en avaient été vivement émus ; qu'elle leur avait fait une impression assez forte pour qu'ils crussent voir en effet, vivans et agissans, les poètes fameux qui y sont représentés.

Un de nos meilleurs littérateurs, écrivain et orateur distingué, homme qui a montré, dans les fonctions publiques, un caractère respectable de sagesse, de modération et de désintéressement qui ne s'est jamais démenti, a mis pour moi le comble au succès de ce petit ouvrage, en disant, dans les notes historiques qu'il a placées en tête de son édition de Boileau, la meilleure qu'on ait donnée jusqu'à présent des Œuvres de ce classique : « Ce *Souper d'Auteuil* a été mis sur la scène française par un » héritier du bon goût et du bon esprit de ces » convives. »

PERSONNAGES.

MOLIÈRE.
LA FONTAINE.
BOILEAU DESPRÉAUX.
CHAPELLE.
MIGNARD.
LULLI.
ISABELLE BÉJART.
LA FORÊT, servante de Molière.
DEUX DOMESTIQUES, personnages muets.

La scène est à Auteuil, chez Molière.



Desenne del. *Leroux Sc.*

Oui, mes amis, c'est elle.

Molière avec ses amis. *T. 1er. P.e 402.*

MOLIÈRE
AVEC SES AMIS,
OU
LA SOIRÉE D'AUTEUIL,
COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.
CHAPELLE, LA FORÊT.

LA FORÊT.

Bonsoir, monsieur Chapelle.

CHAPELLE.

Eh! bonsoir, La Forêt.

LA FORÊT.

Vous venez de bonne heure, et rien encor n'est prêt.
Monsieur même est dehors.

CHAPELLE.

Où donc est-il, ton maître?

LA FORÊT.

Après son dîner, chaque jour
Dans le bois de Boulogne il s'en va faire un tour;
Il y rêve; il travaille en cet endroit champêtre;
Nous aimons bien Auteuil : le village est charmant,
Et puis nous y vivons librement et sans gêne...

CHAPELLE.

Nos amis ne sont pas venus?

LA FORÊT.

Jusqu'à présent
Je n'en ai vu qu'un seul, monsieur de La Fontaine,
Qui, depuis plus d'une heure, au jardin se promène;
Voulez-vous l'aller joindre?

CHAPELLE.

Eh! non, ma chère enfant.
Le bon homme n'a pas l'entretien fort brillant.
Je vais attendre ici. Depuis une semaine
Molière est mieux portant?

LA FORÊT.

Beaucoup mieux, Dieu merci;
Dame! nous avons eu pour lui bien du souci.

CHAPELLE.

Ce soir, pour sa convalescence,
En signe de réjouissance,
Ici nous souperons; nous traiteras-tu bien?

LA FORÊT.

N'ayez pas peur; allez, je ne vous plaindrai rien.

Mon pauvre maître, hélas! je l'aime et le révère,
Entendez-vous? autant que si c'était mon père;
Et tant que je vivrai, me vînt-il des trésors,
Je resterai chez lui, s'il ne m'en met dehors.
Mais je n'en ai pas peur; car je sais bien qu'il m'aime;
Aussi voilà seize ans, arrive le carême,
Que je suis chez Monsieur, et ce n'est pas un jour.
Ce soir, de sa santé pour fêter le retour,
Je vous ferai donc bonne chère.

CHAPELLE.

Je promets au souper de faire honneur, ma chère.
Aujourd'hui je n'ai pas dîné.

LA FORÊT.

Ah! mon dieu!... si vous vouliez prendre
Quelque chose?

CHAPELLE.

Moi? non, je crois pouvoir attendre.

LA FORÊT.

Comme vous entriez, six heures ont sonné.

CHAPELLE.

Oui; mais jusques à cinq nous avons déjeûné.

LA FORÊT.

Ah! vous me rassurez.

CHAPELLE.

Sais-tu, ma chère amie,
Qu'au cabaret j'étais en bonne compagnie?
Un comte, deux marquis, à la cour bien venus....
Nous avions fait gageure à qui boirait le plus.

LA FORÊT.

Et vous l'avez gagnée ?

CHAPELLE.

Assurément, ma chère ;
Et tu vois qu'il n'y paraît guère.
Prêt à recommencer.

LA FORÊT.

Oh! vraiment, aujourd'hui.
A souper, vous allez faire encor pis, je gage.

CHAPELLE.

Tu dis comme ton maître!... Il veut me gâter!... Oui,
Me rendre sobre comme lui!
Il est toujours au lait! c'est un triste breuvage!
Un poète!... du lait! fi donc! fi! quel travers!
Ce n'est que dans le vin qu'on trouve les bons vers.
Ma dernière chanson! elle est vraiment charmante.
(Il prélude.)
Tiens, veux-tu que je te la chante?
Ton maître n'a point fait de vers plus délicats.

LA FORÊT.

Vous! égaler mon maître? Ah! ne l'espérez pas.
Vous y brûleriez tous vos livres.
Je m'y connais, allez, et j'ai le sens commun.
Il fait de meilleurs vers à jeun,
Que vous tous, quand vous êtes ivres.

CHAPELLE.

Eh! ne te fâche pas; je sais tout ce qu'il vaut;
Oui, qu'il devienne ivrogne, il sera sans défaut.

LA FORÊT.

Comme vous, n'est-ce pas?

CHAPELLE.

Mais à propos, ma bonne,
N'est-il encor venu personne
Me demander ici?

LA FORÊT.

Pourquoi faire?

CHAPELLE.

Entre nous,
Si j'arrive si tôt, c'est que j'ai rendez-vous
Avec certaine dame; elle est de mes amies,
Toute jeune et des plus jolies.
Tu la feras entrer en grand secret....

LA FORÊT.

Nenni.
Nous attendons ce soir messieurs Mignard, Lulli,
Despréaux, La Fontaine, et vous enfin. Mon maître
Avec ses bons amis uniquement veut être.

CHAPELLE.

Mais cette dame-ci....

LA FORÊT.

N'entrera pas, ma foi.
Voyez donc! on ne peut être maître chez soi.
Etant seul avec vous, Monsieur comptait vous lire
Cette pièce qu'il vient d'achever pour le roi:
Le Bourgeois Gentilhomme!... Attendez-vous à rire;
Il m'en a déjà lu des passages, à moi!

Il vous met là dedans des mots qui sont si drôles,
Il arrange si bien ses scènes et ses rôles,
Qu'on croirait bien souvent que c'est tout de bon, dà!...
Je ne sais pas où diable il trouve tout cela.

CHAPELLE.

Comment donc! La Forêt... mais tu deviens savante!
Il te lit quelquefois ce qu'il fait?

LA FORÊT.

Je m'en vante!
Il ne met rien au jour que je n'aie approuvé,
Et même il vous dira qu'il s'en est bien trouvé.
Vous verrez le Bourgeois!... Nicole la servante!...
Mais enfin avec vous c'est assez babiller,
Il faut à mon souper que j'aille travailler.
Adieu, monsieur Chapelle.

CHAPELLE.

Adieu, ma bonne amie.
Au moins, tu laisseras entrer ma compagnie.

LA FORÊT.

Je ne crois pas cela.

CHAPELLE.

C'est moi qui t'en réponds.

LA FORÊT.

La bonne caution!...

CHAPELLE.

Tu verras.

LA FORÊT.

Nous verrons.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

CHAPELLE seul.

La pauvre La Forêt ne sait pas qui j'amène,
Et Molière lui-même est loin de le penser.
Mais il ressent dans l'ame une secrète peine
Dont je veux le débarrasser.
Il se tourmente! il s'inquiète!
Isabelle est un peu coquette,
Il faut l'avouer franchement;
Mais elle l'aime au fond, et très-sincèrement.
Doit-il, sur un soupçon, se brouiller avec elle?
A la prière de la belle,
Moi, je me suis chargé du raccommodement.
Ce soir, sous un déguisement,
Elle compte ici le surprendre!
Nous verrons!... Mais en ce moment
Il vient!... Il parle seul! Je voudrais bien l'entendre.

SCÈNE III.

CHAPELLE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE, à part, sans voir Chapelle.

* Pour le coup, je vous tiens, et vous serez tancés,
Messieurs les courtisans, cœurs faux, intéressés,
Qui sous des dehors agréables,

* Voyez la variante (*a*) à la fin de la pièce.

Êtes cent fois plus méprisables
Que mon pauvre bourgeois, dont les airs peu sensés
Ne couvrent pas du moins des vices haïssables.

CHAPELLE, à part, de son côté.

Qui diantre, à ce front soucieux,
A cet air de mélancolie,
Prendrait cet homme sérieux
Pour un faiseur de comédie?

MOLIÈRE, toujours à part.

Nous aurons, pour finir, un ballet turc; Lulli
Sera bouffon sous l'habit de muphti.
L'imagination est tant soit peu fantasque;
Mais elle fera rire : il faut bien quelquefois,
Comme disait maître François,
Habiller la raison en masque,
Sur-tout quand on la veut faire entrer chez les rois.
(Apercevant Chapelle.)
Ah! te voilà!... bonsoir, Chapelle.
Pardon; je ne te voyais pas.

CHAPELLE.

Tu t'occupais, je crois, de ta pièce nouvelle?

MOLIÈRE.

Il est vrai; j'y songeais et j'en parlais tout bas.
Demain matin je veux vous en faire lecture,
Vous en demander vos avis,
Car vous restez ce soir; vous me l'avez promis.

CHAPELLE.

Moi? de tout mon cœur, je t'assure.

Puis je compte si bien enivrer nos amis,
Qu'ils demandent un lit plutôt qu'une voiture.

MOLIÈRE.

On m'a conté, comme un de tes exploits nouveaux,
Que tu fis l'autre jour trop boire Despréaux?

CHAPELLE.

C'était pour me venger: toujours prompt à médire,
Ce Boileau des buveurs me faisait la satire,
    Et gravement me pérorait.
Je l'ai tout doucement conduit au cabaret.
Là, tout en l'écoutant, et sans le contredire,
Je lui versais à boire, et mon homme, à la fin,
Toujours grondant, buvant, et se donnant carrière,
Se coiffa le cerveau de la bonne manière,
    En déclamant contre le vin.

MOLIÈRE.

C'est la mode, à présent!... voilà comme vous êtes!..

CHAPELLE.

Toi-même je t'ai vu quelquefois en goguettes.

MOLIÈRE.

Mais jamais jusqu'au point de perdre la raison.

CHAPELLE.

Va; tout homme la perd, chacun à sa façon.
Le vin est mon penchant; le tien c'est la tendresse :
Isabelle est l'écueil fatal à ta sagesse.

MOLIÈRE.

  Isabelle!

CHAPELLE.

Oui; la petite Béjart.
Vous boudez, maintenant, chacun de votre part;
Mais elle en est fâchée, et tu l'es autant qu'elle.

MOLIÈRE.

Non, non; je suis guéri, crois-moi,
Et je n'aime plus Isabelle.

CHAPELLE.

Allons donc, sois de bonne foi;
Isabelle est charmante, et toujours applaudie;
Elle est pour ton théâtre un sujet excellent;
Dans ta dernière comédie
Elle a fait preuve de talent!

MOLIÈRE.

Certain duc espagnol va toujours chez sa mère!

CHAPELLE.

C'est là ce qui t'occupe!... Eh! mais, quelle chimère
Vas-tu te mettre dans l'esprit?
Chez madame Béjart, où l'on se divertit,
La bonne compagnie abonde,
Et ce seigneur y va comme tout le beau monde.

MOLIÈRE.

La mère le reçoit; la fille lui sourit.

CHAPELLE.

Pourquoi non?... Cela te chagrine?
Pour te plaire, faut-il qu'elle fasse la mine?

MOLIÈRE.

Elle est coquette.

CHAPELLE.

Un peu ; doit-on s'en étonner ?
C'est un tort de son âge, et qu'on peut pardonner.
Pourquoi donc t'affliger ?... la sotte fantaisie !
Tu nous as tant fait rire aux dépens des jaloux,
Et tu serais toi-même atteint de jalousie!.....
Je le vois aux soupçons dont ton ame est saisie :
L'amour fait d'un grand homme un homme comme nous.

MOLIÈRE.

Ah ! si j'étais enclin à cette frénésie,
Isabelle souvent tourmenterait ma vie !
Je ne le vois que trop, et je crois qu'il vaut mieux
Eviter des chagrins...

CHAPELLE.

Ma foi ! mon cher Molière,
Tu prends la chose aussi d'un ton trop sérieux.
Traitons l'amour gaîment, et tenons-nous joyeux.
Tâche de m'imiter : ma vie est régulière ;
Je m'enivre tous les jours ;
De belle en belle je cours ;
Le changement me réveille ;
Je suis volage en amours,
Et fidèle à la bouteille.

MOLIÈRE.

Allons, je prendrai soin de me régler sur toi.
Ta morale est fort douce.

CHAPELLE.

Et c'est la véritable.
Tu te crois plus sage que moi;
Mais...

MOLIÈRE.

Grâce au ciel, voici quelqu'un de raisonnable.
Bonsoir à notre cher Mignard.

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, CHAPELLE, MIGNARD.

MIGNARD.

Je crains d'arriver un peu tard.
J'étais à l'atelier; quand je m'y sens en veine,
J'y dois à mes pinceaux les momens les plus doux;
J'y reste avec plaisir, et j'en sors avec peine,
Si ce n'est pour chercher des amis tels que vous.

MOLIÈRE.

Nos convives encor ne sont pas venus tous.
Sans doute ils ne tarderont guère.

MIGNARD.

Ta santé se soutient, j'espère?

MOLIÈRE.

Oui, je suis beaucoup mieux.

MIGNARD.

Grâce à ton médecin?

MOLIÈRE.

Il ne m'a pas tué; pour la peur j'en suis quitte.

MIGNARD.

Contre la faculté toujours un trait malin!
Mais ton docteur, Bernier, a vraiment du mérite.

MOLIÈRE.

* C'est un homme des plus instruits;
Il a vu les lointains pays;
Il lit les vieux auteurs, les commente et les cite.
Quand il vient me faire visite,
Nous causons tous les deux, comme de bons amis;
Il me laisse, en sortant, son ordonnance écrite;
Je n'en fais rien, et je guéris.

MIGNARD.

C'est prendre un parti sage, et je t'en félicite.

MOLIÈRE.

Je me suis tout entier remis à mes travaux....
Mais voici l'ami Despréaux.

CHAPELLE.

Le fléau, la terreur de quiconque rimaille,
Grand-prévôt du Parnasse.....

SCÈNE V.

MOLIÈRE, CHAPELLE, DESPRÉAUX, MIGNARD.

DESPRÉAUX.

Eh! bonsoir, mes amis.

MOLIÈRE.

Bonsoir. Que dit-on à Paris?

* Voyez la variante (*b*) à la fin de la pièce.

DESPRÉAUX.

Je n'en viens pas. J'arrive de Versaille.

CHAPELLE.

Ah! tu te mêles donc d'être aussi courtisan?

DESPRÉAUX.

Je viens de faire une visite
A madame de Montespan;
J'ai vu le roi chez elle...

CHAPELLE.

Et sans doute, bien vite,
Saisissant le moment favorable au succès,
Tu viens de demander quelque grâce nouvelle?

DESPRÉAUX.

Justement. Car j'étais allé là tout exprès;
J'ai fait une demande importante.

MIGNARD.

Laquelle?

DESPRÉAUX.

Comme le dit l'ami Chapelle,
Profitant de l'occasion,
J'ai supplié, mais avec grande instance,
Sa majesté d'avoir la complaisance
De supprimer ma pension,
De vouloir bien m'ôter trois mille francs de rente.

CHAPELLE.

Vraiment! la faveur est plaisante!

MIGNARD.

On ne fait pas souvent au roi
Pareille demande, je croi.

DESPRÉAUX.

Aussi l'ai-je surpris, et s'est-il mis à rire
D'un air tout rempli de bonté.
Qu'est-ce ci, Despréaux? est-ce un trait de satire?
M'a dit le roi. Non, mais c'en est un, sire,
De justice et de probité.
Tout le Parnasse est attristé;
D'un commis ignorant sottise sans pareille!
On vient, sire, de supprimer
La pension de Corneille.
Et moi, qu'auprès de lui j'ose à peine nommer,
Moi qui n'ai point son sublime génie,
Je reste sur la liste? Oh! non, je vous supplie;
Cela ne se peut pas, foi d'honnête rimeur;
La pension me fait sûrement grand honneur;
Mais avant qu'à Corneille on retranche la sienne,
Pour être juste, sire, il faut m'ôter la mienne.

MOLIÈRE.

Bien. Qu'a dit le roi, s'il vous plaît?

DESPRÉAUX.

Demandez-moi plutôt ce qu'il a fait.
La pension est rétablie;
Et sa majesté vient encor,
Dans une bourse en broderie,

D'y joindre deux cents louis d'or,
Qu'elle envoie au vieillard, Sophocle de notre âge.
Mon neveu, qui m'avait là-bas accompagné,
Avec plaisir s'est chargé du message;
A Paris il est retourné,
Et dans quelques instans, Corneille qui l'ignore,
Du monarque bienfaisant
Va recevoir un présent
Qui tous les deux les honore.

MOLIÈRE.

Il vous honore aussi. Le trait est généreux,
Et montre bien ce que vous êtes!

MIGNARD.

Ce Despréaux, qui fait trembler tant de poètes,
Il est bon homme, au fond.

CHAPELLE.

Cet acte courageux
Vaut mieux que de bons vers, et me plaît davantage.

DESPRÉAUX.

Cela ne devrait pas s'appeler du courage.
J'ai dit la vérité.

MIGNARD.

Métier fort dangereux!

DESPRÉAUX.

Je ne tiendrai pourtant jamais d'autre langage.
Il faut dans mes discours que mon cœur se soulage.
Mais à la probité toujours assujetti,

C'est ma seule raison qui règle mon suffrage.
A l'envie, à l'intrigue, à l'esprit de parti
Jamais je n'ai prêté l'oreille.

MIGNARD.

Racine est son meilleur ami;
Mais il rend hommage à Corneille.

CHAPELLE.

Eh! mais.... n'entends-je pas Lulli?

MIGNARD.

Oui, vraiment. Le voici qui s'avance en musique.

DESPRÉAUX.

Ecoutons. Sa démarche est gravement comique.

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, CHAPELLE, LULLI, DESPRÉAUX, MIGNARD.

LULLI entre gravement, en chantant d'une manière bouffonne.

« Mi star Muphti;
» Ti, qui star ti?
» Se ti sabir,
» Ti respondir;
» Se non sabir,
» Tazir, tazir. »

(Il parle avec un accent italien très-marqué.)

Hé! comment trouvez-vous ce chant-là, je vous prie?
Dis-moi, *caro* Molière, avons-nous terminé
Notre petite comédie?

Déjà pour la cérémonie,
Mon ballet turc est dessiné.

MOLIÈRE.

Je m'attends à quelque folie.

LULLI.

Tu pourras te vanter que Baptiste Lulli,
Il aura fait pour son ami Molière
Quelque chose de bien joli.

DESPRÉAUX.

N'allez pas nous donner de farce trop grossière.

LULLI.

Je serai, je vous le promets,
Un superbe muphti : je me fais faire exprès
Une barbe des mieux fournies ;
La casaque traînante, à manches élargies;
Un grand turban pointu; puis, pour son ornement,
J'allume tout autour douze rangs de bougies;
L'illumination marchera gravement;
La voyez-vous d'ici? l'effet sera charmant;
Et puis, je chanterai, sur le ton des prières:

(Il chante.)

« Mahameta, per Giourdina,
» Mi pregar sera è mattina. »

CHAPELLE.

Quoi! tu comptes jouer toi-même?

LULLI.

Assurément.

(Ici La Forêt entre.)

CHAPELLE.

Baptiste, mon ami, que diront tes confrères,
Les secrétaires du roi?
Leur vanité va se plaindre de toi.

LULLI.

Hé, tout comme ils voudront; il ne m'importe guères;
J'amuserai le maître; et, s'ils étaient sincères,
Ils conviendraient tous, par ma foi,
Que, s'ils savaient le faire, ils feraient comme moi.

MOLIÈRE.

Il dit vrai... Du souper l'heure est, je crois, prochaine;
Il ne nous manque plus que le bon La Fontaine.

LA FORÊT.

Il est là-bas, dans le jardin,
Allant, venant, le long de notre treille;
Dans sa distraction, dont rien ne le réveille,
Il suit au hasard son chemin.

DESPRÉAUX.

Eh! oui, la poésie est son unique affaire;
Il néglige le reste; indolent et distrait,
« Il se lève au matin sans savoir pourquoi faire;
» Il se promène, il va sans dessein, sans objet;
» Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
» Ce que dans le jour il a fait. * »

* Ces quatre vers sont d'un abbé Verger, ami de La Fontaine. On les trouve dans une lettre adressée à La Fontaine lui-même.

MIGNARD.

Parbleu! voilà bien son portrait!

CHAPELLE.

Ajoutez-y la façon singulière
Dont il est mis souvent; l'habit mal attaché,
Le rabat sens devant derrière
Et les bas à l'envers...

MOLIÈRE.

Oui, c'est là sa manière.
Dans son extérieur il n'est point recherché;
Ce sont de petits soins dont il est peu touché;
Mais sous l'apparence grossière
Un esprit divin est caché.

DESPRÉAUX.

Ah! divin, en effet; vous dites vrai, Molière.
Mais je pense qu'aujourd'hui
Du malheureux Fouquet la disgrace soudaine
Doit affliger notre cher La Fontaine.
Il perd un généreux appui!...

MOLIÈRE.

Eh bien! pour adoucir ou partager sa peine,

(*Œuvres diverses*, édition en trois volumes in-8°. A Paris, veuve Pissot, 1729.)

Nota. Cet abbé Verger n'est autre que *Vergier*, devenu depuis commissaire de la marine, et auteur d'un recueil de contes en vers d'un genre un peu libre, mais dont le style naturel et facile n'est pas sans agrément.

Allons tous au-devant de lui.
La soirée est riante et fraîche, ce me semble;
Nous pourrons au jardin nous promener ensemble,
Tandis que La Forêt prépare ce qu'il faut
Pour le souper.

MIGNARD.

Allons.

LA FORÊT, bas à Chapelle.

Monsieur Chapelle, un mot.

(Tous sortent, excepté Chapelle et La Forêt.)

SCÈNE VII.

CHAPELLE, LA FORÊT.

CHAPELLE.

Que veux-tu, La Forêt?

LA FORÊT.

Il faut que je vous dise
Qu'on est arrivé.

CHAPELLE.

Qui?

LA FORÊT.

Les dames dont tantôt
Vous me parliez ici; toutes deux sont là haut,
Dans ma chambre; la fille à présent se déguise...

CHAPELLE.

Tu leur as donc permis d'entrer?

LA FORÊT.

Certainement;

Et si vous m'aviez dit, dès le premier moment,
Qui c'était!...

CHAPELLE.

J'ai voulu t'en donner la surprise.
J'ai besoin de les voir...

LA FORÊT.

Vous n'avez qu'à monter.

CHAPELLE.

L'Amour est du complot; Bacchus le favorise:
Sur un succès heureux j'ose presque compter.

SCÈNE VIII.

LA FORÊT seule.

J'augure bien aussi, moi, de son entremise.
A leurs projets je suis d'humeur à me prêter;
On veut faire la paix; ma foi! j'en suis ravie!
Mon pauvre maître avait tant de chagrin!... Labrie,
Lesbin, allons, ici qu'on mette le couvert;
De la glace et du vin!... j'aurai soin du dessert!...

(Pendant ce petit monologue de La Forêt, on apporte la table et le souper.)

Mais quelqu'un vient!... ma surprise est extrême!
Eh! c'est monsieur La Fontaine lui-même.
Tandis que ces messieurs le cherchent au jardin,
Il en sera sorti par un autre chemin.

SCÈNE IX.

LA FONTAINE, LA FORÊT.

LA FONTAINE entre en rêvant, et sans voir La Forêt.

Mon élégie est faite, et mon ame affligée,
En exhalant ces vers, s'est au moins soulagée!

LA FORÊT.

Par où donc avez-vous passé?
Monsieur!... peut-on, sans vous distraire...?

LA FONTAINE, toujours sans voir La Forêt.

Devait-il éprouver la fortune contraire,
Celui que si long-tems elle avait caressé?
Ce grand surintendant, lui qu'admirait la France,
Voit tomber tout d'un coup ses honneurs, sa puissance!
Un jour, un seul jour l'a perdu.
Le vent frappe et détruit l'arbre qui lui résiste;
L'humble roseau plie et subsiste,
Par sa faiblesse défendu.

LA FORÊT, à part.

Je sais ce qui le rend si triste;
Il plaint monsieur Fouquet, il en a bien sujet.

LA FONTAINE.

Vous parlez de monsieur Fouquet?
Qu'en dit-on? que fait-il? Souffrez que je réclame...

LA FORÊT.

Eh! quoi donc?...

LA FONTAINE.

Vous prenez à lui de l'intérêt;
Auriez-vous à la cour quelque crédit, Madame?

LA FORÊT.

Moi?... moi?... mais je suis La Forêt.
Regardez donc.

LA FONTAINE, revenant un moment de sa distraction.

Ah!.. ah!.. c'est vrai.

(Il retombe dans sa rêverie.)

Dans sa détresse
Je dois me souvenir de ce qu'il fit pour moi,
Et lui rendre aujourd'hui tendresse pour tendresse.
Si je puis le servir, ô dieu! quelle allégresse!
On a souvent besoin d'un plus petit que soi. *
Mais que tenter? que faire? Espérance trop vaine!
Dans le monde je ne puis rien,
Moi qui n'ai ni crédit ni bien,
Moi qui suis, quoi? Jean La Fontaine.
J'aurai beau m'efforcer et prendre de la peine;
J'ai bien la volonté, mais je n'ai nul moyen...
Que ce faible talent que j'obtins en partage
Paie au moins son tribut au malheur d'un ami!
Il fait assez d'ingrats!.... La fortune volage
Ne peut me détacher de cet objet chéri;
Je lui donne des vers, ne pouvant davantage.

* Vers de La Fontaine.

SCÈNE X.

LA FONTAINE, DESPRÉAUX, CHAPELLE, LULLI, MIGNARD, LA FORÊT.

DESPRÉAUX.

Ah! le voici lui-même!... où s'était-il caché?

CHAPELLE.

Tu nous as fait courir.

LA FONTAINE.

Vraiment?... j'en suis fâché.
De quelque autre côté j'étais allé sans doute.
De Paris jusqu'ici j'ai fait à pied la route;
J'ai passé ma journée à composer des vers,
Une triste élégie où ma plaintive muse
De son cher bienfaiteur déplore le revers;
L'ouvrage est assez bon, si l'orgueil ne m'abuse.

DESPRÉAUX.

Montrez-le; nous verrons.

LA FONTAINE.

Non, ce n'est pas l'instant
D'occuper vos esprits d'un objet attristant;
Moi-même j'ai plutôt besoin de me distraire,
Et je veux être à vous entièrement ce soir,
Mes amis!

CHAPELLE.

C'est bien dit. Pourquoi broyer du noir
Et s'affliger, lorsque l'on peut mieux faire?

LULLI.

Je suis pour qu'on s'amuse.

MIGNARD.

Et moi, j'en dis autant.
Nous voyons, grâce au ciel, Molière mieux portant!
Quel bonheur pour la comédie!

DESPRÉAUX.

Ajoutez-y pour ses amis,
Pour son siècle et pour son pays,
Dont il est le plus beau génie.

CHAPELLE.

Ma foi, je suis de ton avis.
C'est notre maître à tous; sous sa plaisanterie,
Que de raison souvent et de philosophie!
Le chef-d'œuvre le plus divin
Qui soit jamais éclos du cerveau d'un humain,
C'est Tartuffe.

LA FONTAINE.

Messieurs, j'ai lu, ces jours passés,
Le prophète Baruch; je goûte sa manière.
Dites-moi donc un peu si vous le connaissez?

DESPRÉAUX.

Oui.

LA FONTAINE.

Croyez-vous qu'il eût plus d'esprit que Molière?
Ou bien Molière en a-t-il plus que lui?

DESPRÉAUX, lui frappant sur l'épaule, et lui faisant apercevoir qu'un de ses bas est à l'envers.

Mon cher monsieur de La Fontaine,

Vous avez mis un bas à l'envers aujourd'hui.

LA FONTAINE.

Mais répondez-moi donc.

DESPRÉAUX.

Non; ce n'est pas la peine.

CHAPELLE.

Laisse-là ton Baruch.... Le bon homme, ma foi,
Souvent dans ses propos est moins sensé que moi.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Me voici, mes amis; allons, que la soirée,
A la joie, au plaisir, soit toute consacrée.

LA FORÊT.

Messieurs, le souper est tout prêt,
Et vous pouvez vous mettre à table.

CHAPELLE, *bas à La Forêt.*

Tu songes à notre projet?

LA FORÊT, *bas à Chapelle.*

Laissez faire. J'attends le moment favorable.

LULLI.

Mettons-nous donc à table, et restons-y long-tems.

(Ils s'asseyent à table dans l'ordre suivant, en commençant par la droite: Molière, Chapelle, Mignard, Lulli, Despréaux, La Fontaine.)

CHAPELLE.

D'être ici réunis nous sommes tous contens.
Je vous porte d'abord une santé: c'est celle
Du maître de la maison.

MIGNARD.

De tout mon cœur.

DESPRÉAUX.

Verse, Chapelle.

LULLI.

Verse tout plein.

LA FONTAINE.

Je ne dirai pas: non.

CHAPELLE.

A Molière!

TOUS, excepté Molière.

A Molière!

MIGNARD.

Ah! si nous pouvions boire
Ensemble, aussi long-tems que durera sa gloire!

MOLIÈRE.

Je ne vous ferai pas raison,
Mes amis; car le lait est ma seule boisson.
Mais de vos vœux, qu'il apprécie,
Mon cœur ému vous remercie.
Vous allez tout-à-fait me rendre la santé!

CHAPELLE.

S'il ne faut que de la gaîté,

L'amitié la plus tendre, un peu d'ivrognerie....

LULLI.

A me griser ce soir, je suis bien résolu.

LA FONTAINE.

Quand on est entre amis, on peut boire sans craindre.
On n'a rien à cacher; le cœur est tout à nu;
On peut penser tout haut, et se parler sans feindre.

MOLIÈRE.

Vivons toujours de la sorte entre nous,
Mes bons amis, et malheur aux jaloux
Que notre union peut surprendre!
Nous sommes faits pour nous entendre,
Pour nous estimer, nous chérir,
Pour jouir franchement des succès l'un de l'autre.

CHAPELLE.

Oui, vers un noble but ensemble on peut courir.
Si mon ouvrage est bon, doit-il gâter le vôtre?
De la gloire d'autrui ce qu'on pourrait ôter,
A la sienne jamais on ne peut l'ajouter.
C'est vainement qu'on y travaille.

LULLI.

Sans doute; chacun a sa taille;
Il faut savoir s'en contenter.

LA FONTAINE.

C'est un pays fort grand que le Parnasse;
Chacun y peut trouver sa place;
Le tout est de la mériter.

DESPRÉAUX.

Ces poètes fameux, nos maîtres, nos modèles,
Furent des amis vrais, fidèles;
A Virgile, à Tibulle, Horace était lié;
Si nous ne ressemblons à ces grands personnages
Par les talens, par les ouvrages,
Ressemblons-leur par l'amitié.

MOLIÈRE.

Assuré de votre tendresse,
Je dois vous demander des avis éclairés;
Demain matin, vous entendrez,
Mes amis, ma nouvelle pièce,
Le Bourgeois Gentilhomme, et vous la jugerez.
Mais, sur-tout, point de complaisance.

DESPRÉAUX.

Oh! ce n'est pas là mon défaut,
Tu le sais; tu seras critiqué comme il faut.
On attend cet ouvrage avec impatience.

LA FONTAINE.

On parle aussi beaucoup du nouvel opéra
De notre ami Lulli.

LULLI.

Bientôt on le jouera.
Ah! *per Dio!* c'est là de la musique.
Vous l'entendrez; c'est un chef-d'œuvre unique!
Enfin c'est du Lulli! c'est tout dire, cela.
Vous mourrez de plaisir d'entendre mon Armide.

CHAPELLE.

Et comment? tu l'as donc refaite depuis peu?
On nous avait conté qu'un conseil trop rigide
T'avait persuadé de la jeter au feu?

LULLI.

Au feu? mon bon ami! j'aurais brûlé ma gloire!
Mais tu ne sais donc pas l'histoire?

CHAPELLE.

Non. Qu'est-ce?

LULLI.

Eh! *carino*, je vais te la conter.

CHAPELLE.

Soit. Mais commence-la par boire,
Et nous boirons aussi, nous, pour mieux t'écouter.

LULLI.

C'est la vérité pure ici que je vais dire.

MOLIÈRE.

Allons, Baptiste, fais-nous rire.

LULLI.

Rien n'est plus sérieux. Ne crois pas plaisanter.
Tu sais que par la maladie
J'ai manqué l'autre hiver de n'être plus en vie.
Il vint un homme noir, tout auprès de mon lit,
Me parler doucement; voici comme il me dit:
Mon bon ami, pensez qu'il est bien nécessaire
De faire voir à tous que vous êtes fâché
De tout le mal que vous avez pu faire;

Se mêler d'opéra, c'est un très-grand péché;
Le bon Dieu, voyez-vous, s'en offense et s'en pique.
Il veut que pour lui seul on fasse la musique.
On m'a conté que vous êtes l'auteur
D'un opéra nouveau, superbe et magnifique;
Mon bon ami, c'est un malheur;
Ce qui s'est fait est fait, et je le dissimule;
Mais du moins il n'est pas encor représenté;
Donnez-le-moi, que je le brûle,
Afin que vous mouriez avec tranquillité.

CHAPELLE.

Eh bien? tu l'as donné?

LULLI.

Sans doute.
Pouvais-je refuser?

CHAPELLE.

Voilà ce qu'on m'a dit,
Et j'avais donc raison.

LULLI.

Ecoute;
Je n'ai pas fini mon récit.
La santé me revint, mais non pas tout de suite.
Quand je fus un peu mieux, le prince de Conti
(Comme il me fait l'honneur d'être mon bon ami),
Son altesse un matin me vint faire visite.
Il me dit: Baptiste, entre nous,
Avec ton beau talent tu me sembles bien bête

De t'être laissé mettre en tête
De brûler ton Armide; eh ! nous y perdons tous ;
Pauvre homme!... ils t'ont fait faire une grande folie ;
Le roi même a daigné témoigner des regrets...
Paix, Monseigneur, lui dis-je, paix ;
Ne me grondez pas, je vous prie;
J'ai bien su ce que je faisais ;
J'en avais une autre copie.

LA FONTAINE, riant.

Ah ! le fourbe !

MIGNARD.

Le tour n'est pas mal inventé.

CHAPELLE.

Allons, buvons à sa santé.

LA FONTAINE.

A la santé d'Armide !

MIGNARD.

Et de l'ami Baptiste !

DESPRÉAUX.

Quel malheur c'eût été, si nous l'eussions perdu !

LULLI.

Eh ! oui, si j'étais mort, cela m'aurait rendu
Le caractère bien plus triste.

CHAPELLE.

Hé! sois triste plutôt d'en être revenu.

LULLI.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

CHAPELLE.

Aurais-tu la manie,
Imbécille, dis-moi, de tenir à la vie ?

LULLI.

Hé! mais, dans ce moment, je l'aime assez, vois-tu ?

SCÈNE XII.

Les précédens, LA FORÊT.

LA FORÊT.

Monsieur!...

MOLIÈRE.

Que me veut-on?

LA FORÊT.

C'est une jeune fille
Qui voudrait vous parler.

CHAPELLE.

Est-elle un peu gentille ?

LA FORÊT.

Est-ce qu'on prend garde à cela ?
Mais gentille ou non, elle est là
Qui montre un chagrin véritable.
C'est la fille du jardinier,
De Thomas, que Monsieur chassa le mois dernier...

MOLIÈRE.

Mais ce n'est pas l'instant, quand nous sommes à table...

CHAPELLE.

Au contraire, vraiment: tu seras plus traitable,

Plus indulgent ; il faut la recevoir ;
Et, d'ailleurs, nous serons fort aises de la voir ;
Va, La Forêt ; amène-la bien vite.

LA FORÊT.

Vous l'ordonnez ?... Entrez, petite.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ISABELLE déguisée en jardinière.

ISABELLE, avec beaucoup de timidité.

Messieurs... pardon... je n'ose... Aurez-vous la bonté ?

LA FONTAINE.

Elle tremble comme la feuille !

MIGNARD.

Cette belle enfant-là mérite qu'on l'accueille !...

LULLI.

Elle est jolie, en vérité !

MOLIÈRE.

Approchez-vous.
(Il se lève de surprise, et dit à part.)
C'est Isabelle !...

ISABELLE.

Monsieur me reconnaît, j'espère ?

MOLIÈRE.

Assurément.
Que voulez-vous, Mademoiselle ?
Vous prenez mal votre moment !

ISABELLE.

Etes-vous encore en colère ?

MOLIÈRE.

Oui, sans doute, j'y suis ; j'y dois être toujours.

ISABELLE.

C'est un malheur pour nous d'avoir pu vous déplaire ;
Ce n'est pas notre faute.

MOLIÈRE.

Ah! trève de discours.
Quand j'ai pris mon parti, moi je n'en reviens guères.
Tout est dit entre nous.

CHAPELLE.

Molière, qu'est cela ?
Est-ce ainsi qu'on reçoit cette belle enfant-là ?

MOLIÈRE.

De grâce, mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires.

CHAPELLE.

Ne te fâche donc pas ; voyons, écoutons-la.
(Il se lève de table.)
Ma petite, comment vous nomme-t-on ?

ISABELLE.

Charlotte,
A vous servir, Monsieur.

LULLI.

Elle n'est pas tant sotte.

CHAPELLE.

Moi, je veux arranger l'affaire que voilà.

Elle vient pour rentrer en grâce!
Son père eût-il des torts, il faut qu'on les lui passe.

ISABELLE, à Molière.

On vous a tourmenté de soupçons odieux,
Et de craintes imaginaires;
Les méchans et les envieux,
Du bonheur qu'ils n'ont pas éternels adversaires,
Pour nuire, pour brouiller, font toujours de leur mieux.

MOLIÈRE.

Non, non; ce qu'on m'a dit n'est que trop véritable,
Et j'ai sujet d'être fâché;
Pour prix d'un sentiment qui ne fut point caché,
Je prétendais de vous un sentiment semblable!
Votre cœur n'était point touché!

ISABELLE.

O ciel!... pouvez-vous dire une chose pareille?

CHAPELLE.

Allons; prouvez-lui qu'il a tort.

MOLIÈRE.

Mais... la reconnais-tu d'abord?
C'est Isabelle.

CHAPELLE.

Eh! oui, je le sais à merveille.

MOLIÈRE.

Ah! tu le sais! vous êtes donc d'accord?....

ISABELLE, à Molière.

De ce duc espagnol qu'on croit si redoutable

J'ai reçu ce matin le billet que voici.
Lisez. Vous serez éclairci.
Vous verrez de nous deux quel est le plus coupable.

MOLIÈRE.

Que vois-je? de quels traits mon esprit est frappé!
Ah! combien on m'avait trompé!
Pardon, pardon, mon Isabelle.

MIGNARD.

Isabelle, dit-il!

MOLIÈRE.

Oui, mes amis, c'est elle,
Et que j'aime plus que jamais.

(Tous les convives se lèvent de table et s'approchent de Molière et d'Isabelle.)

MIGNARD.

Eh bien! tout bas je me disais:
Mais j'ai vu quelque part cette aimable figure!

DESPRÉAUX.

Vraiment! le tour n'est pas mauvais!
Bonsoir, Mademoiselle.

LA FONTAINE.

Oui, je la reconnais!
Toujours jolie, avec la plus simple parure!

LULLI.

Molière, mon ami, tu n'es pas malheureux!

CHAPELLE.

Ils étaient brouillés tous les deux!
Grâce à moi, voilà la paix faite.

MOLIÈRE.

Et pour toujours.

CHAPELLE.

Je le souhaite.
Mais il faut me récompenser.
Belle Charlotte, oh ! çà, peut-on vous embrasser?

MOLIÈRE.

Le fripon songe à lui!

CHAPELLE.

Voyez ! j'ai tort peut-être ?

ISABELLE.

Ce m'est bien de l'honneur; je ne puis balancer.

(Chapelle s'avance pour l'embrasser ; mais elle se tourne du côté de Molière.)

Mais je croirais, autant que je puis m'y connaître,
Que ce serait plutôt par notre maître,
S'il nous le permettait, qu'il faudrait commencer.

CHAPELLE.

Ah! c'est juste.

MOLIÈRE, en embrassant Isabelle.

Entre nous, jamais aucun nuage.

MIGNARD.

Le meilleur de la fête est bien ce moment-ci;
N'est-il pas vrai, Molière ?

CHAPELLE.

Et c'est là mon ouvrage.

LA FONTAINE, à Isabelle.

Mais vous, ne souffrez plus qu'ainsi

Sur des soupçons il vous tourmente ;
C'est votre directeur, il faut le respecter ;
Mais quelquefois aussi sachez lui résister.
Si de lui désormais vous n'êtes pas contente,
Vous avez des talens et vous êtes charmante,
Ailleurs, quand vous voudrez, je vous fais débuter.

ISABELLE.

Non, non; je vous suis obligée:
Je n'aime pas le changement.
Je suis avec Molière à présent engagée,
Et je ne veux jamais rompre l'engagement.

MOLIÈRE.

Non, non; jamais après ce raccommodement.

ISABELLE.

Je voudrais à ma mère en porter la nouvelle.
Elle est dans la maison.

MOLIÈRE.

Votre mère est ici?

ISABELLE.

Oui; je suis venue avec elle.

MOLIÈRE.

Allons donc la trouver; je veux la voir aussi,
Lui dire qu'entre nous il n'est plus de querelle.
Venez.

ISABELLE.

Adieu, Messieurs.

CHAPELLE.

Eh! dites donc, la belle,
Et ce baiser qui doit me revenir?

ISABELLE.

Oh! je n'ai pas le tems, mon cher monsieur Chapelle;
Une autrefois faites-m'en souvenir.

CHAPELLE.

La friponne! morbleu! qu'elle a de gentillesse!

SCÈNE XIV.

LA FONTAINE, MIGNARD, CHAPELLE, LULLI, DESPRÉAUX, LA FORÊT.

CHAPELLE.

Notre souper n'est pas fini.
Molière est plein de sa tendresse;
Mais nous, buvons.
(Ils se remettent à table.)

DESPRÉAUX.

Je suis fâché pour notre ami,
De voir qu'il perd du tems à cette fantaisie.
De quoi s'avise-t-il d'être un amant transi?
Est-on fait pour aimer, quand on a du génie?

LA FONTAINE.

Eh! mais, assurément. Qui croirait vos propos,
Penserait que l'amour ne convient qu'à des sots.
Vous bornez beaucoup sa puissance;

Quoique ce dieu souvent m'ait assez maltraité,
    Ce n'est pas ainsi que je pense;
    J'applaudirais à l'alliance
    Du génie et de la beauté.

DESPRÉAUX.

    Cher La Fontaine, en vérité,
    Vous avez peu de prévoyance!
Vous voulez qu'il l'épouse?... Eh!... ce sera bien pis;
Songez combien l'hymen apporte de soucis.

CHAPELLE, qui commence à être ivre.

Despréaux n'a pas tort; cependant La Fontaine
    A bien quelque raison aussi.
    D'abord, remarquez bien ceci :
    C'est que, quelque parti qu'on prenne,
Dans le monde toujours on est sûr d'enrager.
On y trouve partout matière à s'affliger.
Garçon ou marié, même veuf, que de causes
    De chagrin!

LULLI.

Tu deviens profond.

LA FONTAINE.

    Mais seulement tu vois les choses
Bien en noir.

CHAPELLE.

Je les vois alors comme elles sont.
Car enfin, lorsqu'on songe aux misères humaines,
    N'est-il pas vrai, mes chers amis?

Çela forme un tableau qui cause tant de peines!...
Qu'en pensez-vous?

MIGNARD.

Peut-on être d'un autre avis?
On ne voit qu'accidens!

LULLI.

Qu'horreurs, que tragédies!

DESPRÉAUX.

Que ridicules! que travers!

MIGNARD.

Les complots des hommes pervers!

LA FONTAINE.

Et des femmes les perfidies!

CHAPELLE.

Les créanciers!

LULLI.

Les maladies!

LA FONTAINE.

Les médecins!

DESPRÉAUX.

Les mauvais vers!

LULLI.

Le vin console un peu.

CHAPELLE.

Sans lui pourrait-on vivre?

LULLI.

Eh bien! buvons-en donc.

MIGNARD.

Versez, versez tout plein.

CHAPELLE.

On n'a de bons momens que ceux où l'on est ivre.

LULLI.

Hors le tems des repas, je suis toujours chagrin.

CHAPELLE.

Moi, par exemple, puis-je avoir l'ame contente?
Nul travail obligé ne gêne mes loisirs;
Je fais des vers, je bois, je chante;
Je n'ai point à l'hymen asservi mes désirs;
J'ai vingt mille livres de rente,
Bons amis, maîtresse charmante:
Est-ce là du bonheur? sont-ce là des plaisirs?

LULLI.

Je suis le dieu de l'harmonie!
Eh bien! des mirmidons critiquent mes accords.

DESPRÉAUX.

Et moi, morbleu! je vois, malgré tous mes efforts,
Triompher le faux goût, la sottise ennemie!
Et Cotin, près de moi, siége à l'Académie!

CHAPELLE.

Je le dis franchement: je suis las de la vie.

LULLI.

C'est une chose indigne, et qu'on ne peut souffrir.

CHAPELLE.

Et cependant, voyez!... on a peur de mourir!

MIGNARD.

Ah! si l'on avait du courage!

LA FONTAINE.

Mais on est lâche, et l'on enrage,
Quand on pourrait si tôt de ses maux se guérir!

MIGNARD.

Ma foi!... ce serait le plus sage!

LA FORÊT, à part.

Quel diable de propos!... Parlent-ils tout de bon?

CHAPELLE.

Si je trouvais un compagnon,
Un seul, là, qui voulût me suivre!...

MIGNARD.

Tu n'en manqueras pas; moi, morbleu!

CHAPELLE.

Toi?

MIGNARD.

Oui, moi.

LULLI.

Vous voilà déjà deux!... nous serons trois, ma foi!
Touchez là.

LA FONTAINE.

Mes amis, pourrais-je vous survivre?

LA FORÊT, à part.

Des gens d'esprit comme eux! ce que c'est que d'être ivre!
Si je ne l'entendais, je ne le croirais point.

CHAPELLE.

Sommes-nous des amis? moi, je pars de ce point.

Si nous le sommes, il me semble
Qu'il nous faut finir tous ensemble.

LA FORÊT, à part.

Je commence d'avoir, vraiment, quelque frayeur.

TOUS à-la-fois.

Oui, tous ensemble.

LA FORÊT, à part.

Allons vîte avertir Monsieur.

(Elle sort.)

LA FONTAINE.

Vous savez qu'aux vivans on conteste leur gloire;
Sont-ils morts? on devient juste envers leur mémoire;
Faisons taire l'envie, et de notre destin
Jouissons au plus tôt, tous tant qu'ici nous sommes;
Soyons tous morts demain matin;
Demain matin nous serons de grands hommes.

DESPRÉAUX.

La Fontaine a raison. Il a bien pérоré.

CHAPELLE.

S'il faut qu'un de nous s'en dédise
Je le tiens pour déshonoré.

LULLI.

Pour déshonoré, soit.

MIGNARD.

La nuit nous favorise.

LULLI.

La rivière n'est qu'à cent pas.

CHAPELLE.

Allons exécuter cette noble entreprise;
Je marche le premier.

LA FONTAINE.

Nous ne te quittons pas.

CHAPELLE.

Pour la dernière fois, encore une rasade.

LULLI.

Oh! nous ne risquons rien de boire à nos santés.
Aucun de nous jamais ne sera plus malade.

SCÈNE XV.

Les mêmes, MOLIÈRE, LA FORÊT.

MOLIÈRE.

Mes amis, on m'apprend ce que vous projetez.

DESPRÉAUX.

Molière nous manquait; bon! il sera des nôtres.

MOLIÈRE.

Mais devais-je être instruit par d'autres?

CHAPELLE.

Nous comptions bien t'aller chercher!
Vraiment, nous aurions eu trop à nous reprocher
De ne pas t'emmener dans un pareil voyage,
Mon bon ami!...

MOLIÈRE.

Comment! je vous en voudrais fort!...
Je dois partager votre sort.

MIGNARD.

Moi, je l'ai toujours dit; Molière a du courage.

CHAPELLE.

Vous voyez bien qu'il est de notre avis.

MOLIÈRE.

Comment donc? si j'en suis?... il n'est rien de plus sage,
Rien de plus admirable... Ecoutez, mes amis:
Je sais un bon moyen d'assurer notre gloire,
De vivre à jamais dans l'histoire;
Mourons avec éclat; mourons en plein midi;
Demain, aux yeux de tous, faisons ce coup hardi;
Laissons l'exemple mémorable
De poètes, d'amis, morts ensemble à dessein;
Et terminons une vie honorable
Par la plus honorable fin.

LULLI.

A mourir en public j'ai quelque répugnance.

MOLIÈRE.

Bon! tu n'y penses pas; cela vaudra bien mieux.
Vois notre troupe qui s'avance
Le calme sur le front, la gaîté dans les yeux,
Parmi les flots d'un peuple immense,
Fixant sur nous ses regards curieux!
La scène sera magnifique.

CHAPELLE, à Molière.

Ce sera la dernière, ami, que tu joueras.

MOLIÈRE.

Elle sera, parbleu! dans le genre héroïque.

MIGNARD.

Il a, ma foi ! raison, et nous n'y pensions pas.

DESPRÉAUX.

Nous perdions tout le fruit d'un si noble trépas.

MOLIÈRE.

N'est-ce pas ? à demain remettons la partie.

CHAPELLE.

A demain.

DESPRÉAUX.

A demain.

LULLI, à Molière.

Tu saurais bien prêcher.

MOLIÈRE.

En attendant le jour, souffrez que je vous prie,
Mes bons amis, d'aller tous vous coucher.
Alexandre dormait la nuit d'une bataille.

LULLI.

C'était un bon vivant, et qui faisait ripaille.

CHAPELLE.

C'était un très-grand homme ! il aimait le bon vin.

MIGNARD.

Imitons Alexandre.

DESPRÉAUX.

Adieu, jusqu'à demain.

MOLIÈRE.

Allez vous reposer... Holà ! Lesbin, La Brie,
Conduisez ces messieurs dans leur appartement.

CHAPELLE.

Fort bien. Allons tout doucement.
Car je me trouve un peu la visière obscurcie.
Bonsoir, Molière.

DESPRÉAUX.

Adieu.

LULLI.

Bonsoir, mon cher ami.

(Ils sortent tous quatre avec La Forêt et les domestiques qui les éclairent.)

SCÈNE XVI.

MOLIÈRE, LA FONTAINE endormi dans son fauteuil.

MOLIÈRE.

Bonsoir. — Que vois-je là ?... La Fontaine endormi !
Et ce serait vraiment dommage,
En cet instant, de l'éveiller !.....
A demain, j'attends le courage
De nos amis... Tandis qu'ils sont à sommeiller,
Il faut que pour Mignard j'achève cet ouvrage......
Je lui sais des chagrins... Près de monsieur Colbert,
Il soupçonne en secret que quelqu'un le dessert;
Quelque rival jaloux que son talent efface,
Plus courtisan que lui, s'occupe à lui ravir
Les faveurs, les travaux... Je voudrais le servir,
Consoler au moins sa disgrace.

Pour cela, je songe à finir
Mon poëme du *Val-de-Grâce*.
Reprenons-le. — Voyons. — De mon illustre ami
J'ai peint les nobles traits dans les vers que voici :
« Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
» Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisans;
» A leurs réflexions tout entiers ils se donnent,
» Et ce n'est que par-là qu'ils se perfectionnent.
» L'étude et la visite ont leurs talens à part.
» Qui se donne à la cour se dérobe à son art.
» Un esprit partagé rarement s'y consomme;
» Et des emplois de feu demandent tout un homme. » *
Monsieur Colbert, je pense, entendra ce discours;
Je lui pourrai donner ces vers sous peu de jours;
Là, du dôme nouveau j'ai vanté la merveille,
Sur-tout la fresque de Mignard,
Admirable travail, vrai chef-d'œuvre de l'art....

LA FONTAINE, qui s'est éveillé.

M'y voici. Je les tiens.

MOLIÈRE.

La Fontaine s'éveille!

LA FONTAINE.

Je me sens inspiré.

MOLIÈRE.

Je crois qu'il fait des vers!

* Vers du poëme du *Val-de-Grâce*, de Molière.

LA FONTAINE.

Hier dans les grandeurs! aujourd'hui dans les fers!
« L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste :
» Le sage y vit en paix, et méprise le reste;
» Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
» Il regarde à ses pieds les favoris des rois... »

(La Fontaine se taît un moment.)

MOLIÈRE.

Ah! ne laissons pas échapper
Ces vers que sa facile veine
Produit sans travail et sans peine;
Je ne crois plus mes vers dignes de m'occuper,
Quand je peux recueillir ceux que fait La Fontaine.

(Il met de côté son poëme, et copie les vers que La Fontaine récite.)

LA FONTAINE, dans l'enthousiasme et comme un poète qui compose

« Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
» Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
» Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
» Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
» Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
» Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour. *

MOLIÈRE, après avoir copié ces vers.

Ah! mon ami, quels vers!... quel Dieu te les inspire?

LA FONTAINE.

Ah! te voilà, Molière? ... eh! oui, dans cet instant,
J'ai fait là quelques vers.

* Vers de *Philémon et Baucis*, de La Fontaine.

MOLIÈRE, lui offrant le papier sur lequel ils sont écrits.

Très-beaux ; veux-tu les lire ?
Je les ai copiés moi-même, en t'écoutant.

LA FONTAINE, après avoir lu.

Mais ils ne sont pas mal ; j'en suis assez content.

MOLIÈRE.

Assez content ? ... pas mal ? ... et moi, je les admire.
On redira long-tems, mon ami, ces vers-là.
On les perdait sans moi. Je suis fier de cela.

LA FONTAINE.

Tu te moques de moi, je pense, ou tu veux rire.

MOLIÈRE.

Je ne me moque point, mon cher ami ; crois-moi,
Tous tes imitateurs resteront loin de toi.

SCÈNE XVII.

MOLIÈRE, LA FONTAINE, ISABELLE qui a quitté son habit de jardinière.

ISABELLE.

Mais quelle est donc cette folie,
Et que nous a dit La Forêt ?
Comment peut-on former un semblable projet ?

MOLIÈRE.

Ah ! chose qu'on projette est loin d'être accomplie.

LA FONTAINE.

Où sont tous nos amis ?

MOLIÈRE.

Mais ils dorment, je croi,
En attendant l'instant fatal, l'heure dernière...

LA FONTAINE.

Hé! quel ton prends-tu là, Molière?
Ton air me cause de l'effroi.

MOLIÈRE.

Tu ne te souviens pas de leur projet?

LA FONTAINE.

Eh! quoi?....
Ah! oui, je me rappelle, il est vrai, quelque chose;
Le propos n'était pas sérieux, je suppose.

MOLIÈRE.

Pourquoi non, s'il vous plaît? quant à moi, j'ai promis
De ne pas quitter nos amis.
Je les suivrai.

LA FONTAINE.

Dans la rivière?
Oh! mais, c'est un peu fort aussi.

MOLIÈRE.

Il ne faut que du cœur. Je viens d'écrire ici
Mes dispositions, ma volonté dernière;
Si tu veux en user de la même manière?

LA FONTAINE.

Pourquoi faire? Tu peux disposer de ton bien;
Mais, mon ami, moi qui n'ai rien,
Sur rien je n'ai rien à dire.

Si je m'en vais avec vous, sur ma foi,
Il me suffira bien d'écrire
Qu'on ne m'attende pas chez moi.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LA FORÊT.

LA FORÊT.

Entendez-vous, Monsieur, ces longs éclats de rire?
Monsieur Lulli saute, chante, s'admire;
Il réveille tous vos amis,
Qui n'étaient qu'à peine endormis;
Les uns sommeillaient sur des chaises,
Un autre sur un lit, l'autre dans un fauteuil;
Monsieur Lulli leur conte cent fadaises,
Et ne veut pas souffrir qu'ici l'on ferme l'œil.

MOLIÈRE.

Eh! bien, allons les voir; mais les voici, je pense.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, CHAPELLE, LULLI, MIGNARD, DESPRÉAUX.

LULLI.

Oui, ma foi, je vous dis que le séjour d'Auteuil
Me donne de génie une grande abondance;
J'ai fait en impromptu les plus beaux airs de danse!

Que diable ? ... voulez-vous dormir jusqu'à demain ?

(Il chante et danse comiquement.)

CHAPELLE.

Comment dormirions-nous, quand tu nous fais un train ?

MOLIÈRE.

Eh ! quoi ? déjà, Messieurs ? vous faites diligence ?

CHAPELLE.

Que dit-il ?

MOLIÈRE.

Venez-vous accomplir vos projets ?
La Fontaine et moi sommes prêts.

LA FONTAINE.

Doucement.

MOLIÈRE.

Cependant l'heure n'est pas venue;
Nous devions attendre le jour.

DESPRÉAUX.

Ah ! oui, vraiment !.... Tantôt, d'une ame résolue,
Nous parlions de finir tous nos maux sans retour...
Qui nous a pu donner une idée aussi folle ?....
C'est Chapelle, c'est lui.

CHAPELLE.

Moi ! non. Sur ma parole,
De cet affreux conseil je ne suis point l'auteur.
Finir mes jours dans l'eau !... je l'ai trop en horreur !...

LULLI.

Seulement d'y penser, je tremble.

MIGNARD.

C'est un grand bonheur, ce me semble,
De nous être à tems ravisés!

MOLIÈRE.

Un court sommeil vous a quelque peu dégrisés;
Je le vois.

CHAPELLE.

Sur ma foi, ce serait grand dommage
Que des gens comme nous prissent un tel parti!
Quel chagrin au Parnasse on en eût ressenti!

DESPRÉAUX.

Molière a pour nous été sage!

LULLI.

Hé! sans lui la musique allait faire naufrage!

LA FONTAINE, à Lulli.

Fripon, tu nous aurais quittés dans le chemin.

CHAPELLE.

Ne nous pressons pas trop de faire le voyage;
Remettons le départ toujours au lendemain.

LULLI.

Mais sur-tout le trépas nous serait bien précoce.
Quand nous sommes tout près de danser à la noce.

MIGNARD.

A la noce? et de qui?

LULLI.

La voyez-vous rougir,

Notre petite jardinière ?
C'est elle qui bientôt nous donne ce plaisir.

MOLIÈRE.

Il est vrai, mes amis ; au gré de mon désir
La mère d'Isabelle, accueillant ma prière,
Vient de combler mes vœux, et veut bien consentir...

LA FONTAINE.

Je fais mon compliment à madame Molière.

ISABELLE.

Avec transport je le reçoi.
Je sens combien ce nom est glorieux pour moi ;
Et de le porter je suis fière.

DESPRÉAUX.

Nous voilà réveillés, et pour toute la nuit ;
Tiens, Molière, à présent, lis-nous ta comédie.

MOLIÈRE.

Non, mes amis, non pas à présent, je vous prie ;
Allons ce soir nous mettre au lit.
Demain vous serez mieux en état de m'entendre.
Mais de cette soirée au moins souvenez-vous.
Gardez-vous par le vin de vous laisser surprendre,
Et de former jamais des projets aussi fous.

LA FONTAINE.

Il est vrai ; c'est une folie
Dont peut-être après nous un jour on parlera.
Mais voici ce qu'on en dira :
Molière avait souffert cruelle maladie ;

Heureusement il s'en tira;
Ses meilleurs amis le fêtèrent;
En le fêtant, ils s'enivrèrent;
L'amitié nous excusera.

FIN.

VARIANTES

DE MOLIÈRE AVEC SES AMIS.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, en entrant, à part, sans voir Chapelle.

(*a*) Dans un même tableau mettre ensemble au grand jour
Et des travers de ville, et des vices de cour!...
J'entends déjà les cris de certains personnages :
Ce Molière ose tout!... oh! c'est aussi trop fort!
Il nous joue!... on nous voit dépeints dans ses ouvrages...
Messieurs, si mes portraits ressemblent, ai-je tort?
Je serai moins hardi, quand vous serez plus sages.

CHAPELLE, à part, de son côté.

Qui diantre, à ce front soucieux, etc.

SCÈNE IV.

MOLIÈRE.

(*b*) C'est un homme des plus instruits;
Jeune, il a voyagé dans les lointains pays;
Quand il vient me faire visite,
Nous causons du froid et du chaud;
Des nouvelles du jour..... et puis lorsqu'il me quitte,
Il me laisse en latin son ordonnance écrite;
J'ai soin..... de n'en rien faire, et j'en guéris plus tôt.

MIGNARD.

C'est prendre un parti sage, etc.

FIN DES VARIANTES.

Livres nouveaux et autres de fonds de A. NEPVEU, *libraire*, *passage des Panoramas*, Nº 26.

Cours analytique de littérature générale, tel qu'il a été professé en 1809, 1810, 1811, 1814, 1815, 1816 et 1817, par M. Lemercier, membre de l'Institut, 4 vol. in-8º, imprimés par Firmin Didot. Prix : . . . 24 fr.

Le Monde maritime, ou tableau géographique et historique de l'Archipel d'Orient, de la Polynésie et de l'Australie, contenant une description exacte de toutes les îles du grand Océan et du continent de la Nouvelle-Hollande, la peinture des peuples qui les habitent, leurs usages, leurs croyances, leurs mœurs, leurs costumes, par M. V....., etc., etc., ouvrage orné d'un grand nombre de gravures soigneusement exécutées, publié en même tems dans le format in-8º et in-18.

Le Japon, ou mœurs, usages et costumes des habitans de cet empire, publié d'après les relations récentes de Krusenstern, Langsdorff, Titzing, suivi du voyage et de la captivité du capitaine Russe Golownin, et ce que les voyageurs précédens offrent de plus avéré, par M. Breton, 4 vol. in-18, ornés de 51 gravures, dont plusieurs triples, ou double, du format in-18, et quelques-unes d'après des peintures japonaises inédites. Prix : . . . . 15 fr.

Les mêmes, avec les 51 gravures soigneusement coloriées. 25 fr.

Voyage à Smyrne, dans l'Archipel et l'île de Candie, en 1811, 1812, 1813 et 1814, suivi d'une notice sur Péra, et sur la marche du sultan du sérail à la Mosquée de Sainte-Sophie, par J. M. Tancoigne, attaché au département des affaires étrangères, 2 vol. in-18, ornés de deux gravures, chacune quadruple, du format in-18, et représentant le cortége du sultan se rendant à la Mosquée, réduites d'après un dessin colorié de M. Melling. Prix. . . . . 8 fr.

Les mêmes, avec les deux gravures soigneusement coloriées. . . . . 12 fr.

Les mêmes, papier vélin. . . . . 15 fr.

Détails sur la situation actuelle du royaume de Perse, par Myr-Davoud-Zadour de Melik-Chanazar, en arménien, en français et en persan; récit d'un acte de tolérance religieuse, exercée à Tauris, par M. Cirbied, professeur d'arménien à la bibliothèque du roi, en français et en arménien; aperçu général de la Perse, par L. Langlès, membre de l'Institut, en français, et traduit en arménien par M. Cirbied, 1 vol. in-18, orné de trois gravures représentant l'envoyé persan, Myr-Davoud, son neveu, et la décoration des ordres du Soleil et du Lion. Prix. . . . . 6 fr.

Le même, avec les trois gravures coloriées. . . . . 7 fr.

Le même, papier vélin . . . . 10 fr.

Tableau du royaume de Caboul et de ses dépendances, dans la Perse, l'Arabie et l'Inde, offrant les mœurs et costumes de ces contrées, par Mount-Stuart Elphinstone, ambassadeur près du roi de Caboul. Traduit de l'anglais, par M. Breton, 3 vol. in-18, brochés, ornés de 13 gravures. Prix. . . . . 12 fr.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

